
U d'/of OTTAWA
39003002519105




PRIX
5 fr. 75

LE CARQUOIS

DU MÊME AUTEUR

Le Tournoi de Vauplassans. Roman (couronné par l'Académie française). — Paris, 1895, in-18, Plon et Nourrit. 3 50

Saint-Cendre (I). Roman. — Paris, 1898, in-18, Fasquelle 3 50

Blancador l'Avantageux. Roman. — Paris, 1901, in-18, Fasquelle 3 50

Monsieur de Clérambon (II). Roman. — Paris, 1904, in-18, Fasquelle 3 50

Le Meilleur Parti. Pièce en 4 actes. — Paris, 1905, Fasquelle . . . . 2 »

L'Arbre de Science. Roman moderne. — Paris, 1906, in-18, A. Lemerre. 3 50

Dans l'Inde du Sud. — Paris, 1907, in-18, A. Lemerre 3 50

Récits du Temps passé (couronné par l'Académie française). — Tours, 1899, gr. in-4°, Mame.

Pour paraître :

Les Trahisons de l'Épée (III). Roman.

Les Propos de M. Gustave. Études sociales.

La Succession J. Durand. Roman.

Mémoires du Comte Bonhomme. Mœurs contemporaines.

MAURICE MAINDRON

LE CARQUOIS

TROISIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1907



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

5 *exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

I

A Monsieur Jules Lemaître.

LA FIGURE DE CIRE

LA FIGURE DE CIRE

« Tout acte de la pensée, de la parole ou du corps, selon qu'il est bon ou mauvais, porte un bon ou mauvais fruit ; des actions des hommes résultent leurs différentes conditions. »

(*Manou.*)

Lorsque l'El Saïedad Celindaja mourut, emportée par un mal mystérieux, qui tarit en elle les sources de la vie, sans altérer sa beauté en fleur, ce fut un tel deuil, dans le harem du vali Seef ben Saïd, que l'eau des bassins cessa de jaillir en gerbes arquées. Les gazelles familières, couchées sur le flanc à l'ombre des merlons de l'enceinte, refusèrent l'orge et le riz. Et les négresses, dont les pendants d'oreilles sonnaient comme les têtières des mules, s'en retournèrent avec leurs pleines écuelles de faïence peinte. Fatou, la plus vieille

de ces femmes, dit alors, en se frappant le front : « Le malheur est dans cette maison ! »

Farouche et misérable, le vieux cheick, doutant de la justice d'Allah, demeura deux jours entiers sur la haute terrasse de sa forteresse. Ne prenant que le nécessaire, il ramenait sur son visage dur et morose sa barbe dont les crins épars blanchissaient, privés de henné ; et il ne rompait point le silence. Cependant, dressé au sommet des degrés, le nègre Yakoub Farfax veillait, le bouclier rond sur l'épaule, l'épée pendue devant le sein gauche ; et nul ne se risquait à pénétrer dans l'escalier à trois retours, par quoi l'on accédait sur la plate-forme crénelée, où méditait le cheick, perdu dans sa douleur obstinée.

Au travers de sa barbe, Seef ben Saïd contemplait la plaine, moins stérile et désolée que son cœur. Mais rien ne venait le distraire de son cuisant regret. Il regardait, sans voir, l'étendue morne où les oliviers, gris de poudre, croissaient en maigres touffes, parmi les hautes herbes qui répétaient l'image d'un glaive fiché, la pointe droite, dans le sol lézardé de crevasses. Au loin, les Alpujarras montaient, échelonnant leurs crêtes déchi-

quetées et nues, dont les escarpements abrupts semblaient offrir à l'avidité des gouffres sans fond les villages avec leurs clairs amas de maisons accrochées à leurs flancs. Et le ciel métallique flamboyait sur les roches couleur d'ocre, sur la terre roussâtre où le chiendent, brûlé par le soleil implacable et rouge, faisait des taches fauves ou cendrées. Tout dormait du lourd sommeil que l'heure de midi impose aux êtres et aux choses. Seuls les gypaètes, tournoyant, élargissaient ou rétrécissaient leurs cercles, ou bien se jouaient, comme pour imiter les feuilles du platane, quand elles sont emportées au gré du vent.

Mais, sans s'arrêter au spectacle de ces grands oiseaux, le vali s'enfonçait dans son ennui. Et, d'heure en heure, il interrogeait le nègre Yakoub, roide dans sa longue tunique bistrée.

— Farfax, le peintre Mohammed n'est-il pas encore arrivé ?

Et le noir porteur d'épée répondait, sans remuer plus qu'une statue de basalte, prise dans une draperie d'onyx, et qui aurait eu des prunelles d'argent :

— Mon père, il n'est pas encore venu.

Mais à l'instant même où se tut la voix du muezzin qui appelait les croyants à la prière, le nègre tourna sa tête de bronze, coiffée d'un turban de mousseline trente fois repliée. Et, remontant d'un degré, il dit :

— Mon père, voici venir l'homme que tu attends. Il se hâte vers les murs avec sa jument grise. Maintenant on ouvre la porte pour qu'il puisse entrer. Comment te plaît-il que l'on dispose de lui ?

— Qu'il me soit amené sans retard, — fit le cheick, en laissant retomber sa barbe. — Mais, avant tout autre soin, veille à ce que des rafraîchissements lui soient donnés. Car la route est longue et pénible sous le soleil, et la terre, en cette saison, est aussi dure à l'homme que le roc échauffé pour la corne des chevaux.

Le noir repoussa dans le fourreau plat, couvert de maroquin gaufré, la lame déjà sortie jusqu'aux trois cercles d'or incrustés sur le talus de sa large gouttière. Et, étouffant un soupir d'impatient regret, il descendit vers la cour. Cependant il pensait que, depuis plusieurs jours, il devait se priver du plus grand plaisir, qui est de voir tomber une tête, détachée, comme un fruit

mûr, par l'acier de Séville. Tout glaive perd son fil à ne point le retremper dans le sang.

Mohammed Al ben Azziz accéda, sans méchef, à la terrasse. Il baisa la terre devant le vali, puis se tint debout, les bras croisés sur le pectoral à broderies d'argent qui mourait en pointe, au-dessus de la ceinture étroite en brocart d'Almeria. Et Seef ben Saïd remarqua que le Grenadin gardait une telle pose, parce que sa droite, cachée sous la large manche de la robe en velours noir, reposait sur le pommeau d'un poignard disposé en croissant de lune. Cette précaution, qui décelait un homme avisé, amena un pâle sourire sur les lèvres minces du cheick. Car, s'il admirait le courage, il glorifiait encore plus haut la prudence.

— Approche sans crainte, Mohammed Al ben Azziz, dit-il de sa voix creuse et voilée. Je t'ai fait appeler pour ton bien, et je veux t'être utile. A certains signes de ton visage, je lis que tu es né sous une favorable planète ; et Allah t'aime, certes, pour t'avoir créé si beau. Mais, si claire que soit ta face, il est un autre visage qui l'éclipse comme Algol fait pâlir les autres feux du ciel quand il lui plaît de briller : Ces traits qu'aucun homme n'a

vus, sinon moi, tu les contempleras bientôt. Leur éclat est maintenant terni par les ombres de la mort. Car, pour mon malheur, les yeux qui éclairaient mes nuits se sont obscurcis comme l'opale qui a dépassé sa saison. Et c'est pourquoi tu me trouves aujourd'hui dans le deuil...

Le vali Seef ben Saïd s'arrêta de parler. Et le peintre Mohammed acheva de boire, sans plaisir — tant il était tenu par la crainte du poison — le sorbet qu'un petit esclave lui avait apporté, avec des grenades, dans une corbeille en filigrane. Et il songeait :

« La parole de ce vieillard est oblique, et son regard vide ne laisse rien lire de son inquiète pensée. Dans quel but cet Almoravide astucieux et cupide m'a-t-il attiré ici ? Et pourquoi a-t-il donné aux miens des garanties pour m'assurer ? »

— Donc, mon fils, reprit le vali, quand Mohammed eut fini de humer la neige parfumée de roses, cesse de tourmenter ton poignard, et m'écoute : nul, mieux que toi, s'il en faut croire la rumeur publique, encore qu'elle soit chose vaine, ne s'entend à modeler ou à peindre les figures et les signes. Nul ne sait rehausser une rondelle ou une adar-

gue d'ornements plus élégamment combinés, et aussi de ces entrelacs ingénieux où un trait ténu s'enroule, court, disparaît sans se rompre, puis reparaît. Ainsi, au cours d'un récit adroitement mené, notre attention est tenue en suspens par la magique faconde d'un lettré. Sous ta main experte, les corps naissent, avec leurs proportions et leurs divers aspects : tels, dans les profondeurs des cavernes, se forment les précieux métaux, par l'influence mystérieuse des astres.

On m'a dit, et j'ai laissé dire, qu'avec un pinceau, des pointes de roseaux, de l'or moulu, du vermillon, quelques autres poudres, et, je crois, avec la résine, la cire et les gommes de l'Inde, tu réussissais à former, toi aussi, des créatures, et qu'il leur manquait seulement la vie. Est-il, d'ailleurs, dans cet ordre d'idées, et en réservant, comme de juste, la puissance d'Allah, quelque chose d'impossible pour celui qui produit ces plats, chatoyants à faire croire que les rayons du soleil, emprisonnés dans l'émail, cherchent à s'échapper au dehors, pour la plus grande joie de nos yeux ? O Mohammed, toi qui es habile entre les peintres, ne voudrais-tu pas pétrir un simulacre de cire, à la ressemblance

de cette jeune Celindaja dont tu n'es pas, je pense, sans avoir entendu parler ?

Mais Mohammed, redoutant un piège, secoua la tête, et, gardant les yeux baissés, répondit :

— Jamais, mon père, je n'ai ouï parole se rapportant à cette dame. Car personne, l'eût-on connue même, n'en aurait osé dire un mot. Cheick Seef ben Saïd, c'est une grande offense que de prononcer le nom de la femme d'autrui.

L'Almoravide caressa sa barbe et continua, impassible :

— Ne pourrais-tu, mon fils, reproduire les traits de ma favorite, qu'Azraël a cueillie dans sa fleur, et, par l'artifice de la couleur, mettre en eux l'illusion de la vie ? On m'a raconté qu'un calife de Damas avait ainsi réuni, dans sa maison, autant de statues qu'il possédait d'épouses. A chacune d'elles, il ne manquait que la voix. Et les visiteurs en demeuraient confondus.

Mais Mohammed, fixant les arabesques dorées du tapis vert et rouge, où il se tenait assis, répondit en secouant la tête :

— Vali Seef ben Saïd, de pareilles choses nous sont défendues par la loi. Et le calife, dont tu me

cites les singulières coutumes, était, peut-être, un de ces chrétiens idolâtres, que la tradition faussée nous donne comme un adorateur du vrai Dieu. L'irréprochable prophète n'a-t-il pas dit : « Le vin, les jeux de hasard, les statues sont autant d'abominations inventées par Iblis ! Abstiens-toi et tu seras heureux ! » Si, docile à ton désir, j'accomplissais ce que tu me demandes, je mettrais le salut de mon âme en question. La chose vaut qu'on l'examine. Tu connais, mieux encore que moi, étant plus vieux, les paroles de la loi : « Malheur à celui qui aura peint un être vivant ! Au jour du jugement dernier, les personnages qu'il aura représentés sortiront du tableau et viendront se joindre à lui, en lui demandant une âme. Alors cet homme, impuissant à donner la vie à son œuvre, sera la proie des flammes éternelles ! »

— Oui, interrompit le vieux cheick, tu t'en tiens à la lettre même. Ce n'est pas contre les peintres qu'est lancé l'anathème, mais bien contre les idolâtres. Ce n'est pas à celui qui modèle une image qu'incombe la faute, mais à celui qui l'adore : « Allah, dit cette même Hadith que tu me cites, m'a envoyé contre trois sortes de gens,

pour les anéantir et les confondre : ce sont les orgueilleux, ceux qui adorent plusieurs Dieux, et ceux qui vénèrent les idoles. Gardez-vous donc de représenter le Seigneur, les hommes, et ne peignez que les arbres, les fleurs et les objets qui n'ont point d'âme. » Je sais que là, comme ailleurs, il convient de distinguer. Tu le sais, mon fils, quand il s'agit des livres, on marche parmi les embûches des commentateurs. Ce sont là des gens dangereux entre tous, et dont les idées sont plus changeantes que la surface des sables quand souffle le vent du désert. Et, par surcroît, leur nombre, plus considérable avec les jours, défie toute évaluation raisonnable. Le cheick Ibrahim, qui marqua, au temps de ma jeunesse, en cette école du Caire, source de toute lumière, me répétait souvent : « Entre l'intention et l'acte, le fossé est aussi profond qu'entre la lettre et l'esprit. On se trompe seulement sur sa largeur. En ce départ réside le principal de la sagesse des hommes. » Écoute-moi donc, mon fils, et tiens-toi en paix. Je ne parle pas à la légère, car je suis un vieillard, et mes paroles valent d'être entendues...

Mais Mohammed, frémissant d'impatience, songeait :

« Le vali parle avec abondance, comme tous les gens âgés ; et il a la langue dorée. Toutefois, sa faconde et son astuce ne prévaudront point contre ma prudence. »

— Si, continuait le cheick Seef ben Saïd, j'étais de ces hommes frivoles dont la tête tourne à toute saute de brise, si j'étais de ces adolescents qui ne songent qu'à briller dans les parades et les tournois, tu pourrais négliger de m'entendre. Mais je suis un vieil homme, dont la peine est profonde. Sans doute ai-je trop bataillé en mon temps — si l'on pouvait trouver qu'il y ait excès dans le service de la loi. Mes épaules se sont voûtées sous la chemise de mailles, et ma main s'est rendue tremblante pour avoir manié l'épée. Une pareille fatigue, Mohammed, a gagné mon cœur, tant il me semble aujourd'hui incapable de supporter mon chagrin. Jadis je me riais de tout, et ma vie coulait insouciante et libre, comme un fleuve qui descend au caprice des accidents de son lit. Pour moi, alors, toute femme en valait une autre, et je n'étais sensible qu'aux différences que compor-

tait leur beauté. Car, des laides, il ne saurait être question. J'en perdis quatorze, et des plus belles, à la bataille d'Arnisol. En cette journée où Allah nous abreuva du fiel amer de sa colère, je fus le seul à ne pas réciter la prière de la peur, et la victoire des Infidèles n'empêcha pas ma lame de pleurer du sang. Je fauchais dans les rangs pressés de ces Aragonais qu'un jour de folie changea en loups ravisseurs, alors qu'ils n'avaient été jusque-là que des chiens impurs, aboyant aux cornes courbées du Croissant. Ce que j'ai fait sera écrit dans les livres. Tu es trop jeune pour avoir connu cela ; et tu penses, en ton particulier, que c'est grande pitié d'entendre ainsi se vanter un vieillard dont la main ne saurait plus, à cette heure, réduire une jument rétive. Ne t'impatiente point : je vais rentrer dans l'utile. Je te compterai trois cents pièces d'or, comme arrhes du marché que je veux conclure avec toi ; et tu en recevras autant quand tu m'apporteras l'image de cire, rehaussée d'une coloration naturelle.

Et le vieux cheick découvrit un petit bahut, dissimulé sous le tapis où il se tenait accoudé. C'était un coffre, dont les panneaux bariolés se

chargeaient de mille clous, de cornières et de pentures de cuivre, allégées et fenêtrées avec un art puéril et curieux. Il leva le couvercle bombé. Dans le fauve ruissellement des dinars qui coulèrent entre les doigts secs et noueux du vali, Mohammed Al ben Azziz sentit ses scrupules se fondre comme la neige des Algarves au souffle brûlant du Kamsin, quand ce vent africain traverse la mer. Et il se payait de diverses raisons dont la principale était que les textes sont souvent altérés, et qu'ils deviennent, par suite, de vastes réservoirs d'erreurs où se noient les meilleurs esprits. Il songeait encore que les hommes les plus savants, ou réputés pour tels, considèrent l'Hadith comme la plus obscure et la plus incertaine des lois, et qu'avec une grosse somme d'argent on peut se rendre considérable parmi les hommes et donner des avis, ayant des chances d'être écouté. Et Mohammed pensait, par surcroît, que la monnaie des califes est bonne contre toutes espèces de maux. Il se rappela, tout à coup, que des juifs marocains parcouraient en ce moment même le pays, en quête d'un acheteur pour une belle esclave blanche. Il lui souvint aussi que son écurie ne

renfermait qu'une jument grise, un mauvais cheval et un âne, et que son bouc était devenu très vieux.

Cependant Seef ben Saïd continuait de parler, tandis qu'une gazelle familière, qui s'était rapprochée du coffre dans l'espoir d'y trouver du riz, s'agenouillait, puis se couchait paresseusement sur la robe du vali.

— Comment, Mohammed, es-tu assez simple pour croire que le Prophète ait pu établir des différences profondes pour séparer les êtres vivants? Je crois qu'à l'exception des croyants, toute créature porte en soi une destinée semblable. Entre une captive chrétienne, comme l'était ma précieuse fleur de beauté Celindaja, et cette gazelle, par exemple, je ne vois qu'une différence de forme. Car en elles deux résident la souplesse et la grâce, et l'on pourrait se tromper si l'on ne considérait que l'éclat de leurs yeux.

Ainsi, par ses parole spesées, auxquelles il mêlait, à plaisir, le tintement des sequins, le cheick Seef ben Saïd s'appliquait à vaincre l'obstination du peintre Mohammed.

Mais celui-ci demeurait anxieux, car la prudence

parlait en lui pour déconseiller l'entreprise :

« Les promesses des hommes, pensait-il, sont tracées sur l'eau, et il est plus d'un souffle pour en modeler les rides à son caprice. Le cheick, sa fantaisie une fois passée, oubliera ses engagements, et la honte me restera d'avoir fait, pour rien, une chose contraire à la loi. Je resterai en butte au mépris de mes parents et de mes amis. Je deviendrai un objet de risée : les petits enfants me poursuivront par le bazar ; et je ne pourrai plus gagner ma vie. »

Il se décida cependant quand le cheick eut donné l'ordre de charger sur un mulet la boîte scellée qui contenait les trois cents pièces d'or. Et elles avaient été comptées. Alors, il suivit le vieillard par des couloirs obscurs et des escaliers tortueux, jusqu'à une petite chambre qui s'ouvrait sur une terrasse encaissée de hautes murailles. Leur épaisseur se perçait, de place en place, par des jours étroits et obliques comme les archères d'un donjon. A l'approche des deux hommes, une nuée de femmes se dispersa avec des cris étouffés. Le claquement deleurs babouches résonna sur le mortier battu. Et par les joints des voiles sombres

ramenés sur les faces, des yeux luisaient, dont l'éclat était plus vif que celui des joyaux dont chaque esclave était surchargée. On eût dit ces châsses où les chrétiens attachent des escarboucles et autres gemmes d'un grand prix, qui auraient eu des pieds alourdis par des entraves en argent, et qui auraient marché.

Mais, sans s'occuper de ces femmes dont les grâces étaient pour lui chose commune, le vali poussa la porte ; et, appuyé sur son long bâton de sycomore couvert d'entrelacs en relief, il dit à Mohammed :

— Regarde ! Voici, étendue sur le lit, celle qui fut la joie de ma vie. Bientôt la terre la recouvrira. Hâte-toi donc de reproduire ses traits et de les fixer avant cette heure, trop prochaine, où la corruption dernière les aura dévorés pour jamais. Hâte-toi, mon fils ! Que les dernières lueurs du jour ne soient pas perdues ! Mets-toi à l'ouvrage. Pour moi, je demeurerai là sans te troubler dans ton travail et sans te regarder, non plus que celle dont la mort commence à ravager, jalousement, la beauté.

Sur l'angareb de bois peint, la favorite semblait

dormir, et sa face était plus pâle que les pétales de jasmin dont on avait jonché sa couche. Allongée dans la longue tunique de tabit vermeil, bossué de broderies, Celindaja ne laissait voir que ses mains et son visage dont l'ovale régulier était cerclé de pierreries. Une pierre de lune marquait l'entre-deux de ses sourcils ; et des turquoises, grosses comme des œufs, étaient attachées à ses oreilles. Ses mains disparaissaient sous les bagues, et des bracelets damasquinés ou émaillés encerclaient ses poignets. Ses pieds, pris dans des pantoufles en brocart et des chausses pourprées, étaient chargés, aux chevilles, d'anneaux d'argent ciselés, dont chacun pesait jusqu'à cinq mithkals. Et tous ces détails furent relevés soigneusement sur une feuille de parchemin que Mohammed tira d'un étui qui pendait à sa ceinture et où il portait tous les outils nécessaires à son industrie. Le soleil se couchait quand il termina sa tâche. On le reconduisit à la lueur des lanternes, et quatre cavaliers almoravides l'accompagnèrent pendant les dix grandes heures de marche qui le séparaient de sa maison.

« Quand tu m'apporteras la statue, lui avait

dit ce cheick, je te compterai encore trois cents dinars. Emporte tranquillement ceux-ci, et dépêche-toi de modeler cette image. Car je suis vieux, et les jours me paraissent s'envoler comme des passereaux à l'approche de l'épervier. »

Mohammed Al ben Azziz ne se sentit en sûreté que quand il fut rentré dans son logis et qu'on en eut bien tiré et assuré les volets. Son premier soin fut de reconnaître ses sequins : pas un n'était rogné, et leur métal était au plus haut titre. Alors il enferma son or dans un bon coffre à triple cadenas d'acier et s'endormit content ; car, pendant toute la route, il n'avait point vécu, croyant, à chaque instant, que les genétaires de son escorte le tueraient pour s'emparer de son bien. Puis, aux premières heures du jour, il s'occupa de commencer la statue. Afin d'éviter les questions indiscrètes, il s'enferma dans une chambre bien close, sur sa plus haute terrasse, et où nul ne pouvait accéder quand il avait tiré l'échelle qui remplaçait l'escalier. Il y avait transporté toutes les choses utiles à la pratique de son art. Et il défendit à sa femme Zahara elle-même l'entrée de ce réduit.

— Je veux, dit-il, essayer de nouvelles poudres et des émaux dont j'ai à éprouver les propriétés, en secret. Et j'en attends merveilles. Qu'on me laisse donc travailler dans le silence et le plus complet recueillement.

Sur les mesures exactes de la jeune fille morte, il établit une forme en hêtre, composée de billettes adroitement taillées au ciseau, jointes à contre-fil ainsi qu'il convient dans les pays secs où le bois est sujet à jouer, et assemblées strictement avec des chevilles de chêne. Alors, il habilla cette charpente avec la cire, s'ingéniant à reproduire curieusement les moindres particularités du modèle. Pendant un mois tout entier il ne cessa de manier l'ébauchoir, le compas et le fil à plomb. Et, plus d'une fois, il détruisit l'œuvre de plusieurs jours, parce que les contours lui apparaissaient secs et grossiers, sans vérité et sans grâce. Puis, satisfait de la forme, Mohammed décida de peindre le simulacre de cire. Il broya les couleurs les plus fines et ne ménagea ni le cinabre, ni l'outremer, non plus que le jaune indien. Mélangeant dans de justes proportions le blanc d'œuf, la colle de parchemin et la gomme d'Arabie, il épaississait

ses enduits avec du plâtre dix fois passé au tamis, les corsait avec l'alun. Ou bien il s'acharnait à la réussite d'un vernis, chauffant et refroidissant tour à tour le copal, l'élémi, la sandaraque, le damar et le sang-dragon.

Enfin la figure de cire se dressa, terminée. Une autre Celindaja vivait maintenant, à cela près qu'il lui manquait seulement le souffle. Cependant Mohammed ne pouvait plus se détacher de son ouvrage. Tout prétexte lui était bon pour opérer quelque retouche, pour détacher un pan de draperie avec un fil de cuivre rougi au feu. Ou bien c'étaient les verres colorés qui ne s'harmonisaient pas avec le ton des vêtements. Et il s'essayait à mieux marier les émaux, taillés en manière de gemmes ; leur scintillement égalait le brillant des yeux. Ceux-ci étincelaient ainsi que des yeux vivants, tant les vernis subtils y avaient été peu ménagés, et sur le blanc où se détachaient des fibrilles carminées, et sur la pupille disposée en creux et recouverte d'une pellicule ténue de cristal. Des émeraudes, des rubis et des grenats, tous parfaitement imités, se suspendaient aux oreilles, alternant avec les turquoises mates et les topazes

rutilantes ; ils s'étageaient sur le front, couraient en une sorte de gourmette qui se rattachait à la coiffure dorée, après avoir bridé le menton. Et la face, merveilleusement blanche, apparaissait par le large entre-bâillement des voiles aux plis savamment composés : telle la lune luit par les soirs calmes de printemps, au milieu des nuages pressés en flocons légers. Et Mohammed demeurait acharné à sa besogne. Il vivait enfermé avec sa statue, et ne pensait plus à rien d'autre sur la terre. Et, à l'idée qu'un jour viendrait où il lui faudrait envoyer la Celindaja sculptée et peinte au vali Seef ben Saïd, il sentait une douleur amère monter de son cœur à ses lèvres. Il pensait que son tort avait été grand d'accepter les sequins en arrhes du marché : « Si je n'étais pas si besoigneux, se disait-il, je rendrais au cheik ses pièces d'or. Mais, hélas ! j'ai déjà dû en dépenser la plus grande partie ! » Et il maudissait sa pauvreté.

Or, un soir, il s'assoupit devant l'effigie, engourdi dans sa contemplation quotidienne, sans se préoccuper d'un vaisseau plein de vernis qui chauffait, sur un petit fourneau, dans un bain de sable. Une braise ardente, ayant roulé du foyer

sur le sol, enflamma quelques chiffons imbibés d'essence, par quoi le feu gagna de proche en proche et dévora des planchettes de bois sec, dressées dans un coin. Celles-ci tombèrent sur le pot au vernis qui se mit à flamber. Les étincelles rouges voltigèrent à travers l'atelier, et des tourbillons fuligineux enveloppèrent l'effigie. Et Mohammed Al ben Azziz crut voir en songe un ange dont les ailes noires, largement éployées, se replièrent sur sa statue. Et les yeux de cet ange dépassaient en éclat toutes les constellations du ciel. Sa figure, belle et régulière, était pareille à celle d'une femme ; et sa longue robe sombre ne laissait rien deviner de son corps. Reconnaissant Azraël, le messager de la Mort, le peintre pensa que sa dernière heure était venue, et il baisa la terre devant l'envoyé d'Allah. Mais comme la créature céleste, ne s'occupant point de lui, avait tout l'air, au contraire, de vouloir emporter le portrait de Celindaja entre ses ailes, il se dressa sur ses pieds — car la jalousie et la colère parlaient, dans son rêve, encore plus haut que son habituelle prudence — et il se précipita au secours du simulacre qu'il avait créé.

— C'est moi ! hurlait-il en proie à son cauchemar et sans s'apercevoir que les flammes léchaient sa robe, — c'est moi qui ai modelé cette jeune fille, entends-tu ! Et si tu as le droit d'enlever ceux qu'Allah a rayés du livre, et seulement quand le fruit lumineux s'est éteint sur l'arbre de vie, tu n'as pas le pouvoir de voler cet objet qui est mon bien et où est passée mon âme, au prix de mon éternel salut !

Mais l'ange ne semblait pas l'entendre. Il avait enlacé dans ses immenses ailes noires la poupée, qui paraissait maintenant vivre, palpiter et se fondre à leur contact, tandis qu'au-dessus de sa tête, où fulguraient les joyaux, les yeux de l'être surnaturel envoyaient deux faisceaux d'une lumière aveuglante. Alors Mohammed s'élança contre le ravisseur, saisit l'image dans ses bras. Il se réveillait à peine, qu'il flambait avec elle à la manière d'une torche ; la cire ardente l'enduisait de la poitrine jusqu'aux pieds. Il s'abîma dans le brasier en défiant encore Azraël qu'il crut voir planer au-dessus de lui avec ses yeux flamboyants. Le plafond s'effondra, et ce ne fut plus qu'un vaste bûcher qui crépita sur la terrasse, cepen-

dant que Zahara et ses esclaves, accourues au bruit, remplissaient l'air de leurs cris de désespoir et d'effroi. A ce moment arrivait le messager que le vali envoyait, chaque semaine, chez le peintre, pour réclamer le travail promis. La maison de Mohammed Al ben Azziz était réduite à un brasier noyé sous l'eau, sifflant parmi les cendres fumantes. Et le cheick Seef ben Saïd, à apprendre cette nouvelle, fut grandement mortifié :

« Allah, murmura-t-il, n'a point approuvé mon entreprise, et Mohammed avait raison en refusant d'exécuter pour moi cette figure de cire. Iblis l'a emporté dans le séjour des damnés, car on n'a rien retrouvé de son corps non plus que de sa statue. »

II

A Mademoiselle Catherine Pozzi.

LES ROSIERS DE LA RANI

LES ROSIERS DE LA RANI

« Sous couleur d'observer nos vœux, les Dieux ne font que satisfaire leurs rancunes. »

(OUPANISH. 4, § 32.)

Depuis quatre mois déjà, les cavaliers de Nazzar-Abbas étaient descendus dans le pays de Marwar, et ils tenaient la citadelle de Méroum étroitement assiégée. Car c'était là que le radjah Palajesha renfermait ses épouses et ses trésors, et la prise de cette place permettrait au vainqueur d'exterminer les derniers descendants de la dynastie Chandal, et de se faire sacrer Grand Roi, comme il convenait, par les imans.

Du haut des murailles, les rhadjpoutes impas-

sibles regardaient la plaine uniformément rouge et où on ne voyait plus un arbre. Car les Musulmans, autant pour satisfaire aux besoins de chaque jour que pour désespérer les Hindous, avaient abattu tous les shishams, sans compter les asanas, et scié, avec de grands cris de dérision, le ghambar planté là depuis des siècles, en souvenir de celui qui abrita le Bouddha sous ses branches et dont l'ombre ne tourna point. Les tentes des ennemis se pressaient à trois portées de flèche des douves, et leurs rangées moutonnées étaient plus nombreuses que les monticules de sable qui rident l'uniformité du désert. Et, à considérer ces choses, sous le soleil déjà brûlant du matin, les assiégés se sentaient tristes, car ils prévoyaient la fin prochaine de la défense, et la religion leur défendait de se rendre esclaves d'un conquérant étranger.

La Rani Naranamanikane descendait alors les degrés de la vaste cour intérieure qu'emplissaient ses parterres de roses. Quand ses servantes eurent étendu à terre le tapis brodé, à rinceaux blancs et rouges, sur le fond de velours noir, la fille préférée de Palajesha s'y assit et regarda ses fleurs

avec tristesse. Sa nourrice s'approcha. C'était une femme couverte de joyaux et qui avait dû être très belle, encore que sa peau eût la couleur du pelage des gazelles. Et ses yeux peints brillaient entre les ornements d'or incrustés de turquoises qui chargeaient son front, ses tempes et son nez. Elle posa sur une petite table basse une panelle à bouche évasée, et dit simplement :

— Il y en aura encore pendant cinq jours. A partir de demain, toute femme sera réduite à un dixième de mesure. Et l'on craint qu'il ne pleuve point. Les vaches grises qui se montraient cette nuit ont fui devant la colère de Skanda.

Cette femme voulait dire par là que le Dieu de la guerre ne leur était pas favorable, et qu'il avait chassé les nuages, gros de promesses de pluie, que l'on avait vus voiler un moment la lune. Et c'était là une chose terrible, car l'eau des citernes était tarie, et les ennemis gardaient étroitement les abords du fleuve, éloigné seulement d'une demi-heure de marche, et dont on voyait luire la surface comme un arc d'argent.

La Rani ne répondit rien, et les femmes s'éloignèrent. Elle se leva alors, prit le vase d'or dans

sa main gauche, et, de sa droite, qui portait tant de bagues qu'elle en paraissait armée comme d'une manicle d'archer, elle aspergea soigneusement les fleurs. Mais cet arrosage prit vite sa fin, parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'eau dans le vase, qui n'était guère plus gros que la tête d'un nouveau-né. Et la Rani n'en garda pas une goutte pour elle-même. Elle se rassit sur son tapis et croisa, à la façon des tailleurs, ses jambes fines cerclées par des armilles d'orfèvrerie qui sonnèrent comme des entraves. Elle avait déposé tout près ses babouches de basane écarlates, peintes de couleurs vives, et dont le bec crochu se terminait par des floches couleur de sang. Ramenant sur ses genoux ses bras jeunes et pleins, Navapouni dit, d'une voix lente, et comme si elle parlait à quelqu'un qui se tînt là, à la toucher :

— Tristes roses, mes filles, mes enfants, mes amours, voici que l'eau manque et je ne sais plus que faire pour vous en trouver. J'ai envoyé des hommes, durant dix-huit nuits, avec des pots, vers le fleuve ; mais aucun n'est revenu, et je ne peux plus décider les autres à faire ce voyage, car mon père me l'a interdit. Ma condition de femme me

défend d'y aller moi-même, et je dois mourir plutôt que de tomber entre les mains des impurs ennemis. Depuis longtemps, dès les premiers jours du siège, j'ai fait le sacrifice de ma vie, et le bûcher de bois, odorant suivant le rituel, est dressé dans le souterrain. Nous y monterons le jour où l'assiégeant sera pour forcer les portes. Tout cela n'est rien, quand je pense à vos souffrances et à votre mort, sans doute prochaine, Roses, mes amours, fleurs chéries entre toutes par Sarasvati, la bonne Déesse, et pour votre beauté et pour vos parfums ; je veux la prier pour vous, et qu'elle me fasse la grâce de vous préserver de tout mal.

Et, levant vers le ciel sa face régulière et pâle où les sourcils semblaient tracés au pinceau et se réunissaient au-dessus du nez par le signe mystérieux du swastika soigneusement dessiné avec un calame, Naranamanikane murmura lentement :

— O Sarasvati, fille et épouse de Brahmah, gloire de sa chair, fleur de son sang, en qui réside la vie elle-même et qui nous a tous créés. Toi qui engendres, dans un enfantement continu, et les hommes, et les bêtes qui vont sur la terre, et les

fleurs qui embaument les nuits, toi en qui sont la puissance, la terreur et l'amour, écoute ta fille. Car je suis trois fois ta fille et comme Dvija, et comme femme, et comme reine; et je t'invoque trois fois, belle, maîtresse des sons, éternel péché de Brahmah ton père, je t'invoque trois fois, parce que je vais bientôt mourir. Prends ma vie, ô Sarasvati qu'adorent les éléphants au changement de la lune, mais épargne ces rosiers que, depuis des années, j'arrose pieusement de mes mains. Ce sont eux qui fournissent chaque jour les guirlandes dont les brahmes musiciens ornent ton image de terre noire. L'or et les pierreries ne valent rien pour toi; tu es la chair de la femme, et rien ne t'est plus semblable que les pétales des fleurs! Quand je serai sur le bûcher, ô ma mère, fais qu'à travers les flammes claires, mon dernier regard soit pour ces roses, et que mon âme s'envole vers toi comme le font leurs effluves, à chaque instant de la nuit!

Et la Rani s'arrêta épuisée, car jamais elle n'en avait autant dit. Des larmes, plus grosses que les perles qui pendaient à ses oreilles, vinrent rejoindre celles qui bordaient le large disque d'or

fixé à l'aile gauche de son nez, et les perles de la mer n'étaient pas plus limpides que les perles liquides qui ruisselaient doucement le long du visage ovale et d'une blancheur de cire.

Aux oreilles de Naranamanikane en extase, l'air parut chanter. A ses narines l'odeur des roses monta plus forte, un brouillard bleu, comme la fumée du benjoin, l'enveloppa, et elle entendit une voix grave et puissante qui disait :

— Fille de Palajesha, le parfum de tes vertus est monté jusqu'à mon trône et, comme une tubéreuse qui s'ouvre, ton cœur embaume la piété. Vierge tchatria, j'accepte ton sacrifice.

Un bras éclatant comme s'il fut fait d'un rayon de lumière apparut alors, et, dans un battement d'ailes d'oiseau, la Rani sentit une main s'appuyer sur son front. Elle tomba pâmée.

Mais voici que les rosiers parurent grandir, et l'étroit espace des parterres devint large à contenir une armée. Les murailles reculaient dans tous les sens comme les brumes qui s'éloignent sous l'effort des vents. Une forêt de lances parut sortir de terre, entraînant avec elles des escadrons tout entiers. Et l'on eût dit que de grands poissons

dorés, suspendus par rangs à autant de lignes, émergeaient du fond d'un lac.

Dix mille cavaliers, peut-être, se dressaient là, sur cinquante hommes de face, car on aurait pu compter jusqu'à deux cents files, et tous portaient des armures comme on n'en voyait qu'aux Rajahs. Les voiles de mailles cachaient les faces coupées par le nasal convexe dont la tête s'épanouissait, au droit de la coupole des casques pointus, en calices de fleurs d'où sortaient, comme autant de bouquets, les touffes légères des plumes teintes. Des cuirasses damasquinées enserraient de leurs compartiments carrés les torses dont la taille, sanglée par les hauberts à anneaux plus fins que les écailles des serpents, était fine comme celle des femmes. Tous ces gens de guerre portaient à l'arçon gauche de leur selle, plus crochu que les babouches de la Rani, la lourde épée des sacrifices ; une rondache en cuir de rhinocéros battait derrière leur cuisse. Certains n'avaient pas de lance, mais un cimeterre à lame en spatule étincelait à leur poing droit d'où retombait un gland à trois lobes, avec des perles blanches comme pendants.

Sous les caparaçons à modillons en losanges

d'argent, marqués de quatre feuilles en émail vert à leur centre, les chevaux blancs, presque bleuâtres, encensaient, agitaient leurs brides de soie rattachées aux mors par des bossettes découpées à l'image de l'amalaka des temples. Leur queue et leurs pieds étaient peints en rouge, et leurs naseaux noirs et veloutés étaient fendus comme il convient aux chevaux de guerre. Mais, dans les rangs pressés et d'hommes, et de bêtes, régnait un silence tel, qu'on entendait le chant des bengalis qui mangeaient le riz dans leur volière en filigrane, suspendue à une fenêtre du palais. Et quand les chevaux commencèrent d'avancer, la corne blonde de leurs sabots ne sonnait pas sur la terre. La Rani connut à ces signes que c'étaient là des créatures surnaturelles et que leurs habitudes n'étaient point celles du commun des êtres. Car ils ressemblaient en tout à des ombres, et elle ne percevait aucun bruit. Elle n'en entendit pas davantage quand ils descendirent la rampe de pierre : devant eux les degrés parurent s'aplanir, les murs semblèrent s'abaisser, l'on put croire que le fossé se combla.

Maintenant ils étaient dans la plaine où ils vo-

laient comme les grands oiseaux qui, au coucher du soleil, regagnent les îles des fleuves. Ils atteignirent le camp des assiégeants, balayèrent les tentes comme l'ouragan des orages, et l'on pouvait voir les chameaux, fous de terreur, se traîner dans la boue, sur les genoux, sans pouvoir se débarrasser de leurs entraves. Les cavaliers silencieux fauchaient dans la foule des fuyards, où les lames luisantes s'abattaient, moissonnant des épis humains, et les coups étaient si pressés que, sur les flancs des escadrons, on aurait dit qu'il pleuvait du sang, dans un vol de bras et de têtes. Les cris confus des Musulmans arrivaient jusqu'aux murailles, dominés par la voix stridente des émirs qui cherchaient à rallier leurs bandes et frappaient du long cimeterre les lâches qui essayaient de se sauver. Nazzar-Abbas apparut alors à la tête de ses Béloutchis, luisants sous les chemises de mailles. On le vit enlever son cheval gris houssé de velours vert et se précipiter à la charge. Tout disparut dans la poussière et l'on ne distingua plus rien, jusqu'à l'heure brûlante où le soleil semble fixer sa course et dominer le monde en planant au milieu du ciel. Un coup de vent balaya

la plaine, et les rhadjpoutes, qui n'avaient pas quitté leurs murailles, dans la crainte d'une ruse de guerre, peut-être, ne virent plus que des monceaux de morts mêlés à des bagages et à des chariots sans nombre, autour de quoi se pressaient des bœufs et des chevaux serrés en groupes. Les étendards des émirs, le grand drapeau du Persan étaient renversés, et si loin que pût atteindre le regard des chasseurs de bouquetins habitués à scruter les moindres objets qui se détachent à l'horizon, on ne voyait plus un homme.

Lorsque les femmes de la Rani entrèrent dans le jardin de roses, elles s'aperçurent avec épouvante que tous les rosiers avaient disparu. Couchée sur son tapis de Kashmir, Naranamanikane semblait dormir. Quand on voulut l'éveiller, on reconnut qu'elle était morte.

III

A Henri de Régnier.

HISTOIRE

DE LA BAYADÈRE POUMI ET DU PRINCE CHATOUN

HISTOIRE

DE LA BAYADÈRE POUMI ET DU PRINCE CHATOUN

« Les femmes, quand leurs désirs sont satisfaits, abandonnent l'homme qui leur est inutile, comme on jette la laque après l'avoir pressée. »

(Pantchatantra.)

Chatoun-Bahadour, plus connu sous le nom d'Abbaï Rao Chatoun, était un simple soubadar d'Arni qui parvint, au temps de l'empereur Ferucksiar, à s'emparer de la citadelle de Bapi, puis à détrôner le nabab Soupraya Chandraja Bidji par une série d'intrigues dont l'histoire n'a point enregistré le détail. Alors cet homme de rien, et qui appartenait bien juste à la caste des Soudras

ne craignit pas de prendre le titre de rajah. Il osa même se passer de l'investiture régulière que pouvait seul lui donner le roi de Vijianagar ; et celui-ci fut très irrité de ce manquement aux plus habituelles convenances. Toutefois il ne reçut point à sa cour le malencontreux Bidji, ainsi dépossédé. Mais il lui conseilla d'attendre le bon plaisir des dieux à qui l'on doit, en tous temps, se soumettre, et il lui défendit, sous peine de la vie, de séjourner dans ses États. De telle sorte que Bidji n'eut plus d'autre retraite que les cavernes du ghât ou l'abri incertain de la jungle. Toutefois Bidji ne désespéra pas de la protection de Vishnou qui gouverne le monde, assis sur une tortue, pour indiquer que la justice est lente à venir, et il se constitua caller, c'est-à-dire voleur des grands chemins, avec ses compagnons fidèles que retenait auprès de lui la proscription où les avait enveloppés Chatoun. La faveur de la déesse Kali procura aux callers quelques occasions de gagner : ils dépouillèrent deux caravanes de marchands qui se rendaient à Trichinopoly. Ainsi Bidji put-il accumuler quelques milliers de roupies et cesser de désespérer de l'avenir.

Comme il parcourait, certain jour, la forêt en quête d'un hasard profitable, il rencontra un fakir qui s'avançait lentement. Appuyé sur son haut bâton où sonnaient les rondelles de cuivre destinées à écarter les serpents, le vieux sanniassy paraissait continuer ce support rugueux, tant ses membres et son corps nus étaient décharnés et noueux. Sur son flanc que chaque effort du souffle creusait, en exagérant les rides de la peau tannée, pendait une noix de coco sculptée où quelques paquets de riz, farci de mouches, s'enveloppaient dans des feuilles de bananier. Et l'homme progressait à la façon d'un insecte mutilé; on eût dit une araignée gigantesque, réduite à trois pattes, et qui se hâtait parmi les roches. Sur son crâne pointu, s'enroulaient les nattes de ses cheveux gris, sa barbe hérissée tombait sur sa poitrine dont chaque côte apparaissait, tendue comme un arc, et les poils en ressemblaient aux herbes qui pendent des parois d'un torrent. C'était un mendiant vénérable, illustre dans tout le Karnatic pour son austérité et sa science. Le bruit courait que le jour où il mourrait, si cela arrivait jamais, son bâton se changerait en une queue de vache, afin

que les prescriptions de la loi fussent observées. Par ses mortifications, il s'était élevé au suprême degré de la puissance mystérieuse : il pouvait demeurer plusieurs semaines enterré comme un cadavre, puis se lever dispos ; il pouvait planer dans l'air et marcher sur les eaux, disparaître à son gré et se rendre invisible, défier le tranchant des armes. Son autorité dans les familles était incontestée ; il accordait les plaideurs et s'occupait des mariages. Rien ne lui était inconnu.

Bidji le salua respectueusement et passa son chemin, car on ne doit point interroger les yoguis qui n'aiment pas être troublés dans leurs méditations : tout discours est une trame subtile où peut s'embarrasser la vertu sans espoir de retraite. Mais le fakir s'arrêta et appela le prince déchu :

— Fils de Chandraja, dit-il d'une voix faible et sourde, je ne serais pas surpris si quelque jour ton ennemi Chatoun portait la peine de ses fautes. Son avarice et sa superbe crient contre lui ; il ne donne rien aux religieux errants, et il les repousse avec mépris.

Bidji ne fut point surpris à s'entendre ainsi nommer, car rien n'est caché aux vanaprasthas du

désert. Et sentant que celui-ci pouvait lui faire quelque communication utile, il troussa son pagne, en dénoua un coin, prit quelque vingt roupies qui s'y trouvaient enfermées, et il pria le saint ascète de les accepter et d'excuser la modicité de l'offrande.

Appuyé sur son bâton, le sanniassy parla alors, et son regard, vide à force d'avoir contemplé fixement le soleil, semblait se perdre dans l'immensité bleue du ciel sans nuages : des Iroulas, de ces chasseurs d'abeilles qui vont par la montagne, étaient descendus dans les villages, au dessous. En vendant leurs récoltes de cire et de miel, ils avaient appris des choses importantes. Le fakir les avaient ouïes de leur bouche. Encore que ces coureurs de ghâts soient le rebut de l'humanité, leurs paroles méritent créance. Ils sont, en effet, trop simples pour atteindre jusqu'à la difficulté du mensonge. Ils avaient rapporté que les impôts allaient sans cesse en augmentant, et le rajah Chatoun passait sa vie dans les plaisirs. Une bayadère de Vellore, que l'on connaissait à Tindivanam sous le nom de Poumi, était sa principale favorite. Poumi était célèbre pour sa cupidité et

son luxe. Habitant avec sa mère dans une maison privée, contre toute règle, elle thésaurisait, vendait les charges et la justice. Mais pour riche qu'elle fût, cette créature ne savait que crier misère, et toujours prête à recevoir le plus offrant, elle confiait à chacun ses plaintes sur le prince Chatoun.

Bidji, du discours de ce fakir, conclut que les temps étaient venus pour lui de tenter quelque chose pour ressaisir le pouvoir. Il suffirait d'acheter Poumi et d'ourdir une conspiration qui aboutirait au meurtre de Chatoun. Et le sanniassy consentit à se charger de cette affaire quand il eut appris que Bidji possédait une grosse somme enfouie en lieu sûr.

— Que Çiva te protège, mon fils ! conclut-il en prenant congé. Si ce n'est pas Poumi qui tue ton ennemi, ce sera moi...

Et comme le proscrit, que son existence de caller avait rendu irrévérencieux, souriait, le sage ajouta :

— Rien n'est impossible aux vanaprasthas du désert ! Rapproche-toi donc de Vellore. Sous peu de jours, je te ferai prévenir par un messager.

Et il s'éloigna, boitant. Longtemps après qu'il eut disparu, Bidji entendait résonner les garnitures du bâton. Mais si chancelante que fût l'allure de l'ascète, elle ne l'en mena pas moins à Vellore dans le temps qu'il faut au soleil pour parcourir cinq fois sa carrière. Et il frappait à la porte de la belle Poumi. Après un long entretien, la bayadère et le fakir tombèrent d'accord, car une commune passion pour l'argent les tenait. Si Poumi rêvait d'acquérir toutes les pierreries de Golconde, le sanniassy songeait à une cachette du Mysore qu'il visitait une fois l'an, et où dormait un sac de roupies. Et c'était sur cette couche d'argent monnayé qu'il comptait dormir son dernier sommeil. Le plan des deux complices était simple : ils s'introduiraient le soir dans le palais enclos par la citadelle et visiteraient Chatoun sur la haute terrasse où il goûtait, toujours seul, la fraîcheur de la nuit. La femme, sous quelque prétexte, l'injurierait d'abord, et comme c'était un homme violent et d'un emportement sauvage, il se jetterait sur l'imprudente. Poumi saurait alors mettre entre elle et le rajah l'espace béant d'une ouverture carrée par quoi l'on accédait à la terrasse, et Chatoun

tomberait dans la salle du bas où il se romprait les os. Si la bayadère ne réussissait pas, le fakir, lui, se chargeait d'exaspérer le rajah « en ne lui prodiguant que des paroles louangeuses » et de le précipiter dans le vide. Et même il proposa à Poumi une gageure : « Lui seul saurait émouvoir la colère de Chatoun, et l'obliger à le poursuivre, le cimeterre à la main. » La danseuse, piquée au vif, mit alors en enjeu la récompense que devait lui compter Bidji, en cas de succès. Et le fakir accepta.

Aux premières heures du soir, ils se hâtèrent vers la citadelle. La garde ne s'opposa pas à leur entrée, tant on connaissait la puissance de Poumi sur Chatoun, et tant était grande la vénération qu'inspirait le vanaprastha réputé dans tout le pays d'Arkat. L'usurpateur Chatoun, assis sur un tapis, salua à peine le vieux compagnon de Poumi qui s'accroupit silencieusement après avoir déplié la mauvaise natte qu'il portait sous son bras. Le rajah appela Poumi d'un signe pour qu'elle prît place auprès de lui. Mais la bayadère haussa les épaules, frappa du pied la mosaïque, cracha avec dégoût, et cria de sa voix la plus méprisante :

— Plutôt pénétrer dans la maison d'un tchandala, contracter union avec un paria, manger de la vache, que de me joindre à toi, Abbaï Rao Chatoun, opprobre du Karnatic, toi dont la mère était peut-être une soudra, mais dont le père était sûrement un de ces vadagas errants qui se nourrissent de lézards ! A Lakmi ne plaise que je sourie à un avare tel que toi, à un poltron qui meurt de peur si un chacal crie dans la nuit, et qui s'enfuirait jusque dans le Deccan, à cette heure même, si Soupraja Bidji se donnait la peine de venir frapper à la porte ! Quelque jour il arrivera, et te saisissant par la barbe...

Et la bayadère, s'avançant jusqu'à toucher Chatoun, esquissa même le geste de tirer l'épaisse et large moustache du nabab impassible. Il se contenta de dresser sa main gauche ouverte pour garantir sa face. Et Poumi recula, parce que le cimeterre posé en travers des genoux de Chatoun présentait la poignée précisément sous sa droite.

« D'un seul coup, se dit-elle, il me fendrait en deux moitiés comme un fruit de jaquier. Et je ne suis pas assez sûre de mes jambes pour bondir

en arrière quand mes yeux se baisseraient devant l'éclat de l'acier. »

Le rajah continuait de regarder la jeune femme sans que ses traits reflétassent autre chose que la bienveillance amoureuse et leur lourde indifférence habituelle. A voir la retraite maladroite de la danseuse, il sourit vaguement. Et d'un signe de son index replié, il l'attira vers les coussins où il était accoudé. Poumi, remettant à des temps meilleurs son entreprise, obéit docilement et se tapit près du maître. Mais le fakir avait glissé comme si sa natte le portait. Maintenant elle recouvrait l'ouverture béante de la terrasse, elle paraissait rigide, car elle ne s'enfonçait pas sous le poids du corps accroupi en son milieu. La nuit était devenue plus sombre, et les vêtements blancs du rajah, les gemmes du cimeterre, les anneaux de Poumi, la natte jaunâtre tachée de noir par la maigre personne du fakir, demeuraient seuls perceptibles, le reste se noyait dans l'ombre. Alors le solitaire harangua le voluptueux Chatoun en ces termes :

— Tu as bien agi, généreux tchatria, en ne prêtant aux propos de cette Nautchni qu'une oreille

trois fois close, par la sagesse, la fierté et le dédain. Tu sais mieux que personne que la principale qualité d'une femme est dans sa simplicité même. Celle-là, d'ailleurs, comme les mouches engendrées par la corruption, est à la fois belle et venimeuse. Elle conspire contre toi. Elle t'a vendu à ton ennemi contre mille pagodes d'or, ce dont elle n'a pourtant que faire ; l'argent, en effet, ruisselle chez elle, puisqu'elle te trompe avec le bazar tout entier...

Mais le yogui cessa brusquement son discours. Le rajah, d'un saut, s'était levé sur ses pieds, et d'un temps avait dégainé son cimeterre. L'acier d'Ispahan jaillit de sa gaine, comme le croissant de la lune d'un nuage chassé par le vent. Ivre de fureur, Chatoun chargea le religieux, et, d'un coup, pensa lui faire voler la tête. Le saint homme, debout, s'éloignait à reculons, sans que cependant ses jambes ni ses pieds remuassent ; et Chatoun, pensant toujours l'atteindre, brandissait l'arme nue où luisaient mille pierres précieuses, et avançait en mugissant de colère. Déjà il foulait la natte quand celle-ci s'abîma sous ses pas. Une malédiction sauvage s'éleva, puis deux bruits se suivirent

de très près ; celui d'un corps lourd s'écrasant sur les dalles de l'étage inférieur, celui d'une lame qui rebondit avec un son clair et vibrant.

Ainsi mourut le soubadar Bahadour Chatoun, qui fut rajah pendant trois années. Il périt victime de sa nature violente et des embûches disposées, suivant la volonté des Dieux, par un prêtre mendiant et une prostituée. Cependant les auteurs de l'accident s'enfuyaient sous les arcades. Ils eurent vite atteint les portes de la citadelle, avant que le palais ne fût réveillé. Poumi n'eut qu'à écarter son voile pour que les guerriers de garde ouvrissent le lourd battant chargé de rosaces en cuivre. Et, marchant dans la campagne, elle songeait aux moyens d'éluder son engagement.

« Si seulement, — songeait-elle en balançant ses hanches magnifiques, bridées par ses pagnes écarlates, qu'éclaboussaient de sang les rayons de la lune, — si seulement je pouvais inspirer quelque désir à ce fakir, je saisirais le moment utile, et je lui enfoncerais dans le foie ce petit poignard que je porte toujours sur moi ! »

Et cambrant sa taille, rejetant en arrière son voile, d'un mouvement langoureux qui fit valoir

le galbe de sa gorge, harmonieusement bombée comme celle de la déesse Parvati, l'indolente Poumi appela le sanniassy avec des accents chantants. Mais le vanaprastha du désert ne répondit pas à cette voix, une des plus suaves qu'aient jamais entendues les hommes. Et la bayadère Poumi, s'étant retournée avec impatience, habituée qu'elle était à voir ses vœux toujours exaucés, s'aperçut que le solitaire n'était plus derrière elle. Et pourtant elle croyait toujours entendre ses pas et les plaquettes de cuivre qui tintaient à son bâton. Pâle d'épouvante, Poumi sentit que ses jambes se faisaient plus molles que le tronc d'un jeune bananier. Et elle se laissa aller sur les genoux, criant d'angoisse, sans s'apercevoir que le prince Bidji était là, devant elle, avec ses fidèles compagnons les callers.

A grand'peine put-elle raconter les événements prodigieux qui venaient de s'accomplir, puis elle tomba en faiblesse. Poumi revint cependant à la vie, mais ce fut pour renoncer aux pompes et aux tentations du monde. Repoussant les offres de Soupraya Bidji qui, rétabli sur le trône de son père, voulait l'élever au rang de première concu-

bine, elle se retira, — au grand scandale de sa famille qui comptait sur elle pour acquérir de l'influence, — dans un couvent réputé. La bayadère Poumi étonna, par la suite, le monde par la pratique de ses vertus, plus peut-être que jadis elle ne l'avait ébloui par son luxe et sa corruption. Elle éleva un monument en ce lieu même où avait disparu le mystérieux solitaire. Et une légende s'établit, disant que le sanniassy avait été suscité par Vishnou pour délivrer le pays d'Arkat du tyran Bahadour Chatoun. Mais comme rien n'est respecté par les mauvais esprits et les incrédules, une autre version s'établit, donnant à croire que le fakir n'avait abandonné sa compagne que pour arriver le premier auprès de Bidji et recevoir une plus riche récompense ; car il redoutait beaucoup de la beauté de Poumi qui, en toutes circonstances, devait être d'un plus grand poids que sa sagesse, aux regards d'un jeune homme tel que Soupraya Bidji.

IV

A Pierre Louÿs.

LA MERVEILLEUSE
ET VÉRIDIQUE HISTOIRE
DU DRAGON DE SAINT-ODOLAN

LA MERVEILLEUSE
ET VÉRIDIQUE HISTOIRE
DU DRAGON DE SAINT-ODOLAN

« Les antiques chroniques assurent que c'est la tête d'un dragon occis en l'an du Seigneur 1197, sans faute, par le chevalier errant Edouard Knolles. Lequel serpent, cuit en huile, demeura bien longtemps fixé par trois gros clous à la muraille de ladite église, à toucher le cloître, et il mesurait pas très loin d'un arpent... »

(Olaus Calcitrapa, *De maleficiis et draconum nocentia*. Lib. quint., 1499, f° 4.)

— Allons, un verre de vin, monsieur Piolle ?

— Avec plaisir, monsieur... Et à votre santé ! Oui, sans doute, l'histoire du Dragon, dont vous avez remarqué la mâchoire suspendue dans notre église, est digne d'être contée. Et vous ne trouverez ici, ni ailleurs, homme qui la connaisse

mieux que moi... Vous comprenez, monsieur, qu'on n'est pas bedeau de cette paroisse, de père en fils ou en gendre, depuis les origines, sans savoir tout ce qui se rapporte aux curiosités. Moi qui vous parle, j'ai déjà mis en terre les trois quarts des vieux habitants, et je serai bientôt le dernier à conserver ces souvenirs de notre passé où vous trouveriez matière à un beau et gros livre.

Je remerciai poliment le bedeau, gardien du petit cimetière de Saint-Odolan, et je lui offris une deuxième bouteille de ce vin du pays qui, suivant l'expression consacrée, rendrait la vie à un mort. Le bonhomme, au cours de son récit, usa plus que de raison, peut-être, de ce liquide généreux. Mais on pardonnera, certainement, et même on louera son intempérance, quand on aura entendu l'histoire du Dragon, dont la seule mâchoire demeure comme témoin d'un événement aussi prodigieux. Et dois-je toutefois convenir que cette mandibule brèchedent appartint, suivant toute vraisemblance, à un crocodile africain.

— A votre santé, monsieur, et que Dieu vous bénisse ! Vous voulez que je vous parle de notre Dra-

gon. Cela me sera facile. Je connais l'aventure dans ses moindres particularités, et je vous la rapporterai aussi fidèlement que si c'était à ma trisaïeule en personne, la défunte Monique Guédoufle, de Saint-Valérien, que j'aie passé la parole. Pour lors, monsieur, et pour commencer, je vous dirai qu'à cette époque nos coteaux de la Limagne étaient autant de belles falaises dressées au bord de la mer, et notre église dominait un port où se rangeaient par milliers les galères et autres vaisseaux. Tel fut l'état du pays jusqu'au règne de Charles IX ou de Charles X, environ... Du moins c'est là ce que mes grands-parents n'ont jamais manqué de m'enseigner au temps jadis, et que je répète après eux.

La ville, monsieur, aussi vrai que je bois ce coup de vin, étendait son enceinte crénelée et ses tours à deux bonnes lieues tout autour du clocher fortifié. Et je vous prie d'observer que le coq en a été tout récemment doré de frais par le zèle de notre doyen. Nous avons tous contribué à cette dépense. Il faut honorer son pays, n'est-il pas vrai ? Et ce n'est pas une raison, monsieur, parce que Saint-Odolan n'est plus maintenant qu'un petit bourg, pour refuser à notre église...

J'interrompis le conteur, car il s'éloignait trop, à mon goût, de la partie vivante du sujet :

— Souffrez, monsieur Piolle, que je vous ramène vers notre Dragon. Autrement, le jour se passera que j'en serai encore à tout ignorer de ce reptile fabuleux.

— Vous avez mille fois raison, monsieur. Ce monstre était plus long que toutes les nuits d'un hiver et l'éclat de ses yeux plus aveuglant que les rayons du soleil d'été. Et vous pouvez juger, par la mâchoire que vous avez déjà admirée, des dimensions de sa tête. Je mets en fait qu'il aurait avalé un taureau d'une bouchée, et vous et moi avec, par la même occasion.

— Malheureusement, monsieur Piolle, cette occasion unique, nous ne l'avons pas rencontrée !... Encore un verre ?

— Volontiers, monsieur..... Ce dragon avait l'habitude de venir tous les ans, à date fixe... Oui, le jour même où tombait la fête de Saint-Odolan... Attendez un peu... Je crains d'avoir oublié le mois.....

— Il n'importe, monsieur Piolle, il n'importe !... Ce dragon venait donc ?...

— Par voie d'eau, oui monsieur. Ce serpent nageait tout comme les couleuvres et les anguilles d'aujourd'hui.

Il traversait le port, aux premières heures du matin, venant on n'a jamais su d'où, et telle était la longueur de son détestable cou et de son immonde carcasse, que sa vilaine tête à bec crochu visitait la basse-cour du château, alors que sa queue de poisson frétillait encore épouvantablement dans la rade. Cela n'a jamais, d'ailleurs, été mis en doute par personne. Le Dragon venait chercher son tribut. Par suite de certain arrangement, qui se perdait dans la nuit des temps, les trois plus jolies filles de Saint-Odolan lui étaient offertes tous les ans et il en choisissait une. Ainsi, à chaque printemps, c'était une demoiselle de la ville qui disparaissait, ravie par ce vampire aquatique. N'eût été cet inconvénient, aucun reproche ne pouvait s'adresser au Dragon de la Mer. Sa discrétion était louable. On ne le voyait jamais en temps ordinaire. Il n'entreprenait rien contre la ville non plus que contre le pays, tant il est vrai, monsieur, que les bons comptes font les bons amis.

Mais voyez-vous, monsieur, rien ne dure sur la terre. Il advint à cette époque où les Hongrois et les Bulgares envahirent, avec les reîtres allemands et les huguenots, le pays de France, sous la conduite d'Attila et du duc de Guise, si ma mémoire me sert, que le Conseil de notre ville fut en proie à de cruelles dissensions. La faute en doit être imputée au maïeur Hugues de Scrama, pour une partie. Mais le syndic Walleran Crevichon en portera encore longtemps la responsabilité devant l'histoire, il la portera en compagnie du jurat Odon Tarobat. De celui-là on avait dû depuis longtemps renoncer à énumérer les iniquités, vu leur nombre. Comme chacun de ces deux compères avait une très belle fille à marier, tandis que le seigneur Hugues était nanti de trois, tout aussi belles, mais beaucoup plus jeunes, ils conspirèrent contre le maïeur, dont la superbe, la richesse et l'origine allemande irritaient depuis longtemps le Conseil.

« Maître Hugues de Scrama ne peut moins faire, répétaient-ils à tout bout de champ, que d'offrir ses trois filles à choisir quand le Dragon nous arrivera. Notre maïeur en aura encore deux,

c'est assez. Un homme de son rang, de sa fortune et de son mérite n'en est pas à une fille près. Pour nous, qu'il laisse loin derrière lui, autant par sa noblesse que par ses vertus, pour nous, pauvres bourgeois, si le Dragon nous prend notre fille, il ne nous restera que nos yeux pour pleurer. D'ailleurs, c'est de notoriété publique que les demoiselles Blanche, Rosette et Florimonde, filles du superbe seigneur de Scrama, sont encore plus parfaites en leur beauté que ne le dit leur nom. Nos enfants, à nous, ne peuvent en rien s'y comparer. C'est le jour et la nuit, en un mot, et le nier serait contester au soleil sa clarté. Pour les autres filles de la ville, il n'en saurait être question. Seules les demoiselles Florimonde, Rosette et Blanche sont dignes d'être offertes au Dragon. On se doit à son honneur. Que penserait de nous ce Dragon de la Mer, si nous lui présentions un chétif et médiocre lot. Nul ne mettra en doute qu'il entrerait dans une épouvantable colère. Nos murailles s'écrouleraient sous le seul effort de ses pattes en nageoires, et nous péririons corps et biens pour avoir manqué inconsidérément aux lois de la prudence et de la probité. »

Ayant ainsi prévenu l'opinion par leurs discours subtils, le jurat et le syndic amenèrent le Conseil à mettre le maïeur dans la nécessité d'offrir ses filles au monstre marin. Le seigneur Hugues craignait sans doute d'être relevé de ses fonctions de maïeur. Avide de pouvoir, et, comme tel, ménager de sa popularité, il annonça au Conseil, en étanchant ses larmes avec la queue de son chaperon, que l'intérêt public était sa seule loi et que ses trois filles subiraient l'épreuve. Aussitôt, sur la motion de Wallerau Crevichon et d'Odon Tarobat, le Conseil vota à ce père héroïque le don d'une salière d'or à la figure du Dragon.

Mais, Monsieur, l'amour maternel ne se paye pas des mêmes raisons que le cœur d'un père travaillé par les calculs politiques. Mme Sichelghita, épouse du maïeur Hugues de Scrama, déclara à son mari qu'elle accompagnerait ses filles, qu'elle les couvrirait de son corps, en s'offrant aux premières morsures de la bête, et qu'enfin, et avant tout, elle ameuterait Saint-Odolan tout entier contre le père assez dénaturé pour sacrifier ses enfants à sa manie de gouverner la cité.

Elle fit tant et si bien qu'on craignit bientôt de voir les partis contraires en venir aux mains par les rues. On ne sortait qu'accompagné et en armes. Les entrées des maisons disparaissaient derrière les barricades, et on ne voyait que gens occupés à monter des pierres sur leur toit. Pas de quartier où les chaînes ne fussent tendues avant les premières heures du soir. Partout résonnaient les boucliers et les gantelets. Chacun vivait couvert de fer, et ceux qui, d'habitude, n'allaient qu'un bâton blanc à la main, ne marchaient plus qu'appuyés sur un plançon ou un fauchard. Le prix des hauberts de mailles et des cervelières de fer décupla en une semaine, et les fripiers recédèrent les vieilles épées à des prix qu'elles n'avaient jamais atteint au temps où elles étaient dans leur neuf.

C'est alors, Monsieur, qu'intervint le prieur du monastère, Dom Desiderius, que l'on appelle aujourd'hui Didier, je ne sais pourquoi. Le saint homme abondait en dons de sagesse. Depuis la grande moitié d'un siècle, il n'était pas sorti de son cloître où les clercs attentifs peignaient des Pères Éternels sur du vélin poncé et doré à la feuille.

Entendant les vitraux de sa chapelle branler dans leurs plombs, tant grossissait le bruit de l'émeute, il ne prit point la peine de s'enquérir d'où venait ce tumulte. Le bon prieur s'en fut simplement par les rues, à la tête de ses moines, tous un grand cierge à la main. Leurs robes brunes s'accrochaient aux pieux et aux chevaux de frise. Le Saint-Sacrement précédait la procession, et chacun se découvrait et s'agenouillait sur le passage. On s'empressait pour dégager la voie. Les charrettes étaient vivement tirées, les poutres relevées, les chaînes abattues. Le vieux prieur pénétra dans l'église et monta au jubé. Toute la ville s'écrasait dans la nef, les bas-côtés, jusque dans le chœur, les femmes s'étouffaient dans les escaliers des tribunes. Oui, Monsieur, on fut pressé à tel point que le chemin de croix, sculpté en plein chêne et excellemment enluminé, perdit cinq de ses panneaux qui cédèrent sous l'effort de la foule. Et ce fut, Monsieur, vous pouvez m'en croire, une perte considérable pour le temps. Heureusement qu'un amateur américain consentit, il y a trois ans, à reprendre toutes ces méchantes boiseries vermoulues, pour rien, et même il en a donné des neuves

à la place. Il existe tout de même, quoi qu'en disent les mauvaises langues, de braves gens ici-bas.

Le sermon de Dom Desiderius porta sur l'obéissance, la résignation, en général, et sur l'excès du luxe, en particulier. On dit que sa péroraison laissa bien derrière elle tout ce qu'avaient produit, dans le genre, les orateurs sacrés les plus illustres, tels que Démosthène et Socrate... Pour ce qui est des autres, vous m'excuserez, Monsieur, j'ai oublié leurs noms. Toujours est-il que cela tomba tel un seau d'eau froide sur tous ces cerveaux en fusion. Ah! Monsieur, si vous aviez été là, lorsque le digne homme s'écria, levant ses maigres bras vers les dames assises les unes sur les autres dans les tribunes: « Et vous, créatures sans pudeur, qui, au lieu de macérer dans les baumes de la pénitence, vous oignez de nuit la face de graisse de crocodile, dans l'espoir ridicule d'effacer vos rides, quelque jour s'ouvrira la gueule de l'enfer, plus large et fétide que la mâchoire de ce monstre ici pendu...

— Ah, pardon, Monsieur Piolle !... Je vous arrête. Vous avez perdu manifestement le fil de

votre histoire. Rappelez vos souvenirs. Comment prétendez-vous me faire croire que la mâchoire du dragon était déjà pendue dans votre église, avant la sédition ?

M. Piolle ôta son petit bonnet à queue de rat, se gratta la tête d'un air embarrassé, huma une prise, but un verre de vin, et s'excusa en ces termes :

— Que voulez-vous, Monsieur, c'est la tradition. Depuis que je suis sur la terre je l'ai entendu ainsi conter. Et d'ailleurs, je ne vois rien là d'impossible. S'il vous plaît de suspecter les miracles...

— Loin de moi cette idée, Monsieur Piolle !... Ne me jugez pas aussi sévèrement, je vous prie.

M. Piolle qui, à bout d'arguments, m'avait poussé cette botte, gagna ainsi sur moi assez de temps pour forger une explication plausible :

— D'ailleurs, Monsieur, mon grand-père m'a toujours dit que cette tête de dragon était encore plus ancienne que celle dont vous avez pu admirer ici les débris. C'était, sans discussion possible, celle du père du dragon dont il s'agit. Enfin, Monsieur, le succès de Dom Desiderius fut immense. A entendre ainsi la parole de Dieu, chacun

rentra en soi-même, et plus d'un citoyen de Saint-Odolan regretta de s'être laissé emporter aussi inconsidérément par ce qu'il croyait être son intérêt, et surtout par sa passion. Beaucoup profitèrent de ce sermon pour réduire, par la suite, le luxe du vêtement de leurs femmes, sans rien retrancher sur le leur. Ceux-là, Monsieur, pour vivre dans un temps si ancien, avaient déjà la pratique des choses.

Au sortir de l'église, les gens se regardèrent sans colère, beaucoup commencèrent à parler d'accord, on vit deux ennemis déclarés s'embrasser. Mme Sichelghita trembla pour la vie de ses filles. Mais elle comptait plus sur la subtilité de son compère Thomas Lefrison que sur les caprices du populaire. Profitant de cette heureuse disposition des cœurs, le fallacieux procureur demanda qu'on réunît le Conseil. Là, il s'exprima d'une façon si magistrale, que le Corps de Ville décida que son discours serait conservé pour l'édification de la postérité. Il n'y a pas très longtemps même que la pierre, où étaient gravées les cent soixante-deux lignes principales de cette harangue, fut cassée à coups de marteau par un maître maçon qui la

trouva encastrée dans le mur d'une ferme. Si vous y tenez absolument, je pourrai peut-être vous en procurer un morceau.

Vous n'y tenez pas, Monsieur ? A votre volonté !... Et à votre santé !... Que Dieu vous tienne en joie !... Oui, Monsieur, le discours de maître Thomas Lefrison fut de ceux qui resteront dans la mémoire des hommes. Je puis vous le réciter en entier, commencer par la tête ou la queue, à votre convenance, tant je l'ai fidèlement appris par cœur dans ma petite enfance. Malheureusement, je ne comprends pas ce qu'il signifie, parce qu'il est en latin...

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur Piolle, récitez-le toujours. Je vous le traduirai, si cela peut vous servir.

M. Piolle finit de boire la bouteille de vin, alluma sa courte pipe de bois, commença de déclamer, et j'apportai toute mon attention à bien suivre.

Le discours du procureur Lefrison me parut être une de ces harangues à la Tacite et un de ces résumés de basoche où rien n'est concédé au superflu. En substance, le légiste affirmait ces

vérités premières : à savoir, que l'on n'est jamais tenu d'exécuter un contrat qui lie une partie sans son consentement préalable, que la simplicité n'est point en soi une vertu, que tromper un ennemi n'est pas crime, enfin que tout est préférable à la perte de la dignité. Les habitants de Saint-Odolan ne devaient rien au Dragon, en droit. Ou bien, s'ils lui devaient quelque chose, c'était au dit Dragon à en faire la preuve. Et le procureur continuait :

« Bonnes gens, mes frères, vous êtes de douces brebis du Seigneur, et qu'on tond de trop près. Qu'avons-nous à voir avec ce dragon du Diable, s'il vous plaît ? Que nous donne-t-il en échange de la belle fille que nous lui offrons naïvement à chaque retour du printemps ? On me dit que, moyennant cet accord, il consent à épargner la ville ! Autant de farces ! D'abord s'il pouvait y mal faire, soyez certains qu'il n'y manquerait pas. Au vrai, il ne peut rien contre nous. Et puis, tout cela est irrégulier et contraire aux justes lois. Il y a belle lurette que nous avons racheté les servitudes et les justices seigneuriales, à telles enseignes que le Vicomte de Caussadoux n'a même plus ici

un méchant petit pilori à ses armes. Nous sommes bourgeois libres de la bonne ville nommée Saint-Odolan et honneur de la province... Et l'homme libre ne doit trembler devant rien... ou presque rien !... Aurions-nous peur du Dragon, par hasard ?... Qu'il se lève, celui qui redoute le Dragon. »

Il est probable que personne ne se leva. Mais quelques exhortations à la prudence durent se produire, car le discours continuait ainsi :

« S'il nous attaque, ce méchant serpent ?... Eh bien, n'avez-vous pas des machines de guerre, une arbalète danoise qui darde ses traits à trois cents pas, un trébuchet qui lance des pierres plus lourdes qu'un sac de blé, des épées de Bordeaux, des javelines de Biscaye, des dagues de Catalogne, et votre vertu ! Foin de la poltronnerie, Messeigneurs, poltronnerie est viande de vilain !... Nous n'en mangeons pas ! Holà, j'entends des murmures... Aurais-je offensé quelqu'un ! Je suis prud'homme et m'excuse... Aussi bien ne devrais-je produire ici d'autres arguments que ceux empruntés à l'arsenal des lois... Mais le temps presse, et je veux conclure : en trois points, et une conclusion, ainsi que d'usage.

« Je vous demande un peu, mes compères, ce que doit penser de nous le monde quand il nous voit supporter avec patience une pareille iniquité. Pour moi, je soutiens que nous nous avilissons sans bénéfice.

« Et d'abord, depuis que ce méprisable serpent, serpent, puisqu'il ne possède point d'ailes et a été vomi par l'abîme ; depuis que ce poisson fétide, poisson puisqu'il a élu domicile dans l'onde amère, écrème la jeunesse de notre ville, il s'est écoulé bien des années, des siècles peut-être ; rien dans nos mémoires ni nos écrits ne nous aide à remonter au début de l'institution. Ergo... Donc! Ce serpent très ancien, caduque et cacochyme, qui rampe avec peine, ne peut plus voir clair, chargé comme il est d'années.Et sa stupidité doit — c'est pour moi certitude — concourir encore à augmenter son aveuglement.

« Que demande-t-il, deuxièmement? Trois filles à choisir?... On nous dit : Parmi les plus belles? Erreur! Ce serpent ne sait point si nous avons choisi au mieux de ses goûts. Et pourquoi choisit-il plutôt entre trois filles qu'entre cent?... Il y a ici, mes compères, un point obscur. Et dans le

doute la simple sagesse nous enseigne que la position de l'occupant est toujours privilégiée.

« Nous serions d'ailleurs fondés à invoquer la prescription, si par un premier effort de courage nous cessions d'exécuter demain l'engagement prétendu. Mais j'aborde le troisième point.

« Et je dis : Ce serpent issu de la mer a-t-il qualité pour établir des catégories parmi les personnes ? Est-il capable, en un mot, de reconnaître une demoiselle noble d'une bourgeoise, d'une fille de petit état, voire d'une coquine ?... J'entends dire : Peut-être ?... Eh bien, que le Dragon en fasse la preuve !

« Si donc il se constitue partie, qu'il nous envoie un avocat, tout d'abord ! Où est-il cet avocat ?... Allons, qu'il s'avance et qu'il parle ! Personne ne dit mot ?... La cause est entendue. Je conclus :

« Mes bons amis, c'est demain que notre serpent se présentera sous nos murs. Offrez-lui donc, si vous m'en croyez, trois demoiselles dignes de sa nature pestilentielle. Vous avez, à point nommé, dans la prison, la dame Macée qui tenta récemment d'empoisonner le bon chevalier son mari,

en racontant que les souffrances du pauvre homme devaient être imputées à une mauvaise colique. Soumise à l'épreuve de l'eau, la dite Macée a coulé tout au fond de la cuve, sans se vouloir reconnaître coupable. Qu'elle trouve dans le serpent tout à la fois un bourreau et un juge. Il y a aussi dans un cachot voisin cette Ysabeau la Gantière, dont je sais qu'elle vola la bourse du marchand Patinel, tandis qu'il dormait pris de vin. Qui a menti, d'Ysabeau ou du marchand? Le Serpent en fera son affaire, et aussi de cette fille sans nom, venue d'Égypte sur un balai, si j'en crois la rumeur publique, et qui exerce la sorcellerie ouvertement, enferme des crapauds dans des pots à moutarde, les nourrit d'ossements d'excommuniés, et les baptise la nuit du Sabbat!... Vous frémissez d'horreur!... Moi aussi. Je la recommande donc tout spécialement au Serpent, cette magicienne. Il en voudra certainement. Chacun sait qu'elle est de joli visage, et bien tournée au possible, ainsi que la plupart des créatures du Diable... La Macée, convenablement nippée et atournée, est aussi brave que fille sur terre, et l'Ysabeau, cela n'est un mystère pour personne.

fut toujours mieux douée au regard de la figure qu'à celui de la vertu. »

— Monsieur Piolle, je crois que tel est, à peu de chose près, le sens de votre discours latin. Vous m'obligerez en me racontant la suite de l'histoire.

— Eh bien, Monsieur, on fit en tout comme le conseillait maître Thomas Lefrison. Les trois péronnelles, magnifiquement coiffées, accoutrées et fardées, furent promenées par la ville, derrière les corps de métiers, le clergé, les bannières et les châsses. Sur leurs talons se pressaient les sergents, puis ces messieurs du Conseil, à cheval, en robes fourrées ; le Messager de la Ville fermait la marche, avec son habit moitié rouge et moitié vert, et sa boîte blasonnée pendue à son cou par une chaîne d'argent. C'était à qui offrirait des cadeaux aux trois pécores. Insoucieuses de leur sort, qu'elles ignoraient d'ailleurs complètement, elles allaient d'une mine grave et recueillie, les mains jointes, sans se priver d'envoyer d'aimables sourires, en dessous, aux personnes de leurs amis qui bordaient le chemin. Chacun admirait leurs longues nattes qu'on avait enveloppées de tresses d'or. Leur cou et leurs épaules disparaissaient sous les

colliers, les médailles, les croix. Leurs robes brodées à images avaient été taillées dans des soies venues du Levant Jamais on n'avait vu chose pareille. Ordinairement, et par économie, on envoyait les filles au Dragon avec une simple chemise et une mauvaise pelisse, car, bien sûr, un animal de cette espèce n'est pas frappé par la richesse du costume. Et c'est pourquoi les demoiselles offertes se montraient si confiantes ; Ysabeau la Gantière, qui passait en expérience les deux autres, leur avait dit, sur le seuil du Palais de Justice, où se formait le cortège : « Mes belles amies, on n'habille pas ainsi les gens pour les mener à la mort. Dieu nous protège, et le juge mage aussi, c'est certain ! »

— Eh, Monsieur Piolle, qu'était-ce que ce juge mage, s'il vous plaît ?

— C'était comme qui dirait le Président de la Cour, aujourd'hui. Le juge mage Longobardus passait, à tort ou à raison, pour un personnage capable de mettre le reste de l'humanité dans un sac. L'histoire dit qu'il alla trouver Ysabeau la Gantière dans le réduit où elle se distrayait en disputant une croûte de pain à deux rats. Il lui tint

ce langage : « Ysabeau, ma mie; on se préparait à te pendre par les pieds, ce matin, jusqu'à ce que tu avoues ton crime. Fort de ton innocence, j'ai confondu les accusateurs. Et je vais même te faire délivrer, tout à l'heure, si tu consens l'arrangement que je te proposerai, avec ton congé. »

Ysabeau se prosterna aux pieds de cet homme de bien : « Ah, Monseigneur, je suis votre petite servante ! Ordonnez ! — Je désire, continua gravement le juge mage, que tu me fournisses de gants, désormais, sans que j'aie à délier les cordons de ma pauvre bourse. Je suis loin d'être riche, tu le sais. — Ah ! Monseigneur !... Mais je ganterai aussi Mme Bertha, votre femme, et Mlle Sigebrite, votre enfant, et vos valets. — C'est bien, tu es une bonne fille, Ysabeau, et les calomniateurs seront confondus. Tu me ganteras donc, ma vie durant. En attendant, on va te vêtir ainsi qu'une reine pour que tu suives la procession de... de... Hem !... D'un nouveau vœu à Saint... Enfin, marche avec confiance, et que rien de notre accord ne transpire au dehors, tu m'entends ! »

Ainsi le fallacieux juge mage trompa la fille la plus perverse de Saint-Odolan... A ce propos, Monsieur, j'ai cru remarquer que souvent...

— Au nom du ciel, Monsieur Piolle, ne vous éloignez pas du sujet ! Je brûle de savoir la suite de cette admirable histoire !... Racontez-moi l'arrivée du Dragon !...

— Il arriva, Monsieur, un quart d'heure après qu'on eut enfermé les trois bonnes dames dans la petite cour qui sépare le château du pont de la maîtresse porte. Le Dragon se coula le long du mur, entre les deux tours, grimpa lourdement sur les créneaux, faillit s'engager de travers dans une embrasure. Plus mortes que vives — mettons-nous à leur place, Monsieur ! — les trois désolées, sans force et sans voix, s'aplatirent contre la courtine, et Macée, dont cette forme de jugement de Dieu augmentait beaucoup les craintes, tomba à genoux, tournant le dos à la tête crochue qui semblait ramper sur les dalles... A votre santé, Monsieur.

— A la vôtre !... Et alors, Monsieur Piolle...

— Alors, Monsieur, le Dragon, ou le Serpent,

ainsi qu'il vous plaira, regarda les pauvrettes de très près, les infectant de son haleine empestée, recula d'un air vexé et dit...

— Voyons, Monsieur Piolle, parlons-nous sérieusement ?

— Je suis, Monsieur, plus sérieux qu'un âne qu'on étrille. Les témoignages sont formels. Un de mes aïeux, caché dans les mâchicoulis de la tour de gauche, ne perdit rien de la scène. Et tous les membres de ma famille ont gardé la tradition fidèlement. Oui, Monsieur, le Dragon parla ainsi en très bon français : « Mes petites amies, je ne suis pas aussi simple que vos concitoyens se l'imaginent. Je m'aperçois aujourd'hui avec chagrin qu'ils me prennent pour une bête. Faites-moi le plaisir de vous en retourner avec vos oripeaux et vos nattes engainées vers ceux qui vous ont envoyées. Et vous leur direz, de ma part, que je ne me paye point de pareille monnaie. Depuis le Déluge, je vais et je viens, parcourant le monde, et ce n'est pas la ville de Saint-Odolan qui m'en donnera à garder. A-t-on jamais vu, en ce siècle, des filles aller coiffées en nattes tombantes, ainsi que des matrones, au lieu de porter, comme il sied, leurs

cheveux épandus sur les épaules et le dos. Allez en paix ! Je me nourris de chair fraîche, votre peau ne me tente pas. Il y a mieux pour moi derrière ces murs. Mais mon naturel pacifique me défend d'aller l'y chercher. En tout on doit observer les formes. Allez, courez, et qu'on me donne satisfaction ! »

La dame Macée, à entendre ce Dragon qui s'exprimait avec tant de sagesse, reprit un peu son sang-froid : « Dieu me protège, pensait-elle, et par ce miracle veut confondre mes accusateurs et mon injurieux mari ! » Ysabeau la Gantière bénissait la science du juge mage : « Maître Longobardus a tout prévu, c'est un sage, quoiqu'avaricieux. » Pour l'Égyptienne, comme elle ne parlait pas le langage des chrétiens, on ne sut jamais ce qu'elle pensa, mais tout prouve que ses idées devaient se tourner vers le Diable.

La Macée se releva, salua gracieusement le Dragon, et lui répondit en levant le menton très haut, car le monstre balançait pour lors son aimable bec à cinquante pieds en l'air, au niveau même du faîte de la tour où mon aïeul se dissimulait entre deux corbeaux de pierre. Et le pauvre

homme se jurait qu'on ne le reprendrait plus à espionner les Dragons.

« Monseigneur Dragon, — dit Macée qui avait la langue dorée, — nous sommes vos serves et humbles esclaves. Prêtes, comme telles, à accomplir vos volontés, nous attendons votre plaisir. Mais, toute révérence gardée, nous ne pouvons sortir d'ici pour porter vos ordres. Enfermées dans cette cour, nous n'avons pas les ailes des oiseaux qui leur permettent de voler. — Qu'à cela ne tienne, fit le serpent, je vais vous donner un coup de main... »

— Ah ! permettez, Monsieur Piolle ! Votre histoire passe les limites du possible ! Si votre arrière-grand-père du moyen âge a fait parler le Dragon en ces termes...

— Excusez-nous, Monsieur. Le défunt était ainsi que moi un vieil homme, et il s'exprimait trop familièrement, sans conteste. Au vrai, le serpent n'en usa peut-être pas avec autant de politesse. Toujours est-il qu'il saisit l'une après l'autre les trois demoiselles et les déposa frémissantes dans la ville, où elles furent froidement accueillies. Quant au Dragon, il darda vers mon aïeul sa

langue fourchue qui mesurait plus de dix pieds en long et brillait autant qu'une braise, il lui reprocha sévèrement son indiscrétion, le menaça de sa colère et conclut :

« Imbécile et méchant vassal, fuis-t'en sans tarder. Et que les autorités de la ville s'expliquent, sans quoi il leur en cuira. Je leur assure une trêve de quelque six heures. Après quoi on viendra me parler, le bonnet à la main, et on me donnera réparation. »

On n'eut garde de manquer à une convocation aussi courtoise. Ce qu'avaient raconté la Macée, la gantière et la fille d'Égypte était pour prouver que le Dragon était de ceux avec qui on peut causer, comme on dit. Le colloque, Monsieur, aurait même dû marquer davantage dans l'histoire et je trouve surprenant que M. Thiers et les autres écrivains n'en fassent point mention. Tous les gens de marque montèrent sur le chemin couvert, les autres sur les tours. Du haut des créneaux chacun put contempler le Dragon. Jusqu'ici, on n'en avait jamais eu la vue pleine et entière, sauf peut-être les deux filles qu'il refusait chaque printemps. Mais les mignonnes étaient à ce point

bouleversées qu'elles ne passaient point l'année, le plus souvent, ou bien elles devenaient folles, et on les emmurait dans une logette, avec une fenêtre grillée, pour qu'on pût leur donner du pain.

Le Dragon, Monsieur, était tellement laid, qu'au dire des gens les plus compétents, il eût été un objet d'horreur pour le traître Judas lui-même. Sa tête, longue de six pieds, au bas mot, possédait tout à la fois le bec recourbé de l'aigle, les yeux saillants des crapauds et les oreilles d'une vache. De son cou, les maîtres câbles des galères suffisaient à donner l'idée. A ses épaules écailleuses s'attachaient des pattes torses terminées en nageoires. Son ventre, ses flancs, son dos, nus, flasques, pitoyablement difformes, étaient plus vastes que ceux des baleines. Pour la queue, on en estimait la mesure à quelque soixante brasses, soit un peu plus, soit un peu moins ; de ces détails on ne garde pas mémoire, n'est-il pas vrai ? Quand j'aurai dit qu'une crête verdâtre régnait le long de l'échine marbrée de roux et de jaune, que les côtés et la panse étaient livides, tandis que le cou, ses fanons et la tête miroitaient plus que le plu-

mage d'un coq, il ne vous restera plus rien à connaître de ce phénomène amphibie.

Ayant atteint la maîtresse porte, le Dragon s'assit sur son derrière, infléchit son cou en S, ouvrit son épouvantable bec, tira dix pieds de langue fourchue, et poussa des sifflements tels, que quarante-trois dames et dix-huit petits enfants tombèrent en pâmoison sur le boulevard. Mais nul n'y attacha d'attention, tant on s'intéressait à ce spectacle extraordinaire.

« Je désirerais — fit le Dragon après avoir sifflé tout son saoûl — voir le maïeur en personne. »

Le seigneur Hugues de Scrama se présenta courageusement entre deux merlons. Derrière lui, mon grand-père se cachait, tremblant de peur, à ce point que l'eau de son bénitier se répandait sur son surplis. Sourd à la voix de maître Thomas Lefrison, qui lui criait aux oreilles : « Asperge, Guillaumet ! Asperge le monstre ! » — il reculait et écrasait les pieds du massier qui venait sur ses talons.

Le maïeur et le Dragon s'étant salués très civilement, le trompette de la ville emboucha son cuivre. Lors, le Dragon commença de siffler sur

tous les tons, étouffant le son du cor. Puis il parla, et le silence devint si profond qu'on entendait le moindre grincement de ses écailles sur les dalles.

« Je m'adresse à vous, maïeur de Saint-Odolan, en tant que représentant le corps de la ville. Jusqu'ici, nous vivions en bonne amitié, mais la façon discourtoise dont vous en usez aujourd'hui avec moi m'oblige à une plus grande réserve pour l'avenir. »

Sans approuver ni blâmer, le seigneur Hugues opina du bonnet et dit au procureur Lefrison : « Pour un serpent d'aussi mauvaise mine, c'est là vraiment bien parler. »

Le Dragon continuait sa harangue. Il reprocha aux habitants leur mauvaise foi. L'histoire des nattes lui était restée sur le cœur : « C'est là un manque d'égards que je ne souffrirai jamais. » — Tout aussitôt le maïeur, soufflé par l'insidieux Thomas, répondit : « Où vous voyez une impolitesse, Seigneur Dragon, d'autres yeux moins prévenus y auraient discerné la preuve d'une délicate attention. Puisque cette question des nattes vous semble la principale, sachez que, par nos

ordres, la dame Marie Perrotine, l'atourneresse réputée, coiffa ainsi nos filles. Car, à quoi bon le nier, les tresses serrées en nattes risquent moins d'étrangler les dragons, qui se nourrissent de demoiselles, que les chevelures épandues. Quant aux trois jeunes filles, puisque vous prétendez qu'on vous a trompé sur la qualité de leurs personnes, on va vous les représenter. »

Et, sur un signe du massier, les trois filles du maïeur se montrèrent dans une embrasure, défendues contre le bec menaçant par une centaine de piques dressées. On avait coiffé, habillé les trois demoiselles exactement comme les pécheresses offertes le matin.

« Parfaitement, dit le Dragon, de l'air le plus conciliant. Je reconnais mon erreur. Allons, quittons-nous amis ! Je choisis celle du milieu, la plus grasse. — Il est trop tard ! répondit le maïeur, d'un ton sec. Vous avez douté de nous, l'injure est d'importance. N'avanciez-vous pas, il n'y a qu'un moment, cette excessive prétention de visiter nos maisons pour y chercher quelque victime à votre convenance ? Cette menace, à elle seule, rendrait tout accord impossible. Nous en

remettant contre vous au jugement de Dieu, nous vous appelons en duel ! Le coupable succombera en champ clos et sera pendu au gibet, sur la place du Marché Neuf. Dragon, Saint-Odolan vous provoque ! Champion, faites votre devoir ! »

Alors, Monsieur, apparut sur le faîte de la grosse tour un homme de guerre couvert de mailles sous sa robe armoriée. Son heaume renforcé cachait sa tête, jusqu'aux épaules, ses jambes avaient des grèves d'acier, les émaux de son écu réfléchissaient les rayons du soleil. Il jeta son gant de toile, renforcé de baleines et d'anneaux en fer, dans la cour où le Dragon se grattait impudemment le flanc avec son immonde nageoire, et le trompette sonna trois fanfares pour augmenter la majesté du défi.

Vous croyez peut-être, Monsieur, que le Dragon goba tout aussitôt ce chevalier courageux ? Non point, Monsieur. Les coutumes de la chevalerie étaient, à l'époque, si religieusement observées, que le Dragon s'y conforma en tous points. Il releva soigneusement le gant à bout de bec, le plaça sous son aisselle et dit : « J'accepte le gage ! A sept jours francs la bataille, devant la

Halle aux Poissons ! Voici mon gage ! » Et arrachant une de ses écailles, il la posa sur la plateforme de la tour, aux pieds du chevalier masqué d'acier. Puis, tournant son vilain dos à la noble compagnie, le Dragon regagna la mer et disparut sous les flots.

La semaine qui précéda le combat fut, Monsieur, pour le pauvre chevalier Édouard Knolles, une vraie station au Paradis. Lui qui ne vivait guère, depuis une année, que de radis et de pain noir, se nourrit sans trêve de chapons, d'écrevisses et de blanc-mangers. On avait beau lui dire : « Prenez garde, Messire Knolles, vous vous alourdissez et le Dragon vous happera. » — Le bon homme d'armes mangeait abondamment, buvait autant, et toujours du meilleur. Aussi bien avait-il beaucoup à rattraper. Mais d'ailleurs, vous savez son histoire...

— Pas le moins du monde, Monsieur Piolle. Faites-moi la grâce de me dire ce qu'était ce chevalier Knolles, dont j'entends parler pour la première fois.

Comment, Monsieur, vous ne le connaissez pas ? Je vous montrai pourtant, ce tantôt, son



épée pendue au-dessus de la porte de la sacristie !

Sans contrister M. Piolle en lui apprenant que cette brette rouillée datait, tout au plus, du règne de Louis XIV, je lui répondis que j'avais admiré, en effet, cette épée célèbre, mais que j'en avais oublié la légende. Au vrai, le bonhomme ne m'en avait soufflé mot.

— Édouard Knolles, Monsieur, était un de ces chevaliers d'Angleterre qui se louèrent au temps jadis pour aider nos rois dans leurs guerres contre l'empereur Justinien ou Charles-Quint, il ne m'en souvient plus très bien. Quand il eut fini de se battre, il oublia de s'en retourner ; et, ayant mangé ce qu'il avait gagné, il tomba dans une misère assez grande pour en arriver à tendre la main. C'était un mendiant de noblesse. Il vivait dans un cabaret borgne, où l'enseigne de l'Écu du Forez se balançait à une tringle grinçante que terminait un dragon gentiment forgé. Et quand il se trouvait pris de vin, ce qui lui arrivait neuf jours sur huit, Messire Édouard Knolles montrait le poing à la bête de fer et criait d'une voix enrouée : « Canaillé, j'aurai ta peau ! »

Pour le reste, Monsieur, on n'aurait pu trouver meilleur chevalier dans toute la province. Une ou deux fois qu'il courut dans les joutes, il coucha par terre tous les tenants. Et il maniait sa lance avec tant d'adresse, qu'on le voyait enfiler coup sur coup cent bagues avec son fer, si petites fussent-elles, et sans faute.

Cette particularité n'avait pas échappé à l'astucieux Thomas Lefrison. Depuis quelque temps, il avait jeté les yeux sur cet ivrogne porteur de lance, et comptait l'employer au cas de difficultés avec le Dragon. Aussi, dès que mon arrière-grand-père eut fait la commission dudit Dragon à ces Messieurs du Conseil, Thomas Lefrison coula-t-il à l'oreille du maïeur ce simple avertissement : « Soyez sans inquiétude, j'ai ce qu'il nous faut. » Courir jusqu'au cabaret de l'Écu du Forez, y trouver le chevalier Knolles, le verre à la main gauche, le poing droit tendu vers le dragon de fer qu'il invectivait, fut pour le procureur l'affaire de quelques instants.

« Messire Knolles, s'écria-t-il, le jour est venu pour vous de combattre le Dragon, le véritable, le grand Dragon de la mer ! Armez-vous sans tarder !

La ville de Saint-Odolan compte sur vous ! »

Le chevalier était homme de sang-froid, même quand il avait bu plus que son compte. Connaissant le procureur pour s'en être vu poursuivi et menacé de la prison pour dettes, il commença par poser ses conditions : « Messire Thomas, vous pouvez me croire tout à votre disposition. Du Dragon je n'ai cure. Mais quelle solde me donnerez-vous, s'il vous plaît, pour une pareille entreprise? » Après une brève discussion, on tomba d'accord pour une trentaine de sous d'or. En outre, la ville fournirait à son champion une armure de mailles doubles, une gorgière et un heaume de première qualité, le reste à l'avenant, et un grand cheval de lance, convenablement houssé, par-dessus ses pièces de mailles, avec la selle et la bride garnies d'acier, et un chanfrein à orbevoies pour rendre le destrier aveugle. Ce qui fut conclu tout d'abord, puis exécuté après que le Dragon eût accepté le défi.

Messire Knolles ne pensa plus dès lors qu'à prendre du bon temps. Et, au grand scandale des gens de bien, il s'entretenait fréquemment avec Ysabeau la Gantière. Et si, de fortune, on lui

reprochait sa conduite, Messire Édouard Knolles répondait invariablement : « C'est une sage personne. Tout en recousant mes gants, elle me renseigne sur les us et coutumes de mon Dragon. » D'ailleurs Messire Knolles ne négligeait pas ses exercices. Chaque matin il courait la lance sur la grève, et son coup était si juste qu'on pouvait voir ce chevalier d'Angleterre poursuivre les crabes au galop de son destrier et les embrocher, sans qu'il en manquât jamais un.

La veille du combat, il scia à demi le fût de sa lance au-dessous du fer barbelé, en assura la douille au moyen d'une ligature de cordes qui descendait jusqu'à la poignée, et cacha ce fer sous une queue de renard, suivant la mode des hommes d'armes allemands.

Le Dragon, Monsieur, fut exact au rendez-vous. Le samedi matin, troisième de mai, on le vit sortir de la mer, gagner la chaussée de la Halle aux Poissons. La tête de cette chaussée avait été garnie de barrières. On avait disposé des tribunes pour les Dames et les principaux magistrats. Tous, grands et petits, se tenaient attentifs, escomptant la défaite de l'ennemi. Les cœurs battirent quand

apparut le chevalier Knolles. On eût dit, Monsieur, un autre Saint-Georges, tant ses armes et ses harnachements brillaient au soleil. D'un temps, il fut sur le Dragon qui, pensant en finir d'une fois, détacha sur la tête casquée un coup de bec, avec la rapidité de l'éclair. Des cris d'horreur montèrent quand le cou du monstre se détendit. Mais le chevalier d'Angleterre avait mieux encore calculé sa mesure. Il porta son cheval à droite, le fit cabrer et le bec du Dragon ne rencontra plus que la lance. Mordant la queue de renard, ce bec s'enferra sur la pointe barbelée. Le bois cassa au moment même où Messire Édouard laissait tomber son arme et ramenait sa monture.

Alors on assista à une scène comme on n'en avait jamais vue. Plus le Dragon agitait sa tête, repliait ou étendait son cou, plus la corde décrivait de cercles. Ainsi, s'entortillant autour des mandibules, elle muselait la bête d'une excellente façon, les seize pieds de bois qui traînaient à terre ou voltigeaient au bout de la corde, embarrassaient le monstre sans qu'il pût s'aider de ses nageoires ou de sa queue. Cependant Messire Knolles, son grand coutelas de Turquie au poing, caracolait sur

la chaussée. Au moment favorable, il fournit un coup si exactement appliqué, que le tranchant passa entre deux osselets du dos. Un jet de sang sortit incontinent, qui retomba en pluie sur les spectateurs. Le syndic Wallevan Crevichon et son compère le jurat Odon Tarobat, qui criaient victoire, en furent trempés jusqu'à la chemise.

Quant au Dragon, cette blessure acheva sa défaite. Paralysé du train de derrière, il cessa de fouetter le sable de sa queue. Un second coup lui ouvrit la gorge, le fer passa sous les écailles et disparut un instant. Et bientôt la masse épouvantable, tronçonnée, sanglante, s'écroula sur la chaussée. A la grande joie du populaire, le chevalier anglais découpait le Dragon comme une simple volaille. On ne voyait que le coutelas se lever et retomber.

Il ne fallut pas moins de quatre-vingt-treize hommes, sans compter dix paires de bœufs, pour traîner la dépouille du Dragon jusque dans la ville. On la fit bouillir dans de l'huile et on la conserva accrochée à la voûte de l'église pendant plusieurs siècles. Quant au chevalier Édouard Knolles, enrichi par la munificence du Grand

Conseil, il rentra en Angleterre et finit ses jours dans l'abstinence et l'austérité.

Telle est, Monsieur, la merveilleuse et véridique histoire du Dragon de Saint-Odolan... N'avons-nous pas le temps de vider une autre bouteille ?

V

A Mademoiselle Rosita Finaly.

LA FORTUNE DE BALSANDRAS

HISTOIRE DU VIEUX TEMPS

LA FORTUNE DE BALSANDRAS

I

Le vendredi 3 août 1590, à huit heures du matin, un gros de cavaliers traversa le faubourg Saint-Jacques. Ils étaient cinquante, tous montés à l'avantage sur des roussins poil de rat, portaient l'écharpe verte sur leurs armes noires, et chacun avait sur l'arçon un quintal de farine en deux sacs. Tel était le secours que le duc de Parme, Alexandre Farnèse, commandant les troupes espagnoles venues des Flandres, envoyait aux Ligueurs parisiens, bloqués par le Roi Henri de Navarre, pour leur annoncer son arrivée à Meaux.

La demi-compagnie de Royaux, qui, depuis Gentilly, poursuivait ces cavaliers, sans les pouvoir joindre, s'arrêta à la croix de l'Église Saint-Jacques du Haut-Pas, pour ne pas s'exposer au feu des remparts. Mais, avant que de se replier, les gendarmes déchargèrent d'un temps, à vingt-cinq pas, leurs pistolets sur les Ligueurs, sans autre résultat que de couper deux panaches dont les plumes volèrent, de rayer quatre armures, et de blesser trois chevaux qui, portés par la main et l'éperon, ne s'abattirent que sur le pont-levis de la porte Saint-Jacques, quand la farine et les hommes se trouvèrent en sûreté.

S'il n'eût écouté que son courage, le maître gantier Malichet, capitaine à qui était confiée la garde de cette porte, aurait poursuivi les Royaux tambour battant. Mais le sergent Taillechair, dont l'expérience n'était point contestable, fit observer au bouillant gantier qu'il s'agissait là d'une affaire où il n'y avait que des horions à gagner. Et le sergent Taillechair, qui joignait à ses vertus militaires un esprit sentencieux, ajouta : « A l'ennemi qui s'enfuit, fais un pont d'or. »

Puis, sans s'occuper des cavaliers démontés qui

demeuraient la botte prise sous leur cheval expirant, il donna l'ordre de relever les sacs. Prêchant d'exemple, il en saisit un lui-même. La toile éventrée laissait échapper son contenu sur le tablier du pont. Sans souci de la farine qui blanchissait son habit, le sergent disparut dans le corps de garde, en serrant amoureusement la lourde charge de froment sur son cœur.

Le capitaine Malichet put obtenir d'un caporal qu'il appelât le poste. Et l'on salua l'officier du détachement de cavalerie :

— Monsieur, lui dit civilement le gantier, vous êtes ici les bienvenus, vous et particulièrement vos farines. Nous sommes tout à votre service. Voulez-vous boire un coup de vin ? Nous n'en manquons pas, Dieu merci ! Quant à vous offrir la moindre victuaille, vous m'en excuserez. Il y a beau jour qu'on ne vit plus ici que de vieux chevaux et de chandelles. Nous avons aussi du pain fabriqué avec des ossements pilés. Et, encore, n'est-ce point sans grande difficulté qu'on s'en peut procurer. Moi qui vous parle, j'ai dû, hier, répondre à ma femme, Mlle Gloriel, qui me demandait comment on pourrait souper...

Mais, coupant le gantier dans son histoire de souper, l'officier se nomma. C'était le baron de Balsandras, lieutenant de la compagnie de feu M. de Sagonne. Il arrivait de Meaux, sans débrider, par les ordres de M. le duc de Parme. — Ici le capitaine Malichet salua. — Il annonçait un prochain secours et apportait des lettres, et aussi quelque cinquante sacs de farine pour M. de Nemours, Gouverneur de Paris, au nom de la Sainte Union. Enfin, il désirait qu'on le conduisît près du duc, sans retard.

M. Malichet écouta le baron avec déférence, donna des ordres, s'empressa. Son cabasset et son corselet dorés luisaient comme des calices, contrastant avec les harnois, gris de poudre, des nouveaux venus. Mais le désordre était sous la porte. Déjà le bruit se répandait qu'un convoi de vivres entrait, et la foule des affamés, plus nombreuse encore que celle des curieux, obstruait le porche. Il fallut bourrer ce monde avec les bois des piques. Les femmes et les enfants pleurèrent, les hommes grondèrent, et le cri : « Du pain ! » revenait avec une monotonie persistante.

A grand'peine put-on retrouver quarante-deux

sacs sur cinquante, tant les soldats du poste avaient apporté de complaisance à décharger les cavaliers, soit pour peser la farine, soit même sous le prétexte de « soulager, un moment, le cheval ». Un sac fut même crevé, et ce fut une mêlée sordide de malingreux qui s'égorgeaient, le couteau au poing, pour se disputer la fleur de froment mêlée à la boue, dans la sueur fumante des chevaux.

Une heure se passa, sous la voûte, à attendre les lansquenets qui devaient convoyer les farines. Si les cavaliers du baron se fussent aventurés sans l'escorte de deux ou trois cents piques dans les rues de l'Université, ils auraient été dévalisés par ce peuple qui mourait de faim. Du porche où ils se tenaient rangés, soutenant de l'éperon leurs bêtes qui tremblaient de fatigue, les chevau-légers entendaient monter les cris de l'émeute.

— Du pain ! Du pain ! Il y en a là !... Tant et plus ! Prenons-le !... Tuons-les !... Tuez-les !... A mort !... Le pain est pour nous !

Et les femmes hurlaient :

— Voyez comme leurs chevaux sont gras et luisants !... Et nos enfants meurent de faim !... A mort ! A mort ! Ce sont des Royaux ! Des ma-

heutres !... Des traîtres !. . . Ils viennent pour acheter Paris !...

Jusque sous les fers du premier cheval, une pauvresse s'était glissée, frêle, efflanquée sous son court jupon, minable ; si maigre que dans sa face, perdue sous une broussaille de cheveux fauves, on ne voyait plus que les yeux cerclés de bistre. Et sur son sein tari, entre les plis de son pauvre vêtement, râlait un nourrisson au maillot.

De son bras libre, elle embrassa la botte poudreuse du baron, et elle murmurait d'une voix humble :

— Donnez-moi un peu de pain, Monsieur le soldat ! Oh ! pas beaucoup ! Et pas pour moi... pour l'enfant ! Voyez, il va mourir !

Balsandras, si gêné qu'il fût par son bissac de farine, car il était chargé comme ses hommes, pour l'exemple, réussit à atteindre sa bourse et donna une pièce d'argent à la malheureuse, avec un : « Sauve-toi, vivement ! » que sa protégée ne comprit pas assez vite. Le poing d'un arquebusier s'abattit, et la loque humaine roula sous les pieds des chevaux. Mais la mère n'avait pas lâché son

enfant, du bras replié elle le protégea dans sa chute, et sa main droite crispée garda l'écu. Souple comme une bête sauvage, elle se releva, glissa entre les sabots des grands étalons et se perdit dans la foule.

Alors ce fut une tempête de cris féroces, de malédictions, de blasphèmes :

— Ils tuent les femmes, maintenant !... Misère de nous !... Et toujours des soldats qui entrent quand il n'y a plus à manger pour personne !

Des moines s'essayaient à calmer les plus furieux.

« Les nouvelles étaient bonnes ! Le roi d'Espagne arrivait, en personne, et avec des charrettes pleines de pain ! Henri l'hérétique allait être chassé !... Allons, un peu de patience ! »

Mais tous ces petits, ces simples, ne voulaient rien entendre : « On la leur baillait belle ! Il y avait quatre mois qu'on la leur prêchait, la patience ! Puisqu'il y avait des charretées de pain, derrière ces gens de guerre, qu'importait alors qu'on distribuât la farine ! »

Et la cohue se pressait, insensible aux coups des hampes, aux bourrades de pommeaux d'épée.

Tous, hommes et femmes, pris entre la faim et les coups, préféraient les coups.

Enfin les lansquenets arrivèrent, lourds et lents, sur huit rangs de trente hommes. Ce fut comme une muraille qui aurait marché. Devant cette masse cuirassée, tenant toute la largeur de la voie, la foule recula, se dispersa, fondit, silencieuse et morne. Ces Allemands, disciplinés et sauvages, faisaient peur. On se disait que le soir ils allaient à la chasse des enfants, par les rues, et qu'ils les mangeaient, rôtis au four.

Les cavaliers du baron de Balsandras purent avancer, pris dans le hérisson de piques, qui allait, s'élargissant ou se rétrécissant suivant la forme du chemin.

Maintenant ils descendaient la rue Saint-Jacques. Mettant furtivement le nez aux fenêtres, de rares bourgeois les regardaient passer, en silence. A peine quelques réflexions s'échangeaient-elles à voix basse, tant la subtile police des Seize était redoutée. Leur comité, tout-puissant depuis le départ du lieutenant-général, duc de Mayenne, exerçait un despotique pouvoir. Dans tout Paris les fronts étaient courbés sous une commune ter-

reur. Ce n'était qu'arrestations, exécutions sommaires, rançonnements, pillages. Nul ne savait s'il coucherait dans son lit, le soir, s'il ne pourrirait pas en prison, s'il ne se verrait, pour le moins, dépouillé de ses biens. Toutes les boutiques étaient closes. Quelques étaux de bouchers montraient des carcasses de chiens, des chats, des quartiers de chevaux pour toutes viandes; certains produisaient des rats pendus à leurs crocs.

Les rues boueuses et solitaires étaient jonchées d'immondices. Et la plupart des maisons, abandonnées, vidées, n'avaient plus ni huis ni volets. Si une porte restait ouverte, c'est qu'un cercueil s'y dressait sur ses tréteaux, gardé par des pénitents en cagoule.

Entre les Mathurins et Saint-Séverin, M. de Balsandras ne compta pas moins de dix hommes et femmes morts ou mourants, adossés aux murs, et dont personne ne se souciait. Devant l'église, quatre enterrements, avec leurs crieurs, leurs pleureurs, leurs dais de confrérie, leurs porteurs de cierges et de sonnettes, encombraient la voie.

A dix heures du matin, seulement, il passait le pont du Petit-Châtelet. Devant la Madeleine et

Saint-Denis de la Chartre, les lansquenets durent refouler le peuple avec la pointe des piques. Un détachement nettoya le pont Notre-Dame. Et à grand'peine put-on percer la foule qui se pressait sur la place de Grève, car on y pendait, en cérémonie, trois personnes soupçonnées d'intelligence avec Henri de Navarre. A midi, enfin, M. de Balsandras put voir le duc de Nemours, puis le Prévôt des Marchands, qui prit charge des farines, et s'occupa de loger le baron et son monde.

— Je vous ferai conduire, monsieur, avec votre page, et ce qui vous revient de ces farines — ce sera deux sacs, s'il vous plaît — à la maison de certaines demoiselles où vous serez honnêtement traité. Vous nous obligerez particulièrement en nous donnant à savoir, par occasion, ce que ces personnes, dont l'affection à la Sainte-Ligue demeure assez suspecte, disent dans l'intimité. C'est pour le bien de l'État que je vous en prie, monsieur.

M. de Balsandras ne se crut pas tenu de répondre à M. La Chapelle-Marteau, Prévôt des Marchands, et affilié au conseil secret de l'Union, qu'il était venu à Paris pour porter les nouvelles du duc de Parme, et non espionner les dames de

cette ville. Il salua le Prévôt et se laissa mener chez Mme de Charrost qui demeurait rue Poupée, non loin du Paon Couronné, près du pont Saint-Michel.

Quand elle entendit heurter à sa porte, quand elle vit surtout des cavaliers en armes arrêtés sous ses fenêtres, cette dame pensa tomber en faiblesse :

— Le ciel m'assiste ! Voici qu'on nous vient arrêter ! Ce sont les propos inconsidérés de ma nièce qui nous mènent tout droit à la prison et ensuite en Grève !

Elle essayait de se rassurer : « Sans doute ces gens de guerre se trompaient. » Mme de Charrost envoya sa servante Monique pour voir ce dont il retournait. Cette servante parlementa à travers le petit guichet de la porte et revint vers sa maîtresse.

« C'étaient des gendarmes, avec leurs billets de logement. Ils les lui avaient passés par le guichet. »

— Les voilà !

Mme de Charrost fut si épouvantée à l'idée de loger des hommes de guerre qu'elle ne regarda

même pas les billets. Et elle cria de toutes ses forces :

— Et moi je te dis, Monique, qu'ils se trompent ! Comme si ce n'était pas assez pour une pauvre veuve d'héberger ce capitaine allemand qui s'est installé en maître et m'a pris mon meilleur lit ! Et je serais obligée encore de donner le couvert à des cavaliers ! Non ! Mille fois non !

Mais les sergents en hoqueton, qui accompagnaient ces cavaliers, menaçant d'enfoncer la porte cochère, Mme de Charrost dut donner l'ordre d'ouvrir à deux battants, et M. de Balsandras entra avec ses trois chevaux, son page et son valet. On les mit dans l'écurie aux lieu et place de la mule, de la jument et de l'âne que Mme de Charrost nourrissait, pour son usage, en des temps plus heureux, mais dont elle avait dû se défaire à cause de la famine. Ses ennemis l'accusaient d'avoir profité du malheur des temps pour vendre les trois bêtes six fois plus cher qu'elle ne les avait achetées.

Cette dame d'âge incertain, de figure molle et douce, veuve d'un conseiller à la Cour des Aides qui mourut sous le roi Charles IX, reçut le baron de Bal-

sandras sans amitié ni contrainte. Elle se plaignit de la dureté du siège, s'excusa du délabrement de sa maison. Bidault, son unique valet, avait été tué d'un boulet, le mois dernier, sur la Porte Saint-Honoré, aux côtés de M. de Nemours et du chevalier d'Aumale. Il n'y avait plus que des femmes, Mlle de Vérit, sa nièce, et sa servante Monique. Elle s'en remit à la gentilhommerie de son hôte, se déclara ligueuse déterminée et fidèle. M. de Balsandras, tout aussitôt, offrit à cette alliée de robe les deux doubles sacs de farine que le Prévôt lui avait donnés. La dame se confondit en remerciements, pria le baron à souper pour le soir et ordonna à Monique de donner un bon lit à « cet excellent jeune homme ».

— Dieu soit loué ! Monique, nous allons manger enfin du beau pain blanc ! Prépare-nous lestement une galette !... Je t'avais toujours dit que la Ligue, la Sainte-Ligue, serait victorieuse du Roi de Navarre !

Car Mme de Charrost ne voulait pas reconnaître au Béarnais, Henri de Bourbon, la qualité de Roy de France.

M. de Balsandras fut exact pour se présenter au

souper. Il charma Mme de Charrost par sa simplicité et sa bonne grâce. Sa nièce, le nez baissé, ne desserrait pas les dents, par timidité sans doute. Entre ces deux femmes vêtues de noir et dont les guimpes et les bonnets plats rappelaient ceux des béguines, le jeune homme luttait mal contre une violente envie de dormir.

En vain Mme de Charrost l'interrogeait curieusement sur les choses du dehors. Il répondait brièvement :

« Le duc de Parme l'avait choisi sur la recommandation de M. de Mayenne et l'avait envoyé, lui soixantième, à la faveur d'une grande escarmouche dirigée sur Claye, pour forcer le passage et pénétrer dans Paris. Il était parti dans la nuit du 30 avec son monde, avait passé l'eau au-dessous de Lagny, filé entre Combault et Portault par Ormesson, traversé la Seine au-dessus de Vitry, évité les postes de Gournay, atteint Gentilly sans encombre. Mais, là, deux partis d'arquebusiers royaux l'avaient pris d'enfilée dans un chemin creux et lui avaient mis dix hommes par terre, tués ou blessés. Puis des gendarmes lui avaient appuyé une chasse jusqu'à Saint-Jacques du Haut-Pas. »

— Et c'est tout, Madame. Avec la grâce de Dieu, nous sommes arrivés cinquante. Mais j'ai encore perdu trois chevaux sur le pont de la Porte.

Mme de Charrost ne put retenir son admiration. La modestie de ce soldat lui semblait plus à louer que son courage. Décidément, elle aurait voulu être la femme d'un homme de guerre ! Et elle interpella sa nièce :

— Tu entends, Hugueline ! N'est-ce point merveilleux ? Une pareille expédition ne pouvait être menée à bien que par nos amis de la Ligue !... Paris est débloqué, à cette heure, c'est certain. Allons, petit garçon, verse à ton bon maître, et buvons à la Sainte-Union.

Le page remplit les verres. Mais la nièce ne paraissait rien entendre. L'entrée de la galette elle-même, présentée en pompe par Monique, ne parvint pas à la dérider.

C'était pourtant un maître gâteau, doré, rissolé, fumant, craquelé à souhait. On n'y avait pas épargné le beurre, prodigalité insensée, car il se vendait, tout salé qu'il fut, deux écus la livre, alors que le prix habituel n'avait jamais dépassé

six sous. Et au milieu de ce plat odorant, flatteur, se dressait un petit homme armé, modelé en pâte, argenté, par les mains de l'industrieuse Monique qui lui avait mis, aux deux poings, un drapeau de la Ligue.

Mme de Charrost était un peu portée sur sa bouche... D'une main que l'émotion faisait trembler, elle porta le couteau dans la galette, la débita en quartiers, servit chacun. On vit alors Mlle Hugueline de Vérit repousser son assiette avec un geste de mépris.

Et comme sa tante lui demandait la raison de ce refus. la jeune fille, les lèvres serrées, baissa le front sans répondre. Mme de Charrost insista : « Que penserait leur hôte qui avait rapporté le froment au risque de sa vie ? »

Alors Mlle de Vérit dit simplement :

— Je ne veux pas manger la farine des Espagnols.

Frappé moins par ces paroles que par leur accent d'ingénue fierté, le baron leva les yeux sur la jeune fille, qu'il n'avait pas encore regardée. Sous la fatigue qui l'accablait, depuis douze heures qu'il était resté à cheval, tout armé, il sommeil-

lait depuis le commencement du repas. Il regarda Hugueline de Vérit et tressaillit, ébloui, charmé par la beauté de ses traits, par leur expression courageuse et droite, par la limpidité de ses yeux. Il ne se sentait pas attiré vers elle par la pâleur transparente de son visage, par le foisonnement doré de ses cheveux roulés autour du front et des tempes, en fer à cheval, ourlant les bords arqués du bonnet sombre. Mais les yeux gris, bleus, couleur de pervenche, couleur du temps, vivants, lumineux, aimables, l'appelaient plus fort que la pierre d'aimant n'appelle la limaille du fer. Il aurait voulu, et sur l'heure, trouver à se faire tuer pour ces yeux-là, quoiqu'il crût comprendre que ces yeux ne l'examinaient pas en ami.

Beaucoup plus troublé qu'il ne voulait le paraître, le grand garçon brun, simple et brave, trempé aussi sûrement que sa bonne épée d'armes qu'il avait accrochée au dossier de sa chaise, dit alors :

— Eh ! Mademoiselle, ce n'est point de la farine espagnole. C'est, ne vous déplaise, de la fine fleur de froment de France. Et je suis heureux de l'avoir apportée ici pour l'amour de vous.

A ce compliment honnête, la nièce de Mme de Charrost répondit avec hauteur :

— Monsieur, je suis de noblesse française et, dans notre maison, on est fidèle au Roy de père en fils. M. de Vérit, mon père, fut tué au siège de Senlis pour le service du Roy. Je hais les ligueurs et ne les estime point.

Et, posant sa serviette sur la table, Mlle de Vérit se leva, se signa, murmura ses grâces, et sortit de la chambre.

— Par le Dieu juste, monsieur ! — s'écria Mme de Charrost — ne croyez pas un mot de ce que raconte cette folle !... Je ne sais quelle idée lui est poussée dans la cervelle ?... Ce siège nous a tous rendus fous, c'est certain !... Ma nièce, avec ses airs de chipie, est aussi bonne ligueuse que vous et moi !

Mme de Charrost ne possédait pas à un haut degré la vertu du courage. Elle continua de s'excuser humblement. Ce à quoi elle tenait surtout, c'était que le baron de Balsandras ne la rendît pas responsable des sottises de sa nièce : « Une orpheline sans figure, sans état dans le monde, née petitement, et nourrie chez elle par pure charité. »

Indignée autant par la crainte qu'elle avait d'ennuis possibles avec le gouvernement des Seize, que par cette contrariété d'être interrompue dans le seul bon repas qu'elle eût fait depuis tantôt quatre mois, la dame n'arrêta point de charger sa nièce.

« Une pimbêche ! Sans éducation ni belles manières, niaise, engourdie, rustique. Heureusement que bientôt, un bon couvent... Enfin !... Surtout que le baron ne crût pas un seul instant qu'elle, Madame Jeanne de Charrost, professât des principes aussi abominables qu'insensés ! »

L'humilité de la tante déplut davantage à M. de Balsandras que l'audace mesurée de la nièce. Il prit pour hypocrisie ce qui n'était qu'excès de prudence. Toutefois il rassura son hôtesse, fit honneur à la galette et au vin de Bourgogne que son page lui versait au moindre signe de la maîtresse de la maison, et, s'excusant sur l'heure avancée, prit congé.

Avant que de se coucher, il s'en fut visiter ses chevaux. Mais, comme il passait par le couloir pour gagner sa chambre, il entendit un grand bruit de portes heurtées, des jurons, le fracas

d'objets qui tombaient ; et une voix s'éleva :

— Vous êtes un insolent et un lâche ! Sortez, Monsieur, ou je vous taille le visage avec mes ciseaux !

Balsandras, tirant son épée hors de la gaine, s'élança. Il avait reconnu la voix. C'était celle de Mlle de Vérit. Il enjamba trois, quatre marches, bondit jusqu'au palier de l'étage. Là, il vit, à la clarté d'un flambeau posé sur le carreau, un lansquenet à la longue barbe couleur de filasse, en velours bleu de roi, lamé d'argent, qui s'escrimait du pied contre une porte entrebâillée et grommelait :

— Oui, coquine de Française, ma mie, vous me tirerez les bottes, ou je vous rouerai de coups !

Mlle de Vérit, ainsi assiégée, essayait de pousser le battant, mais, dans ce combat inégal, elle devait fatalement succomber. Mme de Charrost dormait sans doute, et la servante Monique ne paraissait pas. Au moment même où l'Allemand allait forcer la porte, il se sentit saisir au colletin et au garde-rein de sa cuirasse. Et une force inconnue le fit passer par la fenêtre du palier. Il fendit l'air, puis s'étala, d'une pièce, sur un carré de rosiers, dans le jardin.

Sans daigner remercier son sauveur, Mlle Hugueline avait tiré sa porte, poussé les verroux et la barre. Balsandras redescendit l'escalier en s'éclairant du flambeau. Par prudence, il garda son épée nue à la main. Bien lui en prit, car le capitaine Glockenthonn, dégrisé par sa chute, un peu meurtri malgré la mollesse du terreau, remontait le même escalier avec son estramaçon dégainé. Les deux hommes s'arrêtèrent, se mesurèrent un instant du regard, tandis que leur main experte tenait la lame à bonne hauteur.

L'Allemand parla le premier :

— C'est vous, Monsieur, qui m'avez jeté par la fenêtre ?

Balsandras répondit : « Oui, Monsieur », avec la plus affable politesse.

Alors le capitaine de lansquenets descendit une marche, salua sans quitter sa garde et demanda encore plus civilement :

— Me sera-t-il permis, Monsieur, de vous demander pourquoi ?

— Parce que, Monsieur, le bruit que vous aviez l'intention de mener là-haut menaçait de m'empêcher de dormir.

— Vous êtes gentilhomme, peut-être ? — Oui ? C'est pour le mieux ! Il y a un très beau clair de lune, dans la rue Poupée. Venez donc un peu y finir cet agréable entretien avec moi ! Ah, à propos ! Français de mon cœur, voulez-vous que je retire ma cuirasse, afin de vous tuer plus à l'aise ?

— Inutile de prendre cette peine. Je vous arrangerai tout armé.

— Comme vous voudrez. Ce que j'en dis est pour votre bien.

— A vos ordres !

Ils sortirent, s'éloignèrent chacun de dix pas, revinrent ensemble l'un vers l'autre et se chargèrent avec méthode et lenteur. L'Allemand, extraordinairement habile à manier son arme de taille, faillit deux fois couper la gorge du baron, qui sut se couvrir à propos de son épée, puis de sa dague. Et d'un coup de pointe à l'épaule, sous le gousset du plastron, il mit le bras droit du lansquenet hors de service.

Alors celui-ci abaissa son estramaçon et dit :

— Voilà qui est bien. Je suis vaincu. Si vous avez l'intention de me tuer, vous en êtes le

maître. Ou, vous plaît-il de prendre ma bourse et de me donner la vie ?

M. de Balsandras répondit très poliment :

— Non point ! La querelle est vidée, et je ne me bats point pour l'argent. J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur.

Alors le capitaine Glockenthonn, ayant remis avec assez de peine sa lame dans la gaine, car son bras se faisait lourd, interrogea placidement son ennemi :

— Savez-vous, au juste, pourquoi nous nous sommes battus, Monsieur ? J'étais tellement ivre, il n'y a qu'un moment, que je ne me rappelle plus rien que ce coup d'épée. Il est assez bien donné, d'ailleurs.

M. de Balsandras consentit à s'expliquer. Alors M. Ulrich Tisch von Glockenthonn lui parla en ces termes :

— Beaucoup de remerciements, Monsieur ! Je quitterai cette maison, et ce soir même, car je ne m'y trouverai plus assez à l'aise, quoique vous me plaisiez infiniment. D'ailleurs, à vous parler franc, je ne saurais vous disputer la place, car je n'ai jamais eu le droit d'y résider. Le billet de loge-

ment que j'ai présenté à la vieille — (ainsi ce lansquenet saxon appelait-il Mme Jeanne-Honorine Rupert de Baranger de Charrost) — avait été fabriqué par moi, sur les indications de mon fourrier. J'en ai un autre, dont je me servirai sans plus tarder. Bonne nuit, Monsieur, et que Dieu vous assiste !

Le capitaine Glockenthonn, tenant de sa main gauche son bras droit qu'il ne sentait plus, s'en fut chercher un pansement chez un apothicaire de la rue Saint-Jacques, à l'enseigne des *Raisins de Damas*. Et M. René de Balsandras se coucha pour rêver à des yeux couleur du temps.

II

Mlle de Vérit s'occupait à faire un bouquet de roses dans le jardin de sa tante. Armée d'une paire de ciseaux, elle tranchait les tiges, sans craindre les épines, et couchait les fleurs dans une corbeille suspendue à son bras. Attentive à sa besogne, elle ne vit pas M. de Balsandras qui la regardait sans oser la troubler dans son travail.

Mais une guêpe, qui vagabondait parmi les rosiers, ayant effleuré la main de Mlle de Vérit, celle-ci poussa un petit cri d'effroi et lâcha ses ciseaux. M. de Balsandras, vivement, s'avança, les ramassa et les tendit à leur propriétaire. Si bas qu'eût été son coup de chapeau, un « Merci, Monsieur » tout sec, fut sa seule récompense. Sans se laisser décourager par ce que cet accueil

avait de peu engageant, le baron s'extasia sur la beauté des roses. Il s'embarrassa ensuite dans un compliment où Mlle Hugueline s'entendit comparer aux fleurs « sur lesquelles elle exerçait un naturel empire ».

La nièce de Mme de Charrost ne parut point touchée par cet hommage. Elle continua de couper les tiges, et son impatience se traduisit même par un geste saccadé grâce auquel une belle épine entra profondément dans un de ses doigts. Une goutte de sang jaillit. M. de Balsandras, imposant alors ses services, entortilla le doigt blessé dans son mouchoir blanc, et, saisissant d'autorité les ciseaux, se substitua à la porteuse de corbeille. « Il couperait lui-même les roses que Mlle de Vérit choisirait. Il s'entendait d'ailleurs, mieux que quiconque, aux choses des jardins. Là-bas, au pays, c'était sur lui, Balsandras, que Mme de Pimple, sa marraine, s'en reposait du soin de fournir ses pots de fleurs. »

Et le jeune homme racontait avec simplicité sa petite vie modeste de gentilhomme du Quercy. « Il habitait une maison des champs, avec son vieux père, du côté de Gourdon. Mais il avait dû s'éloi-

gner pour gagner sa vie en portant les armes. Depuis plus d'une année il avait grade de lieutenant dans les chevau-légers de M. de Sagonne, quand celui-ci fut tué à la bataille d'Arques. Alors il avait passé dans la compagnie de M. de Mayenne. »

— Et je ne vous en fais pas mon compliment.

A cette remarque méprisante de Mlle Hugueline, le baron répondit innocemment :

— Et pourquoi, s'il vous plaît, Mademoiselle ?

— Parce que, Monsieur, quand on se dit bon gentilhomme, on ne porte pas les armes contre son Roy.

— Eh ! Mademoiselle, je pourrais vous objecter que, d'abord, il n'y a plus de Roy !... Ne vous fâchez pas, je vous prie, et laissez-moi les ciseaux... Oui, Henri... de Navarre... Sans doute... Mais on ne l'a pas, généralement, reconnu. La meilleure noblesse de France a abandonné son parti...

Mlle de Vérit s'était redressée de toute sa hauteur. Toisant le malheureux chevau-léger qui, cependant, la dépassait des épaules, sans daigner recevoir dans sa corbeille la fleur qu'il allait y déposer, elle cria d'une voix vibrante :

— Vous oubliez, Monsieur, à qui vous parlez !

Ne vous ai-je pas dit que le feu comte de Vérit, mon père, fut tué, l'an passé, en défendant Senlis contre les Ligueurs, pour le service du Roy...

Elle s'éloignait, les larmes rompaient sa voix. Le baron osa la retenir par sa corbeille :

— Foi de Balsandras, Mademoiselle, je ne voulais pas vous offenser. Il y a d'honnêtes gens dans tous les partis... Écoutez-moi, je vous prie, et ne me laissez pas ce mortel chagrin de vous voir affligée... Si... je... pouvais...

Mais ses humbles protestations ne fléchirent point Mlle de Vérit. Elle continuait de marcher, dans l'allée où le malencontreux Balsandras la suivait en vain :

— Lâchez cette corbeille, Monsieur, s'il vous plaît, et laissez-moi aller. Vous ferez tant que je manquerai ma messe de Saint-Séverin, où je porte ces fleurs...

— Eh bien, je les porterai avec vous ! Et, que vous le veuilliez ou non, je prierai à vos côtés pour l'âme du défunt comte, votre père.

Elle s'arrêta alors, et gravement, regardant bien en face le jeune homme qui baissa les yeux devant

le radieux et fier visage de l'orpheline, elle lui dit doucement :

— Non ! Pas tant que vous serez ligueur.

M. de Balsandras en lâcha la corbeille. — Mlle Hugueline avait disparu qu'il était encore là, planté parmi les rosiers, au coin de la petite treille, entre deux pots de faïence bleue. La stupeur le rendait plus immobile encore que ces mannequins disposés avec art pour épouvanter les oiseaux. Et de ces mannequins, son vêtement râpé par le frottement des armes le faisait certainement le frère, quant à l'aspect. Mme de Charrost, qui entrait dans le jardin, avec un arrosoir, crut un moment s'y tromper. Mais elle reconnut vite son hôte, et, fidèle à son habitude de chaque jour, elle le complimenta sur l'excellence de sa farine.

— J'ai fait mon tour de cuisine, car il faut veiller à tout quand on n'est point des richards. Monique a préparé une pâte de tourte, telle que l'eau en vient à la bouche, rien que d'en parler. Ah ! vous en goûterez, je le veux ! Aussi bien ne vous laisserai-je pas que vous ne m'ayiez promis de dîner avec nous. Sans cela, je croirai que vous me boudez à cause des propos de ma nièce.

Et la dame recommença ses plaintes.

— Ne défendez pas cette péronnelle; on voit bien que vous ne la connaissez point! Avec ses dix-huit ans, ça croit posséder la sagesse du roi Salomon!... Quelle charge pour moi! Depuis la mort de son gueux de père, qui s'est allé sottement faire tuer à cette malheureuse affaire de Senlis... Après tout, c'était le mari de ma défunte sœur Éléonore, Dieu ait leurs âmes! Enfin! Ah, Monsieur, que vous êtes heureux de ne pas avoir d'enfants!... Car vous n'êtes point marié, je le gagerais!... Allons, tant mieux pour vous!... Oui, j'entends!... Vous n'avez que vingt-cinq ans?... C'est merveilleux! Grand et fort, ainsi que vous êtes, on vous en donnerait plus de trente... Ma nièce, Monsieur, est ma croix sur cette terre... Elle trouvera, me dites-vous, et facilement, un bon parti?... Ah! mon pauvre enfant, combien vous êtes jeune! Et qui voudrait, s'il vous plaît, de cette mijaurée, sans sou ni maille?

M. de Balsandras aurait bien répondu à Mme de Charrost qu'il connaissait un chevau-léger tout prêt à « vouloir de cette mijaurée », mais il n'osa pas s'en ouvrir à cette amie de la veille. Attendant

des temps meilleurs pour formuler son avis, il continua d'écouter l'infatigable bavarde qui, tout en arrosant son carré de roses, l'instruisait sur les hommes, les femmes et les choses.

— Oui, Monsieur, ma nièce est une sotte !... Ah ! un limaçon ! Écrasez-le bien vite, s'il vous plaît ! Là, merci !... Et encore un, ici, sous votre pied !... Ah ! si l'on pouvait ainsi fouler aux pieds tous ces royaux, hérétiques et autres malintentionnés, ennemis de la Sainte-Ligue... Et aussi, ne croyez-vous pas, ces odieux lansquenets... Oui, nous en avons besoin, c'est certain !... A propos de lansquenets, vous savez bien, ce capitaine despotique et grossier que l'on m'avait imposé ? Eh bien, parti, mon cher Monsieur, évanoui en fumée ! Depuis huit jours, il a fait place nette, déménagé son bagage ! Mais je ne vivais pas, craignant sans cesse de le voir revenir. Non, mon cher Monsieur, il est parti, bien parti... Je cours à Saint-Séverin remercier Dieu de m'avoir délivré de cette plaie d'Égypte... Ne m'accompagnerez-vous pas ?

M. de Balsandras s'en excusa. Son devoir l'appelait près de ses cavaliers : « Une montre, une revue de détail, si vous préférez, pour la solde...

Enfin, vous comprenez! » Cependant, par politesse, il conduisit son hôtesse jusqu'à la porte. Le pavé, devant le seuil, montrait encore un miroir de sang durci. Mais le baron ne crut pas devoir se vanter à la tante de la saignée qu'il avait faite à un lansquenet, au clair de lune, pour les beaux yeux de sa nièce. Il préféra revenir dans ce carré de rosiers où il avait tenu, un instant, le doigt menu et effilé de Mlle de Vérit enroulé dans son mouchoir blanc. Il regarda ce mouchoir. Des petites marques cramoisies, vermeilles, le mouchetaient. M. de Balsandras baisa dévotement sur la toile le sang de Mlle Hugueline, sans s'occuper autrement de la porte d'entrée qu'il avait négligé de pousser.

M. Julien Domerat, trouvant la porte ouverte, ne se fit pas faute d'entrer. Et, en personne discrète, il eut soin d'entrer sans bruit. D'ailleurs, cet homme de bien portait, hiver comme été, d'épaisses mules de feutre par-dessus ses escarpins de veau ciré — « par crainte de la froidure », avait-il la coutume de dire; — de telle sorte que jamais on n'entendait le bruit de ses pas. M. Domerat portait un pourpoint de camelot, un haut-de-chausses

ballonné en serge et un manteau à fond de cuve en droguet, dont la couleur, tout à la fois éteinte et sombre, se mariait fidèlement avec le ton des murailles. Ses bas, son chapeau, voire le fourreau de son épée noire, ses chaussures étaient d'une nuance pareillement incertaine. Il en allait de M. Domerat comme de ces papillons de nuit, qui une fois collés contre quelque écorce, y disparaissent entièrement.

M. Domerat suivit le couloir qui aboutissait au jardin. Se glissant derrière les vieux arbres fruitiers, il joignit M. de Balsandras, à le toucher, sans que celui-ci soupçonnât son approche.

Un hasard malheureux voulut que cette même guêpe qui avait effarouché Mlle de Vérit, revint alors bourdonner autour de Balsandras, qui pliait soigneusement son mouchoir après l'avoir baisé plus de vingt fois. D'un geste brusque et large, le baron chassa l'insecte, et la main fauchant l'espace rencontra M. Domerat, qui reçut ainsi un magnifique soufflet. Son chapeau en façon de pain de sucre roula parmi les iris et les petits buis taillés en boule ; sa fraise modestement tuyautée en perdit son ordonnance; le collet du manteau

se trouva rabattu, et le visage long, émacié, bénin, respectable, blafard, de M. Julien Domerat apparut aux yeux surpris de Balsandras.

« D'où sort, se dit-il, cette figure de carnaval ? » Et, élevant la voix :

— Eh bien, l'homme, quand aurez-vous fini de m'examiner ? Qui vous a permis de venir ainsi me regarder sous le nez ?

« L'homme » s'excusa tout aussitôt. Ramassant son chapeau, il le brossa, s'expliquant. Il était l'ami de Mme de Charrost, son homme d'affaires, son confident, son conseil, Julien Domerat, pour tout dire. Et comme tel, il s'intéressait à tout ce qui se passait dans la maison de cette dame. C'est pourquoi, voyant un étranger — de si bonne mine — au milieu du jardin, il avait tenu à se rendre compte...

Et M. Domerat ajouta :

— Vous saigniez du nez, Monsieur. Aussitôt je me suis approché pour vous offrir mes services. J'ai, jadis, un peu étudié les simples, appris même à pratiquer la saignée...

Alors M. de Balsandras comprit. Ce sinistre et insidieux personnage était certainement un tueur

de profession, un spadassin que le capitaine Glockenthonn lui envoyait. Sans perdre des yeux le long et sec M. Domerat, qui avait recoiffé son chapeau, rajustait sa fraise et caressait sa barbe pointue, fauve, couleur queue de vache, il porta la main à son épée et cria :

— Une saignée, mon brave ? C'est moi qui vais vous tirer quinze palettes de sang, et gratis !

Mais, à sa grande surprise, l'homme à la fraise recula, salua très bas et déclara qu'il s'agissait d'une méprise. Jamais homme de sa condition — cette condition était de robe — n'avait songé à provoquer un officier de la Sainte-Ligue.

— Car vous êtes, Monsieur de Balsandras, glorieux parmi nous. Nul n'ignore vos exploits non plus que votre nom. J'ai vu, Monsieur, j'ai vu, dans la cour, votre valet occupé à fourbir vos nobles armes, et elles sont des belles, Monsieur, couvertes comme elles se montrent de coups. Ah ! Monsieur, souffrez que je vous embrasse au nom de ces Parisiens que vous avez délivrés... Non? Pourquoi?... Enfin je vous remercie tout de même. D'autant que j'ai l'honneur de connaître votre famille. Vous plairait-il, en attendant le retour de

Mme de Charrost... Quelle charmante femme, entre nous, et combien j'envie l'homme qui serait assez heureux pour la décider à abandonner le veuvage... Oh ! non, pas moi, Monsieur, je suis de trop petit état !... Et je ne vous parle pas de la nièce, cette adorable enfant que je voudrais tant voir mariée à quelque homme de bien !... Ce sujet ne vous intéresse pas, sans doute ?...

M. de Balsandras s'y intéressait tellement qu'il se sentit pris pour M. Domerat d'une sympathie subite. Il accepta donc de faire un tour de jardin avec cet homme de confiance.

« Je l'ai mal jugé, pensait-il, sa mine est gauche et son air emprunté. Mais il a de l'esprit et il abonde en sagesse. Ce peut être un utile allié, et il me renseignera sur tout ce qui me touche. »

Le jeune baron écouta attentivement les propos de M. Domerat. Celui-ci, qui, à son expérience d'homme de quarante ans, joignait la science de la belle société, séduisit son auditeur par la variété et la solidité de ses discours.

— Mais, je m'égare, mon jeune ami — permettez-moi de vous donner ce titre, — je radote, pour mieux dire, et je profiterais plus en vous

écoutant. Racontez-moi, un peu, pour mon particulier plaisir, cette héroïque chevauchée, objet, ici, d'admiration pour chacun ! Ah ! vous êtes célèbre dans tout Paris. Le peuple entier vous nomme. Si vous sortiez, on vous porterait en triomphe... Entre nous, ce pauvre peuple est un peu dupe de ces Messieurs de la Ligue... Hem ! Hem !... Enfin nous sommes ici loin de tout espion, et les murs n'ont pas d'oreilles... Eh bien ! pour aller au vrai, je crains bien que le gouvernement de tous ces Guises, des Seize, des Espagnols, n'ait fait son temps... Savez-vous, si nous étions des sages, ce que nous devrions préparer... Eh bien, mon jeune ami, ce serait un bon accord avec le Roy...

Ainsi M. Domerat entretenait-il M. de Balsandras avec une candeur si aisée, que celui-ci se laissa aller à lui confier un ou deux de ses petits secrets. Quand ils se quittèrent, M. Julien Domerat savait tout du baron, qui n'en avait rien appris en échange et se demandait pourquoi ce personnage gracieux et subtil s'intéressait tant à sa fortune, à ses projets, à ses amours.

— Vous avez là, dit-il le soir à Mme de Charrost,

un ami bien sage, très avisé et d'excellent conseil. Quel dommage qu'un homme aussi éclairé et vertueux n'ait pas trouvé de compagne digne de lui ?

La dame rougit légèrement et toussa, sans répondre. Mais Balsandras, innocent complice de M. Domerat qui l'avait adjuré de le servir auprès de la veuve, continua d'exposer les principales qualités de son nouvel ami.

Mme de Charrost n'y contredit point. Elle renchérit même sur les éloges du baron, les amplifia, les grossit, jusqu'à ce que celui-ci, pris par la torpeur qui précède le sommeil, demandât la permission de se retirer.

Mlle de Vérit n'avait point paru de la journée. Elle gardait la chambre. Sur une question timide du jeune homme, désolé dans le tréfond par cette absence, Mme de Charrost avait haussé les épaules avec impatience :

— Eh non ! elle n'est pas malade ! Quand cette pimbêche a ses lunes, on n'en peut rien tirer. Mieux vaut ne point s'en occuper. Parlez-moi plutôt de notre ami Domerat. Sa conversation vous a charmé, n'est-il pas vrai ?

Si Mme de Charrost avait entendu la conversation que tenait à la même heure, et non loin de sa porte, son fidèle ami M. Julien Domerat avec M. de Prémillac, nul doute que cette sensible veuve n'en eût été nullement charmée.

III

Abrité contre la pluie par le porche en retrait et l'encorbellement d'une maison abandonnée, dans la rue de la Harpe, M. Domerat s'entretenait avec M. de Prémillac. Et telle était la position de cette bâtisse délabrée, que les deux hommes pouvaient voir, sans être vus, ce qui se passait devant le logis de Mme de Charrost, logis occupant presque le coin de cette rue de la Harpe et de la petite rue Poupée.

M. Domerat, embossé commodément dans son manteau, se confondait avec les pieds droits de la porte où M. de Prémillac disparaissait pareillement. Son vêtement noir étriqué, à la mode espagnole, ajoutait, si possible, à son extraordinaire maigreur. Auprès de ce compagnon brun de poil,

décharné, exsangue, dont les moustaches en gardes de poignard menaçaient les yeux, M. Domerat pouvait passer pour frais, corpulent et vermeil. Et l'épée de M. de Prémillac était si longue que, tandis qu'il appuyait ses deux mains sur son pommeau, comme il eût usé d'une canne, ce pommeau bleu sombre, ovale, arrivait à hauteur de son estomac, donnant ainsi la mesure d'une véritable épée d'Espagne, qui — ceci est à la connaissance de chacun — ne doit pas être au-dessous de quatre pieds.

Mais les idées de M. de Prémillac ne se tournaient point vers les combats singuliers, à cette heure de la nuit. Persécuté par la fortune contraire, à bout de ressources, l'ami de M. Domerat en était à se demander s'il ne trouverait pas la fin de ses maux en plongeant dans la Seine, ou en s'élançant dans l'espace après avoir pris cette précaution de passer à son cou un lacet solide préalablement relié à un clou. M. de Prémillac se désespérait donc, solitairement, dans son misérable taudis de la rue Galande, quand un appel doucement et savamment modulé avait frappé son oreille. Quatre à quatre, il avait dégringolé par

l'escalier puant et obscur où son épée s'accrochait à la rampe de bois vermoulu, bondi dans la rue, reconnu M. Domerat qui ne montrait que son dos. Alors, levant le nez, marchant d'un air distrait, il avait suivi à distance respectueuse l'homme de bien qui le daignait appeler ; et il ne s'était cru autorisé à lui adresser la parole que sous le porche obscur où personne ne les pouvait distinguer.

Sans interrompre le désolé Prémillac, M. Domerat l'avait laissé dévider son peloton de plaintes, de récriminations et de blasphèmes. A peine si, de temps à autre, il prouvait son attention par un « Évidemment, ce n'est pas gai » qui ne préjugeait d'ailleurs en rien de sa bienveillance. Et cependant, M. de Prémillac parlait d'une façon si touchante, que les pierres, elles-mêmes, eussent pleuré si elles avaient eu des oreilles.

— Vous êtes mon dernier, mon suprême espoir ! Soyez-moi secourable, Domerat ! Si vous m'abandonnez, je n'ai d'autre ressource que de boire du poison. Et encore n'en trouverai-je point, car les apothicaires ne le débitent guère à crédit.

Alors M. Domerat prêcha avec autorité et douceur :

— Taisez-vous, et m'écoutez un peu sans chercher à m'apitoyer sur vos calamités chimériques. Si vous n'aviez pas cette habitude ridicule, pour ne pas dire plus, de perdre, chaque jour que Dieu fait, votre argent à la bassette, à la prime ou au bonhomel, sans énumérer d'autres jeux, vous en auriez tout autant que moi, sinon plus... Taisez-vous, et m'écoutez, ou bien je me retire... Je ne me suis pas dérangé par cette pluie, je ne vous ai pas appelé pour le plaisir d'ouïr vos lamentations. Taisez-vous, sinon je vous plante là, aussi vrai que cette vieille sotte d'Honorine met en ce moment son disgracieux museau à l'air, avant de clore ses volets !

Et M. Domerat, d'un geste discret, recommanda à l'admiration de M. de Prémillac Mme de Charrost qui, coiffée d'un bonnet de nuit, se montrait à sa croisée, et il reprit :

— Vous répéter, Prémillac, que vous êtes un gibier de potence n'avancerait ni vos affaires, ni les miennes. Et les miennes sont, Dieu merci, et si j'en crois les événements qui se succè-

dent, pour devenir extraordinairement prospères.

M. de Prémillac se crut obligé de murmurer un « Tant mieux pour vous ! » qui se perdit dans un éternuement excusable par la grande fraîcheur de la nuit.

— Il est possible, Prémillac, continua M. Domerat, insensible à cet aveu d'envie, que je vous emploie sous peu dans une... négociation...

Au mot « négociation » M. de Prémillac caressa amoureusement le pommeau de son épée et aussi ses gardes, tant il appréciait à son exacte valeur le terme choisi par son ami Domerat.

— Une négociation, Prémillac, délicate, ardue et subtile. Pour y réussir, ce ne sera pas trop de tous nos moyens combinés. C'est un coup de partie pour nous deux. Si nous gagnons, je... Hem !... Nous serons riches... Extrêmement riches !

M. de Prémillac trépignait d'impatience. Mais M. Domerat s'exprimait avec lenteur, cherchant ses mots, ne se livrant un peu que pour se reprendre tout à fait. Enfin il entra dans le vif de la question :

« Par un transfuge, reçu hier dans Paris, il avait obtenu des nouvelles considérables. Les Tanguy

avaient trouvé là mort, à la prise de Gergeau, avec bon nombre de ligueurs alliés de cette maison. »

L'histoire, pour M. de Prémillac, manquait d'intérêt. Un pareil accident était de tous les jours. Il se moquait des Tanguy au moins autant que sa dernière chemise, chemise sans doute unique, car son pourpoint ne laissait dépasser le moindre linge, au col non plus qu'aux poignets.

— Vous avez grand tort, Prémillac, de vous moquer des Tanguy. Depuis qu'ils sont morts, tant hommes que femmes et petits enfants, dagués, noyés ou pendus, arquebusés même, si j'en crois la rumeur, Mlle de Vérit se trouve hériter de ces braves gens une fortune qui peut se chiffrer par... trois ou quatre cent mille écus... Oui, mon garçon, c'est ainsi.

Alors M. de Prémillac ne voulut plus rien ignorer des Tanguy. Si, par grand hasard, un héritier à quelque titre, un petit Tanguy d'occasion, un Tanguyot surgissait, il se faisait fort de lui pousser son épée dans le corps pour le plus grand bien de... Là, il se ravisa :

— Ah, à propos ! Pour le plus grand bien de qui, s'il vous plaît ?

— Pour mon plus grand bien, innocent et gracieux garnement ! Il faut que j'épouse Mlle de Vérit, et sans tarder, pour relever le nom de Tanguy.

— Vous ne pouvez moins faire. Mais, respectable fiancé, sa bonne tante, sa tendre tante, Mme de Charrost, à qui vous promettez sincèrement le mariage depuis des mois ?

M. Domerat haussa les épaules et sourit :

— Prémillac, mon ami, les temps ont changé où faute de grives on se contentait de merles. De nouveaux astres luisent à mes yeux. Aujourd'hui, c'est peu pour moi que les écus de la robine Charrost. Épousez-la, si vous voulez.

— Encore que la dame puisse être ma mère, elle me plairait assez, tant mon ambition est médiocre... Le sage se contente de peu. *Aurea mediocritas*, Domerat ! Je me retirerai à la campagne... *Mollesque sub arbore somnòs !* Dormir à l'ombre d'arbres qui vous appartiennent, quel rêve !... Partez, Domerat, volez à tire d'aile, et demandez, pour moi, la main de cette aimable veuve !

— Trêve de plaisanteries, Prémillac. Je vous

parle de choses certaines, positives, prouvées. Ne perdons pas notre temps ; le fer est chaud, il s'agit de le battre. Je vous embauche. Si vous me donnez un coup de main avec vos hommes, nous enlevons les deux sottes, dont la plus jeune file le parfait amour avec un chevau-léger qu'elle prétend obliger à passer dans le camp des Royaux. C'est là une question de police qui vous regarde. Vous me débarrasserez d'abord de ce nigaud. Puis j'achèterai des sauf-conduits et l'autorisation de sortir de Paris. Nous accompagnerons gracieusement les deux femmes jusqu'à la sortie des faubourgs, plus loin même. Vos hommes, embusqués dans une bonne position, nous attaquent, nous capturent, nous emmènent dans ma maison des Essarts. Et le moine dont vous aurez eu le soin de vous pourvoir — il n'en manque pas de l'espèce qui bat le pavé de Paris avec le morion en tête — nous mariera.

— Il est certain, ingénieux Domerat, que ce plan est tracé avec un art supérieur.... Mais....

— Taisez-vous et me dites seulement combien vous demandez de jours pour régler cette affaire à la commune satisfaction des parties, et quelle

somme vous sera nécessaire pour les premiers frais.

Abandonnant le pommeau de son épée, M. de Prémillac se gratta le menton d'une main fiévreuse. Il se recueillit, murmura des nombres, des mots sans suite, et dit enfin :

— Le cruel défaut d'argent où je me trouve m'interdit pour l'heure de reparaître dans le cabaret des *Trois Poissons*. C'est pourtant là le seul endroit où je puisse conférer utilement avec les braves qui nous assisteraient dans cette entreprise.

M. Domerat sussura, d'un ton narquois :

— A d'autres ! On peut très bien agiter les conseils de Mars sans s'abriter sous la treille de Bacchus.

Insensible à cette réflexion, M. de Prémillac continua :

— Mais si je me glissais, la bourse vide, dans cette assemblée de choix, je m'en verrais chassé, sur l'heure, par l'odieux Jérôme Patriquest, ou bien ce tavernier sans entrailles me ferait jeter en prison... Vous ne semblez pas vous douter, vertueux Domerat, que je lui dois une trentaine d'écus, au bas mot, à ce cabaretier de malheur.

— Et croyez-vous, Prémillac, que j'ignore les arrêts du Conseil des Seize qui suspendent les poursuites pour dettes, vu la dureté du siège? La vérité, mon cher, est que vous devez à Dieu et à Diable. Je veux bien, par égards pour notre ancienne amitié, vous aider encore de trente écus, quoique ce soit beaucoup d'argent par le temps qui court. Mais je vous préviens que cette avance sera la dernière si, samedi, à pareille heure, vous ne vous trouvez en mesure d'entreprendre ce dont nous sommes convenus. C'est à prendre ou à laisser... Ou bien je m'adresserai ailleurs...

— Et vous ne trouverez rien, mon maître, que d'honnêtes gens pour vous dénoncer à ces Messieurs du Conseil !... Allons, généreux Julien Domerat, exécutez-vous ! Nous sommes liés l'un à l'autre comme le corps à son ombre.

M. Domerat, sans répondre, dénoua avec précaution les cordons de sa bourse, compta les pièces avant que de les laisser, une à une, aux doigts crochus de son associé. Puis il rentra chez lui, rue de la Parcheminerie, escorté par M. de Prémillac qui marchait en avant, son épée dégainée sous le bras, par crainte de mauvaise rencontre.

Tout en regagnant son taudis de la rue Galande, M. de Prémillac réfléchissait sur l'entreprise où prétendait l'engager son ami Domerat. Non qu'il en critiquât le fond, mais il en examinait le fort et le faible, supputait les chances favorables ou contraires, et cherchait à dégager son particulier intérêt :

« Je serais bien sot de ne pas travailler pour mon compte. Ce qu'un Domerat peut faire, je suis capable de l'accomplir mieux encore, étant homme de main. La crainte des coups paralysera toujours ce petit coquin sans étoffe, dont l'épée n'a jamais lui hors du fourreau et qui appelle le médecin dès que le capitaine de son quartier le désigne pour monter la garde. La chose est bien simple : je serai qui tire les marrons du feu et lui qui les croque. Pour moi, les risques d'un enlèvement, opération aléatoire et cas pendable; pour lui, le bénéfice sans danger. Il épousera une fille riche, et moi... peut-être... une corde neuve que me passera le bourreau. Crime de rapt !... Et Domerat, déplorant mon indignité, témoignera vertueusement contre moi. »

Ainsi, de réflexions en réflexions, M. de Pré-

millac en était-il venu à se persuader que, les risques étant les mêmes pour une petite dot que pour une grande, il devait chasser le gros gibier et se substituer à M. Julien Domerat dans le rôle de fiancé présomptif de Mlle de Vérit.

Et, tout bien pesé, il s'endormit sur son méchant grabat, bercé par le bruit de la pluie qui fouettait la toiture, à quelques pouces de sa tête, et par le grincement d'une girouette qui prouvait l'indifférence du vent à souffler dans une direction déterminée.

Les songes de M. de Prémillac furent influencés par ces diverses musiques. Il rêva qu'une pluie d'argent s'abattait sur sa tête, mais qu'au milieu de cette averse d'une nature si rare, une main invisible le ravissait jusqu'au gibet de Montfaucon où sa carcasse se balançait au caprice de la brise.

Guyon Emerand de Prémillac appartenait à la noblesse de robe du Bugey. Étudiant le droit à Toulouse, il se distingua par la dissipation de sa vie, son amour du jeu et son caractère irascible. A la veille d'être appréhendé au corps pour un meurtre, il s'enfuit, n'ayant pour tout bien que son

épée et sa dague, et s'engagea dans les bandes du Languedoc. Par fatigue de porter le mousquet, il rompit son engagement et s'en vint à Paris, où des amis l'affilièrent au parti des Guises. Il se créa les plus belles relations parmi la canaille politique de la place Maubert, des Halles et de l'Enclos Saint-Laurent. Il fut un des agents principaux de toutes les émeutes guisardes qui aboutirent à la journée des Barricades et au départ du Roy Henri Trois. Quand Paris se trouva en proie à l'anarchie de la Ligue, M. de Prémillac prit rang dans la police secrète du comité des Seize ; il fut sur le point de devenir une puissance. Mais la vie crapuleuse de cet homme d'aventures l'empêcha de prendre dans ce milieu l'influence qu'il eût été capable d'y exercer. Joueur autant malheureux qu'opiniâtre, ivrogne consciencieux, logeant en tous temps le Diable au fond de sa bourse, il eût tari le Pactole sans profiter de ses eaux. Son cynisme scandalisa pareillement protecteurs et obligés, gens pourtant peu scrupuleux, mais qui tenaient au respect des formes extérieures. A fréquenter dans les bouges de la Ville, de la Cité et de l'Université, M. de Prémillac en avait pris trop exactement les

coutumes. Peu à peu il se diminua, se dégrada, tomba au plus bas. Ainsi, ayant atteint l'âge de trente ans, il en était réduit aux petites œuvres de police, tenant rang parmi ces malfaiteurs que le gouvernement de hasard, subi par Paris, soudoyait pour entretenir la terreur.

Réduit à la portion congrue, le disgrâcié Prémillac végétait obscurément. Si, d'occasion, il rendait quelque signalé service, on le payait peu ou point, ou même on le remerciait par la simple promesse de fermer les yeux sur ses peccadilles passées ou futures. Il vivait à crédit sur l'indulgence de la justice.

M. Julien Domerat, qui tenait dans la police secrète du grand Conseil de la Ligue une place privilégiée — celle de dénonciateur des tièdes partisans du régime, — employait Prémillac ne sous-main, profitait de ses découvertes et ne lui abandonnait que les reliefs du festin. Lui, Domerat, touchait une forte part sur les biens confisqués ; il ne notait sur ses listes que les gens riches. Pour les perdre, il produisait les preuves forgées par Prémillac et sa bande de faux témoins.

Ainsi, M. Emerand de Prémillac en était-il

réduit à souper des miettes ramassées sous la table de ce mauvais riche qu'était M. Julien Domerat. M. Domerat était, en effet, riche et mauvais. Cet ancien procureur, que les méchantes langues accusaient d'avoir été obligé à vendre sa charge, dans la crainte de poursuites criminelles et pour abus de pouvoir et pour falsification de pièces, avait profité des malheurs de Paris pour s'engraisser, à l'instar de ces oiseaux qui suivent de loin les armées et ne soupent que de cadavres. Si, par son imposante gravité et sa haute mine, M. Domerat pouvait affronter sans crainte la comparaison avec un vautour, M. de Prémillac méritait d'être rangé dans la catégorie des corbeaux. Comme eux, il était noir, dépenaillé, croassant et sagace, sautillant et sournois, toujours en espoir de quelque rapine.

Un sien confident, M. Sébastien Lorgerot, homme propre à toutes les besognes, avait pignon sur les rues de la Harpe et de la Vieille Boucherie. Ainsi son jardin touchait-il à celui de Mme de Charrost. Un respectable mur, dont le chaperon portait une forêt en miniature de plantes parasites, séparait ces deux enclos. Il suffisait de grimper

sur une échelle, d'avancer prudemment le nez entre les giroflées, les pariétaires, les folles avoines, les herbes de toutes sortes, pour voi. entendre ce qui se passait chez le voisin.

M. de Prémillac, avant de préparer son expédition, se résolut à observer l'ennemi dans sa place. Il entra donc, le matin, chez son compère Lorgerot, sous le prétexte honnête de dormir dans son clos champêtre, sous un vieux poirier. Quand il se vit bien seul, il dressa une échelle contre le mur et commença d'inspecter le jardin de la veuve. Le hasard, qui se montre toujours favorable aux audacieux, servit M. de Prémillac au delà de ses souhaits. Dans le carré de roses, à moins d'une toise du mur, M. de Balsandras, en personne, s'entretenait avec Mlle de Vérit.

— Voilà des jours que vous me reprochez, Mademoiselle, mon entière fidélité pour la Ligue. A vous entendre, le seul parti royal compterait d'honnêtes gens dans ses rangs... De quel œil regarderiez-vous, cependant, tel gentilhomme assez peu attaché à ses devoirs pour changer de drapeau et...

Mlle Hugueline interrompit sèchement le baron :

— Il n'est qu'un drapeau, Monsieur, celui du Roy ! C'est aussi celui de la France ! Vous n'allez pas, je suppose, jusqu'à prétendre que ces enseignes sous lesquelles se promènent des processions de faux capucins, casqués et cuirassés, soient comparables au drapeau royal !

M. de Balsandras, hésitant beaucoup plus devant la jeune fille que devant ses arguments, essaya d'un « Non, sans doute... Mais... » qui le fit rabroüer dans les règles par la courageuse nièce de son hôtesse.

— Il n'y a pas de mais, Monsieur ! Feu mon père, que j'aimai et honorai plus qu'aucun homme sur terre, m'a toujours dit qu'il n'y avait que deux voies, la bonne ou la mauvaise... Celle de l'honneur et celle du...

— Par pitié pour moi, n'achevez pas ! s'écria Balsandras en riant. Et d'un ton grave, il reprit :

— La seule préoccupation qui me tienne est celle de ne pas vous déplaire. Ne prenez point cette mine irritée... Si vous saviez combien je désire... je souhaite...

Mlle Hugueline leva sur M. de Balsandras ses yeux couleur de lin et l'examina avec une atten-

tion moqueuse. Le jeune homme rougit, balbutia, mordit machinalement le bout de son gant, et dit enfin :

— Si vous me permettiez de dévoiler ma pensée, en toute vérité et franchise...

« Nous y voilà ! — se dit alors intérieurement M. de Prémillac. — Il faut avouer, mon garçon que tu n'es guère pressé... Ce serait moi.... Au Diable ! Ces sottes herbes me chatouillent les narines et me donnent envie d'éternuer, et voici une araignée qui grimpe dans mes moustaches... »

Mais M. de Balsandras avait cessé de parler. Sans doute attendait-il l'autorisation de Mlle Hugueline.

— Allez ! — fit alors celle-ci avec ce petit air tout à la fois timide et impérieux que prend toute femme, si jeune soit-elle, quand elle se sent tenir un amoureux à sa discrétion. — Mais, allez donc !

Elle tapait du pied, impatientée, tout en taillant au hasard dans un rosier, avec ses ciseaux damasquinés.

— Eh bien, Mademoiselle Hugueline, je vous dirais que si vous vouliez.....

Il s'arrêta encore, au grand déplaisir de M. de Prémillac, qui, le nez dans ses herbes, n'osait remuer, bien que l'araignée se fût émancipée jusqu'à visiter son oreille. Et Mlle de Vérit, lasse d'attendre, haussa les épaules :

— Si je voulais ?... Ah, vraiment !.. Ce serait bien la première fois que je serais admise à formuler une volonté !.. Allons, parlez, et vivement, si vous en êtes capable.

— Mon Dieu, Mademoiselle, c'est qu'il est assez difficile de dire ...

Alors, elle vint à son aide, gentiment :

— Plus difficile, peut-être, que de jeter par la fenêtre un capitaine de lansquenets ?

M. de Balsandras, ainsi encouragé, débita sans s'arrêter ce qu'il ne pouvait énoncer clairement, depuis une heure qu'il « tournait autour du pot ». — Cette expression inélégante fut d'ailleurs employée par M. de Prémillac, qui respirait plus librement depuis qu'il avait réussi à secouer son oreille. L'araignée était partie, mais tout aussitôt un papillon noir et rouge s'appliqua sur le nez de l'ami de M. Domerat. Et la bête ailée était excusable, car le nez de M. de Prémillac s'éclairait

d'une si belle teinte cramoisie, qu'ainsi mêlé aux plantes du mur, il pouvait passer pour une fleur. Malgré ce papillon indiscret, M. de Prémillac entendit très distinctement son rival qui disait :

— Si vous daigniez m'octroyer cette grâce de devenir la baronne de Balsandras, — sur ma vie ! — j'aurais la meilleure des femmes, et vous un mari qui vous serait tout dévoué... Oui, Mademoiselle !... Et dévoué jusqu'à passer sous le drapeau royal... Un mot de vous, et ce sera chose accomplie, foi de Balsandras !

« C'est plus que je n'osais espérer pour la première fois ! Mon garçon, j'ai là de quoi te mener pendre. »

M. de Prémillac garda pour lui cette réflexion et attendit la réponse de « sa fiancée » à « son rival ».

Très émue par cette déclaration, dont l'accent de sincérité était de ceux qui ne trompent pas, Mlle de Vérit s'appuya un instant contre un arbre et M. de Prémillac put voir son beau et pur visage qui était devenu tout rose, mais il ne le vit, en quelque sorte, qu'à travers le papillon qui conti-

nuait de chevaucher son nez à l'instar d'une paire de besicles. M. de Balsandras, mordillant son gant, attendait son arrêt, et tremblait sans le trop laisser voir.

D'une voix très douce, Mlle Hugueline dit enfin :

— Monsieur, je ne suis qu'une pauvre orpheline, nourrie par charité chez sa parente. Je ne puis disposer de moi. Mais, le pourrais-je, je vous sommerais de remplir d'abord votre engagement. Puis, alors, je... je vous épouserais, oui, Monsieur.

M. de Balsandras, s'avançant, osa prendre les deux mains de Mlle Hugueline et les emprisonner entre les siennes. Et il lui parla. Mais ses paroles furent perdues pour tout le monde : d'abord parce que M. de Prémillac proféra une malédiction épouvantable en se sentant saisir aux jambes sur son échelle, et ensuite parce que Mlle de Vérit poussa un grand cri d'effroi en entendant ce blasphème qui paraissait venir du ciel.

M. de Balsandras, moins effrayé que surpris, leva le nez vers la crête du mur, d'où s'était élevée cette clameur sauvage. Mais il ne vit rien, sinon les herbes folles qui se balançaient sur le chaperon.

De l'autre côté, dans le jardin de M. Lorgerot,

une aigre dispute divisait M. de Prémillac et M. Domerat. Ce dernier s'était glissé, suivant son habitude quotidienne, chez le voisin Sébastien, d'où il espionnait à loisir, depuis une semaine, le baron de Balsandras et la nièce de Mme de Charrost. Par la petite porte donnant sur la rue Macon, il avait accès directement dans le verger du bonhomme.

Sans voir qu'il y avait un quidam sur son échelle, enfoui qu'était M. de Prémillac dans le fouillis des clématites, de la vigne et du lierre où se perdaient ses guenilles, M. Domerat avait commencé de grimper. Mais il n'avait pas gravi cinq échelons qu'il donna de la tête dans un des talons de Prémillac. Celui-ci, croyant que quelque chat, échappé de fortune aux affamés du siège, allait agripper ses mollets, avait donné un coup de pied en arrière. Alors M. Domerat, pour éviter d'être précipité en bas, s'était saisi du soulier éculé de M. de Prémillac. Ce gentilhomme, ainsi happé, dégagea son pied, perdit son soulier, poussa un cri épouvantable et rua à la manière d'un âne sur la tête respectable de M. Domerat. Ce fut au grand dommage du chapeau en pain de

sucre qui, par bonheur, amortit un tant soit peu le choc en s'enfonçant jusqu'à la bouche de son propriétaire. Ainsi privé par un même coup et de la vue et de la voix, M. Domerat tomba, entraînant l'échelle et avec elle M. de Prémillac, qui s'abîma de son côté.

Et les deux amis confondirent dans un carré, naguère planté de choux, et leur chute, et leur colère, et leurs plaintes; mais celles de M. Domerat ne purent se donner cours que lorsqu'il eut enlevé son chapeau. Et cela n'alla pas sans grande difficulté, car, pour ajouter à tant de maux, c'était la tête de M. Domerat qui avait pris terre la première.

Couvert de boue, tant la pluie avait détrempé le sol, le nez écorché et aplati, l'ancien procureur reprocha aigrement à Prémillac et son attitude et son audace à venir le traverser dans « ses amours ». Mais l'inculpé, non moins fangeux et froissé, répondit, tout en rechaussant son soulier dont la semelle plaidait en séparation avec l'empeigne, que de pareils procédés « sont de ceux qui dégoûtent à tout jamais de rendre service aux Domerat et à leurs pareils ».

— Vous essayez de me rompre les os, tout d'abord, et vous me traversez dans mes desseins. A l'heure même où je travaille pour vous, vous arrivez pour brouiller les cartes !

M. Domerat moucha du terreau et du sang, et répondit qu'on lui en donnait à garder.

« Il ne payait pas le sieur Prémillac pour espionner sa fiancée, mais bien pour lever une troupe de vauriens chauds à la besogne. »

Et il conclut, en croisant les bras et en toisant le loqueteux, qui s'essayait à renouer trois aiguillettes de son pourpoint rompues dans sa chute :

— Où en êtes-vous, dites-moi un peu, s'il vous plaît ? Oui, où en êtes-vous de notre affaire ?

Alors, dominant M. Domerat de toute sa hauteur, M. de Prémillac ramena son épée sur la hanche et sa dague sur les reins, et il s'écria :

— Il n'y a plus d'affaire !

M. Domerat, confondu de tant d'audace, demeura bouche bée. Puis il baissa le ton :

— Éloignons-nous de ce mur, il y a sans doute des oreilles, derrière !

Mais M. de Prémillac, campé sur ses jambes

écartées, le poing sur le bourrelet de ses chausses, favorisa l'homme prudent de cette déclaration altière :

— Vous êtes un ingrat ! Je vous sauve la vie et vous me menacez, m'injuriez !

Il se rapprocha de M. Domerat qui commençait de trembler, craignant un coup de dague. Mais M. de Prémillac lui mit la main sur l'épaule, et, mystérieusement, parla d'une voix plus légère qu'un souffle :

— Mais vous ne savez donc pas, malheureux, que, derrière ce mur, M. de Balsandras, entretenant une personne inconnue, s'expliquait sur les moyens à prendre pour vous envoyer dans un monde meilleur. J'allais savoir...

M. de Prémillac s'arrêta, lut sur la face décomposée de son compère Domerat le succès de son artifice, et conclut d'un ton détaché, sans avoir fini sa première phrase :

— Allez, mon bon, votre vie ne tient qu'à un fil. Une douzaine de gens armés vous attendent à la sortie... Et ce que je ne sais pas, c'est comment vous vous en tirerez ! Adieu !

Il s'éloignait d'un pas rapide, il allait franchir

la porte du jardin, et M. Domerat, suivant ses pas, s'abaissait aux supplications les plus humbles :

— Écoutez-moi, Prémillac ! mon ami !... Écoutez-moi ! Si nous remontions à l'échelle ? Peut-être pourrions-nous ?... Mais écoutez donc ! Prémillac !... Justement je vous apportais de l'argent !...

Le seul tort de cet argument fut de venir trop tard. M. Domerat le produisit en vain, son associé était déjà loin.

IV

Ce que le baron de Balsandras avait dit à Mlle de Vérit quand il lui eut pris les deux mains pouvait se ramener à cette simple phrase :

« Je vous aime de si bon cœur que je me sens incapable de vivre sans vous. Jurez-moi que vous serez ma femme ! »

Si M. de Prémillac, alors renversé avec son échelle, l'eût entendue, cette phrase, il eût pense qu'elle ne se recommandait ni par sa nouveauté ni par son élégance. Cette phrase eut cependant le mérite de convaincre Mlle de Vérit.

Suivant toute apparence, M. de Balsandras était loyal et sincère. Et Mlle Hugueline pouvait être assurée de son désintéressement : elle ne lui avait pas ménagé l'aveu de sa pauvreté. Ce n'était donc

pas à l'héritière qu'il s'adressait, car Mlle Hugueline ignorait ce secret que M. Domerat regrettait tant d'avoir confié à M. de Prémillac.

Et cet héritage, qui menaçait de mettre aux prises deux si parfaits gentilshommes, M. de Balsandras l'ignorait pareillement, tout comme les intentions de Mlle de Vérit. Il était même si dépourvu de fatuité qu'il n'osait espérer que la jeune fille lui rendît son amour. Mais en cela il se trompait.

— Jurez-moi — avait-elle dit, une fois passée l'alarme que leur avait donnée le cri de M. de Prémillac — que vous abandonnerez sans retard cet abominable parti de la Ligue. Si vous voulez me plaire, sortez de Paris sur-le-champ. Ma condition de fille noble aussi bien que l'honneur me défendent de vous suivre, mais mon cœur vous suivra. Si vous mourez et que je vous survive, ce qu'à Dieu ne plaise, je me retirerai dans un couvent et y prendrai le voile. Je ne serai qu'à vous sur la terre. Allez !

Sans essayer de corriger ce que ce commandement avait d'impérieux et de sauvage, le baron jura tout simplement d'obéir. Ainsi M. de Balsan-

dras et Mlle de Vérit échangèrent leurs serments en toute honnêteté et droiture. Puis il partit à pied, accompagné par son valet Morin.

La manière imparfaite dont la porte Saint-Jacques était gardée, en ce jour où il entra dans Paris avec ses farines, n'avait pas quitté son souvenir. Balsandras se résolut à tenter le passage par cette voie. Son valet connaissait bien de ces artifices usités dans les surprises de places, et lui n'était pas novice dans les arts de la guerre. Peut-être réussirait-il à surprendre le mot d'ordre quand on relèverait les sentinelles. Ce serait jouer de malheur si on ne pouvait pénétrer dans le corps de garde. Avec un peu d'argent — et le baron n'en manquait pas — on payerait bouteille à ceux du poste. Au besoin, on se servirait de l'épée, et aussi des pistolets, dont lui et Morin portaient chacun une paire, et la batterie en était à rouet. Maître et valet avaient le collet de buffle, les manches de maille, par précaution l'écharpe verte. Mais sous leurs longs manteaux et leur chapeau rond, ils pouvaient passer pour de bons bourgeois qui auraient pris leur épée pour rentrer chez eux.

A dix heures du soir, ils arrivèrent en vue du porche, en même temps qu'une patrouille de gens de pied. C'étaient des gardes bourgeois qui marchaient sans ordonnance, causant de leurs affaires, traînant la jambe, s'arrêtant à chaque coin de rue. On s'amusait à frapper de grands coups dans les portes et les volets, on réveillait les amis, on chantait. Tout le monde d'ailleurs se trouvait assez ivre pour prendre les choses en gaîté. Ces braves avisèrent un cabaret qui était demeuré ouvert. Le sergent commanda de faire halte :

« Le tavernier Lantruche bravait évidemment la force publique et les édits, en ne se conformant pas au couvre-feu. On allait lui montrer de quel bois se chauffait la garde montante et percer ses tonneaux, pour l'exemple ! »

Et le sergent s'empressa d'entrer avec ses hommes. Balsandras, se glissant au milieu d'eux, commanda aussitôt à boire, en n'oubliant pas de découvrir un pan de son écharpe verte. Au bruit des pots qui se heurtaient, les traînards accoururent, et avec eux le capitaine Malichet, en personne, qui commandait cette troupe de choix.

Le courageux gantier, fatigué de marcher sous ses armes dorées, s'assit tout d'abord, tarit un bocal de vin, en demanda un autre, reconnut alors le chevau-léger des farines, et déclara qu'on devait fêter une aussi heureuse rencontre par quelques rasades d'hypocras, après quoi on verrait ce que valait l'hydromel ; quant à lui, ses préférences étaient depuis longtemps acquises au vin épicé. Il en offrirait une mesure, de ses deniers.

Une politesse en valant une autre, et le valet Morin ayant défié quiconque, le verre à la main, les brocs ne cessèrent de se vider à mesure que le cabaretier et ses servantes les apportaient pleins. Si beaucoup de ces guerriers bourgeois, par faute d'argent ou par naturelle avarice, se dispensèrent de contribuer de leur bourse, aucun ne refusa de porter la santé de la Ligue, de boire à la confusion d'Henri de Navarre et à la prochaine arrivée des Espagnols.

Certains, gagnés par une généreuse émotion, pensèrent aux camarades du poste qui attendaient la relève, sans avoir, peut-être, de quoi s'humecter le gosier.

M. de Balsandras ouvrit alors cet avis, qu'on

allât chercher ces braves gens, sans tarder :

— S'ils ne peuvent venir tous, qu'on les remplace par quartiers. Ils boiront un coup, puis s'en retourneront, et nous monterons la garde à leur place.

Il fut généralement approuvé. Le capitaine Malichet, tassé sur un banc, vu le poids de sa cuirasse de Pise, délégua le mégissier Duparquet, son sergent, pour relever une partie du poste :

— Voyager seul est mauvais, fit le facétieux Morin, qui avait déjà couché trois buveurs sous la table — emportez au moins deux flacons !... Non !... Le nombre trois est meilleur !

Et il ajouta, d'un air confidentiel et de manière à ce que personne n'en perdît un mot :

— N'ayez crainte ! La nuit sera bonne ! Mon maître, a été envoyé ici en mission secrète, par M. de Nemours, pour voir comment vous vous conduisez. Je bois à vos santés, Messieurs, avec le plus profond respect !

Entre le cabaret et la porte Saint-Jacques s'établit une procession ininterrompue de buveurs. Le sergent Taillechair qui, le premier, avait déserté sa faction, parla deux fois, pour mémoire, de la

discipline, puis cacha son nez dans un pot. Morin dévoila alors son intention d'aller voir si on ne pourrait point tenter un bon coup dans le faubourg.

« A en croire la rumeur, des paysans s'y étaient réfugiés avec des vaches. Par ce temps de disette la chasse au bétail devenait œuvre de salut public. »

— Idée admirable ! s'écria le sergent Duparquet qui ne demandait qu'à gagner.

Le gantier Malichet, incrusté entre son siège et la table, émit une objection :

« Des coureurs royaux rôdaient peut-être dans le faubourg Saint-Jacques ? Pas plus tard qu'hier, un pauvre moine avait été enlevé ! »

— Eh bien, conclut Balsandras, nous les arquebuserons en mesure, ces cavaliers huguenots, et nous vendrons leurs chevaux pour notre argent mignon.

Morin, brandissant son broc, osa prétendre qu'avec cette seule arme d'étain, il renverserait tous ces petits gendarmes d'un liard comme autant de bouteilles vides. « Et même... »

Les acclamations couvrirent sa voix. Déjà il

sortait du cabaret sans lâcher le pichet, au grand désespoir du cabaretier qui n'osait retenir ces clients qui s'enfuyaient sans payer. Mais Balsandras régla la dépense et mit l'épée à la main, en criant :

— Nous verrons ce qu'ils valent, ces suppôts du Béarnais !

Les ivrognes furent bientôt dehors. Le gantier Malichet suivit, bien qu'il sentît la terre trembler et tourner sous ses pieds ; les fumées du vin s'ajoutaient au poids de ses armes, et il s'essayait à rappeler ces forcenés. Ses objurgations, tant il avait la langue pâteuse, ne furent entendues de personne, et il continua de tituber, portant son morion à bout de bras, par les oreillettes, ainsi qu'une ménagère tient un panier par son anse.

Le petit battant de la porte fut ouvert, on tira le pont volant, et le sergent Taillechair partit à la découverte, accompagné par M. de Balsandras ; et Morin, agitant son broc, courait sur ses talons.

Mais, au moment même où ils franchissaient le seuil, une troupe de gens de police, en hoquetons, se rua sur eux. Il fallut faire face. Morin eut beau crier : « Assommons le guet ! », Balsandras frapper de l'épée tous ceux qui tentaient de le saisir,

la porte fut refermée, le poste refoulé, et la bande du Châtelet demeura maîtresse du porche, où M. de Balsandras succomba sous le nombre.

Bien en prit cependant à M. de Prémillac d'avoir cousu sous la forme de son chapeau une calotte d'acier de belle trempe, car le baron, avant que de tomber, lui administra un coup de taille à ce point magistral que l'ami de M. Domerat en chut sur les genoux. La lame, glissant sur la calotte d'acier, lui fendit le bord du bonnet et lui entama la joue gauche, jusqu'au menton.

Ce qui n'empêcha rien. Saisi aux jambes, à bras-le-corps, à la nuque, le baron fut renversé, désarmé, ligoté, ainsi que son valet, qui eut cette consolation dernière de décharger ses deux pistolets sur les hoquetons, et d'en mettre deux par terre. Une fois qu'ils furent ficelés, dévalisés, on les entra dans un vieux coche tiré par un mulet étique.

A minuit tapant, on les incarcérait à la Bastille, où M. Bussi-Leclerc, gouverneur par occasion de cette prison, les prit en garde, sous les noms de Caternau et Pomeraz, criminels d'État, réputés parmi les plus dangereux espions royaux,

et que l'on recherchait depuis six semaines.

M. de Prémillac, la tête prise dans un appareil de toile, avait fait cette déclaration en signant de sa main sur le livre d'écrou.

*
* *

Aux premières lueurs du matin qui suivit cette nuit mémorable, M. Domerat fut réveillé par sa servante :

« Un homme de mauvaise mine était à la porte et demandait à lui parler. » Comme signe particulier, ce visiteur portait autour de la tête une sorte de béguin blanc. Et son air était si méchant que la bonne femme n'osait point le laisser entrer.

Mais l'étranger n'avait pas craint de pénétrer à ce moment même où Domerat criait :

— Qu'on me laisse dormir en paix ! Je n'ai affaire avec personne à cette heure !

Et M. Domerat reconnut son ami Prémillac, moins à son visage, dissimulé presque complètement sous des bandes de toile, qu'à l'ordonnance des loques dont se composait son habit, et à la longueur de son épée et de sa dague

M. Domerat en pensa défaillir sous ses draps. Si brave soit-on, on ne peut compter sur une simple chemise et un bonnet de nuit pour se défendre contre les coups. Aussi bien l'intention de M. de Prémillac était-elle de l'assassiner, peut-être? Mais celui-ci, écartant les rideaux du lit avec un geste large, dit d'une voix tout à la fois caverneuse et joviale :

— Bonnes nouvelles, mon maître! Notre Balsandras a été cueilli de ma main, lui et son valet. Et ils dorment, chacun dans son coin, à la Bastille. Plus n'est besoin d'y penser. Bussi-Leclerc s'en charge.

— Dieu et ses anges soient bénis ! — murmura componctuellement M. Domerat — Mais pourquoi venir de votre personne? Vous savez bien qu'il a été convenu entre nous, une fois pour toutes, que jamais vous ne passeriez mon seuil. Vous me compromettez terriblement.

— Je ne m'appesantirai pas, — continua imperturbablement Prémillac qui s'assit au pied du lit malgré la boue et la poussière dont se couvraient ses chausses, — je ne m'appesantirai pas sur les dangers que j'ai courus pour vous sauver la vie,

tant j'ai peu de rancune, non plus que sur ce coup d'épée qui m'a fendu le visage et mis mon œil gauche hors de service, peut-être à tout jamais. Votre libéralité saura panser ces plaies...

Sans se lier par une promesse, M. Domerat hocha la tête avec affabilité.

— Oui, Domerat, je compte sur vous ! Mais, avant tout, songeons à l'enlèvement de nos femmes.

Ce « nos femmes » scandalisa M. Domerat. Il n'osa cependant montrer son mécontentement, et trop occupé de surveiller les mains de Prémillac, et aussi sa dague, pour s'arrêter à un pareil détail, il approuva :

— Songeons-y en effet ! Il faut les emmener sans plus tarder... Le Balsandras n'aurait qu'à sortir de prison !... Vous comprenez, Prémillac, avec ce Bussi-Leclerc, on ne sait jamais !... Il suffit de lui donner de l'argent...

— Souffrez que je vous arrête, estimable Domerat ! Nos deux braves sont entrés, à la Bastille sans un rouge liard. Nous avons eu soin de les fouiller, en conscience.

M. Domerat loua fort cette précaution. Il re-

grettait, pourtant, que l'on n'eût pas tué sur place Balsandras et Morin : « On serait plus tranquille. »

— Ne vous inquiétez point d'eux. Je les ai inscrits sous les noms de Caternau et Pomeraz. On ne les lâchera jamais, d'autant que je sais, de bonne source, que les susdits espions sont passés en Angleterre depuis tantôt quinze jours... Résumons, s'il vous plaît : J'ai présentement sous la main une bande d'hommes déterminés. Inutile de répéter qu'à prix d'or on obtiendra bonne besogne. Les circonstances sont propices entre toutes. Le roi de Navarre a autorisé, depuis hier, nombre de dames et de demoiselles à sortir de Paris. J'accompagnerai donc avec mes gens nos deux femmes...

— Encore ! gémit intérieurement M. Domerat.

— Jusqu'à votre maison des Essarts, cependant que vous surveillerez tout, ici, et particulièrement Balsandras...

M. Domerat, s'étant cru autorisé à objecter que sa propre présence était au moins aussi utile que celle de Prémillac dans sa maison des Essarts, s'attira cette repartie :

— Erreur, mon maître ! Si mes hommes vous

voient — et ils vous connaissent, soyez-en sûr ! — vous aurez à payer une somme quadruple de celle qu'ils exigeront de moi.

M. Domerat fut de cet avis. Il renvoya son acolyte avec promesse de deux cents écus à toucher la nuit prochaine sous le porche de la rue de la Harpe, où ils tenaient leurs conciliabules ordinaires.

Mais, mis en éveil par l'obstination de Prémillac à se charger seul de l'enlèvement, il réfléchit longuement à l'ombre de ses rideaux, fit un léger somme, et se leva avec l'idée bien nette que son associé voulait le tromper. Tout, dans les allures de cet homme de louage, depuis l'histoire de l'échelle jusqu'à ses dernières manigances, dénonçait la trahison.

De telle sorte que M. Julien Domerat regretta amèrement sa confiance. Cette fortune de Mlle de Vérit, fortune insoupçonnée, ignorée de tous, de la demoiselle elle-même, n'était plus un secret puisque Prémillac en connaissait l'existence.

« Décidément, se dit-il, dût mon cœur en saigner, il me faut supprimer Prémillac, d'autant que je n'ai plus besoin de lui. Capoferro, avec sa

bande, me rendra le même service, et à peu près au même prix. Et celui-là ne sait rien de l'héritage. J'apaiserai ses scrupules, s'il en a d'occasion, par la confidence d'une entreprise amoureuse ! Faisons arrêter Prémillac sans retard... Mais il n'est pas de prison assez sûre pour un scélérat de ce mérite. La potence est le seul remède. Morte la bête, mort le venin ! Je m'en irai trouver sans délai quelqu'un des Seize.

M. Domerat se dirigea donc vers le Petit Châtelet. Mais, au milieu de la rue de la Huchette, il s'arrêta et revint bientôt sur ses pas :

« Que tu es lourd et stupide, mon pauvre Julien ! De quel secours te serait ton expérience si tu ne prévoyais point ce qui va se passer quand tu auras dénoncé Prémillac. On l'incarcérera !... A merveille !... On l'interrogera, étroitement !... D'accord !... Et il parlera sans se gêner de notre entreprise. J'aurai des ennuis majeurs, parmi lesquels mon mariage manqué ne sera pas le moins considérable Le conseil des Seize nommera d'office un tuteur à mon héritière et la mariera, à mon nez et à ma barbe, avec quelque ligueur de marque... Loin de moi ce calice !... Sans compter que

je puis être ruiné à plat, emprisonné, que sais-je ?. . Où est ta tête, mon pauvre Julien ?... Mais tu ne vois donc pas, triple sot, que le moyen le plus simple est d'atermoyer. Prémillac ne peut rien sans argent. Je vais lui tenir le bec dans l'eau sous divers prétextes, et traiter avec Capoferro, en sous-main. L'important est de savoir exactement ce qui en est de notre Balsandras. »

Se livrant ainsi à de salutaires réflexions, M. Domerat atteignit la Bastille, dont le gouverneur, M. Bussi-Leclerc, donna ordre de baisser le pont, à la seule annonce de son nom. Car, pareil à M. Domerat, M. Bussi s'enrichissait du bien des proscrits.

— Voici, se dit-il, cet excellent Domerat qui m'apporte quelque nouvelle affaire !

M. Domerat le félicita tout d'abord sur la capture de Caternau et de Pomeraz :

— Les deux prisonniers que Prémillac vous a remis cette nuit sur mes indications sont bien ceux que nous cherchions... Comment, vous me dites qu'ils se réclament de moi ! Quelle audace !

— Mais l'un d'entre eux prétend être le baron de Balsandras, il demande à vous voir.

A ces paroles de Bussi-Leclerc, M. Domerat leva les yeux vers le plafond, les baissa ensuite, regarda les carreaux, fronça les sourcils, se gratta le front.

— Balsandras ? — dit-il enfin très lentement, Le baron de Balsandras ? Je ne me rappelle pas ce nom... Vous avez sous vos clefs deux des plus grands imposteurs... Mais il s'agit d'un secret d'État ! Ma bouche est close ! J'aurai prochainement une affaire à vous proposer... Un peu de patience, elle n'est pas mûre.

Et M. Domerat parla vaguement de conspirateurs, gens riches, qu'il surveillait étroitement : « Bientôt on aurait des nouvelles. »

Puis il s'en fut, croyant avoir convaincu Bussi-Leclerc de l'identité du conspirateur Caternau avec Balsandras. En cela M. Domerat se trompait. M. Bussi, qui tenait avant tout à l'argent, prit sur lui d'interroger Balsandras, et même de composer avec le gentilhomme pour une somme ronde de mille écus. Et, six jours après son arrestation, le baron, ayant trouvé, par voie de messager, à emprunter ces mille écus chez un orfèvre du Pont Saint-Michel qui connaissait sa famille,

put sortir de la Bastille, à la nuit tombante, en compagnie de son fidèle Morin.

Leur premier soin fut de courir chez Mme de Charrost. Ils frappèrent doucement d'abord, puis à tour de bras. Personne ne leur répondit. La maison était vide.

V

Alors M. de Balsandras et Morin se dirigèrent vers le collège de Boissy, comptant trouver et un gîte et des nouvelles. C'est là qu'on avait logé les chevaux de sa troupe et la plupart de ses hommes.

Ils trouvèrent visage de bois. Le portier refusa de les reconnaître et ne voulut même pas leur ouvrir. « Il y avait beau jour que le lieutenant Balsandras était parti avec son monde et avait quitté Paris. » Et, leur fermant le guichet au nez, le portier menaça d'appeler la police.

Le bruit d'une arquebuse qu'on armait servit de péroraison à ces propos hospitaliers. Balsandras et Morin, sans insister davantage, prirent le large,

tant la crainte les tenait de retomber aux mains de M. Bussi-Leclerc.

Errant par les rues, en pleine nuit, ils ne tardèrent pas à s'égarer dans un dédale de ruelles. Pour éviter une ronde de gens du guet, ils durent pénétrer dans un jardin par la brèche d'un mur en ruines. Mais la ronde venait à peine de disparaître que deux gros chiens les attaquèrent avec des cris furieux. Par bonheur, le greffier de la Bastille leur avait rendu épées et dagues. Morin tua un des mâtins avec la pointe, et Balsandras décapita l'autre d'un coup, non sans avoir senti les crocs déchirer sa jambe.

Puis ils s'enfuirent, à l'aventure, entendant des clameurs qui s'élevaient derrière eux. Le hasard les ramena dans la rue Poupée, devant la maison déserte de Mme de Charrost. Ils s'assirent découragés sur le seuil, dans la position ridicule de gens abandonnés sur le pavé, sans un sou en poche, avec l'estomac vide et la voûte du ciel pour abri.

Comment se renseigner ? Que faire ?... Pas un feu ! Partout portes et fenètres closes ! A heurter aux huis, on risquait d'ameuter le quartier, de

faire revenir le guet, de se faire emprisonner à nouveau, et la nuit était si épaisse qu'on ne distinguait rien.

M. de Balsandras avait imprudemment escompté la joie qu'il se promettait à revoir Mlle de Vérit, ou, tout au moins, à rentrer sous son toit. A cette heure, il commençait d'avoir peur. Cette arrestation, si longtemps maintenue, et dans la Bastille même, pour une peccadille de corps de garde, coïncidait trop exactement avec la disparition de ses hôtesses, pour qu'il ne s'en effrayât point. Et l'idée qu'on l'avait espionné, pendant qu'il causait avec la nièce de Mme de Charrost, quelques jours avant, dans le jardin, cette idée, qui l'avait obsédé en prison, vint encore l'assaillir.

A qui s'adresser ?... Balsandras pensa au bon M. Domerat. Seul, cet homme de bien, familier de la maison, pourrait lui dire la vérité. Il fallait courir !... Oui, mais où demeurait-il ?... Dans le voisinage. Oui, certes ! Mais où, dans quelle rue ?... Le baron ne le savait. Il l'avait su, peut-être, mais, en ce moment, il ne se rappelait plus rien.

Ainsi condamné à attendre le matin, Balsandras

résolut de finir la nuit chez Matthieu Bernicle, cet orfèvre du Pont Saint-Michel grâce auquel il était sorti de prison. Ils se dirigèrent donc vers la place, à tâtons, marchant ainsi que des aveugles, avec leur épée engainée comme bâton.

Tout à coup, au coin de la rue de la Vieille-Boucherie, apparut une lumière qui ondulait, se balançait au ras du sol. Et, en même temps, s'éleva une voix menue : « Oublie ! Oublie ! Où est-elle ? »

C'était une marchande de gâteaux. On entendait maintenant résonner sa cliquette de bois. Balsandras appela.

« Elle m'éclairera avec sa lanterne, et je lui donnerai un denier pour sa peine... Si toutefois Bernicle m'ouvre sa porte, car je n'ai pas un rouge liard dans ma bourse, ni d'ailleurs de bourse pour l'instant. »

La femme continuait d'avancer, poussant son cri monotone : « Oublie ! Oublie ! Qui en veut ? »

Et elle apparut, éclairée par sa lanterne de papier huilé où se profilaient, peints au naturel, des oisons bridés, des éléphants, des coqueci-

grues et autres bêtes étranges qui se reflétaient sur son tablier blanc. La robe relevée bouffait sur une cotte de ratine sombre. Et, par des rubans et des sangles, une corbeille plate, vaste comme un van, se rattachait à ses épaules et à sa taille. Cet éventaire était chargé d'oublies, de galettes et d'échaudés.

La vendeuse s'arrêta, hésitante. Et Balsandras put craindre qu'elle ne s'enfuît. Mais ayant dirigé la chandelle sur les deux hommes, et, ce premier examen lui paraissant favorable, la vendeuse se décida à parler :

— Est-ce vous qui m'appelez ?... Que voulez-vous ?...

Puis, grossissant sa voix :

— Mon compagnon est derrière moi, vous savez!

— N'ayez crainte, la belle marchande, répondit Balsandras. Nous n'en avons ni à vous ni à vos oublies, mais bien à votre lanterne. Dans cette nuit, moi et mon valet nous sommes perdus, et si vous voulez bien nous éclairer jusqu'au Pont Saint-Michel, je vous donnerai volontiers une petite pièce.

— Au Pont Saint-Michel ? Mon beau Monsieur, vous ne passerez pas !...

Pourquoi ?...

Parce que ce sont les gens de Crucé qui ont la garde, et il n'y a pas plus méchant.

— Ils laisseront passer Balsandras, celui qui leur apporta des farines...

La marchande d'oublies se rapprocha, levant sa lanterne, et la porta sous le nez du baron. Alors elle chancela, et si le laquais Morin ne l'avait lestement happée au bras, elle serait tombée de son haut :

— Monsieur de Balsandras !... C'est vous qui êtes entré par la Porte Saint-Jacques ?... Oh oui ! Je vous reconnais maintenant ! Ah, Monsieur, si la vie d'une pauvre créature vous peut être de quelque service, usez de moi ! Je suis votre servante !

Et, d'une voix entrecoupée, la petite femme rappela comment le baron lui avait donné un bel écu le jour de l'émeute :

« Oui, un soldat l'avait battue, c'était vrai ! Mais, après, on lui avait laissé prendre quelques poignées de farine, et offert une écuelle de soupe à elle et à son enfant. »

— Tenez, le voilà !

Et haussant sa lumière, elle montra le marmot qu'elle portait dans une bourriche d'osier à la manière d'un carquois suspendu par une bretelle, à son épaule, « pour la plus grande commodité de son commerce ».

— Je l'emmène toujours avec moi. On ne maltraite pas une femme qui porte son petit, n'est-ce pas ?... Et puis le cœur me manque à l'idée de m'en séparer... Ah, Monsieur, grâce à vous nous avons pu vivre ! Ah, quel bonheur pour moi de vous rencontrer !.... J'ai joliment bien fait de veiller jusqu'à cette heure. Il faut vous dire que j'ai été retenue par les marmitons de l'hôtel de Lens où j'avais vendu mes oublies.

Et la marchande n'en finissait pas de raconter son histoire, agitant sa lanterne peinte. Et leurs ombres dansaient le long des façades, de compagnie avec celles des animaux fantastiques :

— Enfin, c'est à vous que je dois de m'être tirée d'affaire !.. Voilà, Monsieur, aussi vrai que je suis Macée Bourdelote demeurant rue Gilles-Cœur, près du Cerf-volant... Et avec tout ça je ne peux pas vous aider à passer le Pont Saint-Michel...

Si ! Peut-être ?... Nous avons cette chance que Salambroux soit de garde !.. Salambroux, c'est un pays à moi, un garçon mégissier....

M. de Balsandras se dit qu'une créature aussi délurée, et qui habitait dans le quartier, pourrait sans doute lui fournir quelque renseignement utile sur Mme de Charrost et sa nièce :

— Les connais-tu ?

— Si je les connais !

Et frappant joyeusement ses jupes avec sa cliquette de bois, Macée reprit :

— Si je les connais, les dames de Charrost, et leur servante Monique ! Ah, Monsieur, les chères créatures du Bon Dieu ! Jamais je ne passais devant leur porte sans qu'elles ne m'appelassent pour m'acheter quelque chose !... Hélas ! Elles sont parties depuis bientôt deux jours... Il faut que je vous raconte d'abord !....

— Mais parle donc !... Elles sont parties ?... Avec qui ?

— Avec un vilain homme noir qui gourmandait Mme de Charrost... Même que Mlle Hugueline ne voulait pas venir. Je l'entendais qui pleurait, elle essayait de décider sa tante à

demeurer.... Je m'en souviens maintenant, où avais-je la tête !... On se plaignait de ne pas savoir où vous étiez!... Alors l'homme noir a crié que vous attendiez ces dames à la Porte Saint-Antoine avec vos cavaliers, pour leur faire escorte... On l'a entendu, aussi vrai que je vous vois.

Et la marchande abonda en détails. Elle les tenait de son pays Salambroux, grand flâneur par défaut d'ouvrage et qui jouissait de la confiance de la servante Monique.

« L'homme noir avait de mauvaises intentions, c'était sûr. Depuis que M. de Balsandras avait quitté la maison, sans donner de ses nouvelles, on n'y voyait plus que ce vilain museau d'hypocrite. Le page était parti avec les chevaux pour rejoindre les cavaliers du baron, logés à côté, au Collège de Boissy. Ces cavaliers, d'ailleurs, étaient sortis de Paris, sans doute devaient-ils renforcer l'armée des Ducs de Mayenne et de Parme qui avaient pris Lagny. »

Ainsi Balsandras apprit-il cette importante nouvelle : Le roi de Navarre était parti. Son armée était dispersée. A peine restait-il quelques garnisons le long de la Seine. Du coup, Paris était dé-

bloqué. Maintenant on avait du beau pain blanc de Gonesse. Et Macée en montra un morceau : « Le souper du petit ! »

Puis elle reprit son récit :

« Le vilain homme avait emmené les dames dans des brancards à rideaux de cuir attelés de deux mules. La servante avait été mise en croupe d'un laquais, deux ânes suivaient chargés de paniers et de bahuts ; et l'homme noir, en personne, chevauchait un courtaud fleur de pêcher. Il se tenait à la portière droite des brancards, et à la gauche amblait une sorte d'estafier, drôle de mauvaise mine, que Macée connaissait d'ailleurs, de vue, pour appartenir à la bande du capitaine Capoferro. »

Le baron n'ignora bientôt plus rien du départ de ses hôtesses. Capoferro avait dû participer au coup. Avant de confier son bienfaiteur aux soins du sergent Salambroux, à la porte du Pont Saint-Michel, la marchande d'oublies lui avait promis de le mettre en rapport, dès le lendemain, avec le fameux Napolitain qui tenait ses quartiers au Cabaret des *Trois Poissons*.

Et M. de Balsandras, ayant pu éveiller l'orfèvre

Matthieu Bernicle, qui refusa quelque temps sa porte à des gens armés frappant à pareille heure, trouva enfin un gîte. Il s'endormit dans un bon lit, tant la jeunesse et le courage ont vite raison de ces inquiétudes qui suffisent à tenir en éveil les hommes faibles, irrésolus et timides.

VI

Sur le bord de la Seine, le cabaret des *Trois Poissons* ouvrait sa porte et ses trois larges fenêtres munies de grilles en fer, dont les piques se terminaient par des pommes de pin, des thyrses et des têtes de chardon — ces dernières en vue de la défense, tant était grande la quantité des rôdeurs. En cet endroit écarté, peu distant de la Tournelle, fréquentait une clientèle choisie parmi les bateliers du quai, les écoliers du collège du Cardinal Le Moyne et les écumeurs de Seine. Le voisinage de l'Ile aux Vaches, terrain préféré des duellistes, avait fait de cette taverne le rendez-vous des laquais qui gardaient les manteaux et des spadassins qui pouvaient donner un coup de

main, à l'occasion. Bien que, depuis le siège de la ville, la besogne leur manquât, les braves continuaient de venir attendre là les événements possibles, tant la force de l'habitude ramène bêtes et gens dans leurs quartiers familiers.

L'enseigne, fraîchement repeinte, en l'honneur de l'arrivée du renfort espagnol, se surmontait d'un rameau de feuillage passé en sautoir dans les anneaux de la tringle. Cette branche attirait l'attention, le tableau la retenait. Sur son champ d'azur brillait un chabot en pal, flanqué d'un bar et d'un dauphin adossés, tous trois d'argent, barbés, lorés, peautrés de gueules, couronnés d'or, et du meilleur effet. Et cet écusson avait pour supports deux sauvages occupés chacun à boire dans une grande pinte où ils enfonçaient le museau, de sorte qu'on ne distinguait que leur barbe, si longue qu'elle rejoignait leur ceinture de lierre.

Jaloux, sans doute, d'égaler ces remarquables modèles, plusieurs personnages, assis sur un même banc, devant le cabaret même, saluaient le soleil du matin en humant le pot. On eût dit que ces honnêtes gens, qui avaient choisi le rang d'oignons pour formation militaire, étaient un vivant

symbole des joies qui attendaient quiconque s'arrêterait à ce cabaret des *Trois Poissons*.

« Entrez, semblaient-ils dire, prenez place ! Et vous serez bientôt légers et contents comme nous ! »

Ce n'était pas que leur habit se recommandât par sa richesse non plus que par sa bonne qualité. Plus d'un haut-de-chausses devait ses chiquetades à la faux du temps et non point aux ciseaux du tailleur. Et de plusieurs pourpoints le rembourrage se montrait à nu, ayant pour simple doublure la peau du propriétaire. Tout riait, se mettait à l'aise, jusqu'aux fourreaux des épées qui s'amusaient à imiter ces arbres dont l'écorce pèle après la gelée.

Le bonnet d'un de ces buveurs se trouvait réduit à sa coiffe, grasse, ridée, à demi-diaphane, telle une vessie de porc. D'un autre, le chapeau n'existait pas, à vrai dire. Car cette merveille unique possédait plus de vides que de pleins. Au vrai, on n'y comptait que des trous. C'était un vrai chapeau d'été, permettant au vent de se jouer entre la doublure et la forme, puis de sortir en rafraîchissant le crâne. Une plume de chapon dressée, une croix de Lorraine en plomb, une corde effilo-

chée enserrant la passe concouraient à orner cet objet travaillé à jour.

D'un troisième, la tête s'abritait sous un appareil bombé, en façon de coupole, et qui était en fer-blanc, selon toutes les apparences. On eût pu croire, au premier abord, qu'il s'agissait là d'une marmite à trois pieds. Mais ces trois pieds étaient autant de pointes acérées, longues de six pouces.

— Vous avez tort, seigneur Patrisquet, de vous obstiner à retenir mon chapeau. Et vous me l'avez enlevé par surprise, tandis que je vous tournais le dos. Rendez-moi donc ce chapeau, s'il vous plaît. Outre qu'il ne saurait vous servir, son défaut me met dans un cruel embarras, car je ne pourrai aller par les rues avec cette secrète d'acier sans attirer les regards des bourgeois qui, suivant la simplicité ou la malveillance de leur esprit, me prendront soit pour un diable cornu, soit pour un échappé de l'hôpital !... Messieurs, je vous établis juges du procédé !

Ainsi parla le propriétaire de la calotte à trois pointes, qui avait déjà commis une vingtaine de meurtres au moyen de cet appareil ingénieux. Abritant sous un chapeau de forme haute son crâne

ainsi armé, il fonçait tête baissée sur sa victime sans défiance et lui perçait le moule du pourpoint.

Ne se croyant pas tenu de consulter « ces Messieurs » qui continuaient de boire au soleil sur leur banc — et ils étaient bien douze, — le cabaretier Jérôme Patrisquet répondit avec une majesté qu'augmentaient sa corpulence et l'épaisseur extraordinaire de son cou :

— Seigneur Capoferro, point n'est besoin d'appeler à l'aide. Votre chapeau est en bonne place et il y restera. Je l'ai accroché à un beau clou, sur la porte où est inscrit, à la craie, le compte de ce que vous me devez. L'amitié que j'ai pour vous m'oblige à laisser là ce précieux chapeau qui tient ainsi votre nom illustre à l'abri de l'indiscrétion et de l'envie. Que penserait, en effet, celui qui, entrant de fortune, lirait sur ce panneau que le capitaine Capoferro, napolitain, a laissé vieillir chez moi une misérable dette de quatre écus, deux deniers et quelques liards ?... Croyez-moi, seigneur Capoferro, laissez là ce chapeau. Il dort en compagnie de la cape béarnaise de votre ami M. de Prémillac, qui me l'a confiée

pour que je l'emploie à cacher pareillement son compte arriéré.

A ouïr d'aussi sages paroles, « ces Messieurs » s'oublièrent jusqu'à rire en se tenant les côtes, d'une seule main, pourtant, car de l'autre, ils maintenaient leur pot à bonne hauteur. Et le capitaine Capoferro, mécontent, détourna la tête, ce qui permit à l'assistance de voir que sa secrète étamée avait été extraordinairement ébréchée à hauteur de l'oreille gauche, et que l'oreille elle-même manquait, comme la droite d'ailleurs. A cette particularité on pouvait connaître que le capitaine avait été appelé, en d'autres temps, à l'honneur insigne de ramer sur les galères de Sa Majesté.

Le capitaine Capoferro était, ainsi qu'il convient à un brave dont les armes aident les gens dans leurs affaires privées, construit à la ressemblance d'un coq. Tout en bec et en ergots, il paraissait vivre sous un camail de plumes qu'il hérissait à volonté. Son nez crochu était un bec, les éperons de ses bottes — bien qu'il n'eût jamais possédé de cheval — étaient de sonores ergots. Quand il appuyait sur la garde de son épée, jadis

dorée, et dont la lame mesurait trois doigts en largeur, le bout du fourreau relevait sa cape pour imiter la queue des irascibles volailles, tandis que les pans de ce vêtement dentelé par les intempéries et le hasard des chocs, recouvraient les bras en simulant des ailerons.

On aurait pu ajouter que le costume du capitaine avait été primitivement de peluche verte, tracée, récamée d'or. Mais les flèches du soleil et les rayons de la pluie, et aussi le contact des bancs, des tables, du sol, des murs, lui avaient donné cette coloration diaprée, tout à la fois violette, livide et vermeille, que les amateurs de batailles de coqs admirent dans leurs oiseaux favoris.

M. de Balsandras pouvait déjà goûter de loin la belle mine du capitaine napolitain, car Macée Bourdelote l'avait amené, suivant sa promesse, non loin du cabaret des *Trois Poissons*. Tirant le baron par son collet de buffle, la marchande d'oublies lui désigna le personnage bigarré :

— Le voilà ! Et il n'a pas d'argent, bien sûr !... Mais oui, puisqu'il n'a pas son chapeau !... Je vous expliquerai ça plus tard ! Attendez-moi ici, je vais vous l'amener.

Elle s'avança vers les buveurs, appela Capoferro de la main. Aussitôt le capitaine tira galamment sa moustache, qui avait un bon demi-pied de long, se leva, puis rentra précipitamment dans le cabaret.

— Holà ! Maître Patrisquet, cria-t-il, voilà une dame de grande maison qui demande à me voir ! Et je ne puis me présenter sans coiffure. Allez, prenez ces cinq écus, et me rendez mon chapeau !... Nous compterons ce soir.

Et jetant les pièces sur la table où le gros homme sommeillait, à demi-vautré, le capitaine s'empara lestement de son couvre-chef, y rattacha sa calotte à pointes, sortit, et rejoignit Macée.

Ils échangèrent quelques paroles. Puis la petite revint seule et annonça à Balsandras que son homme l'attendait dans le jardin des *Trois Poissons*.

— Vous pourrez causer sans qu'on vous dérange. Non, n'entrez pas de ce côté ! Venez par ici, entre l'abbaye et le chantier des haleurs, il y a une ruelle !... Là ! Maintenant, adieu, Monsieur !

Et comme Balsandras lui tendait une poignée d'argent « pour sa peine », Macée rougit, baissa la tête. Des larmes mouillaient ses yeux.

« Oh ! murmura-t-elle, ce n'était pas pour l'argent qu'elle avait fait ça !... C'était pour... Par reconnaissance, enfin !

Le baron prit entre ses deux mains la tête de la pauvresse et l'embrassa doucement sur le front :

— Macée, tu es une bonne fille, et si je ne sais t'en récompenser, Dieu s'en chargera pour moi ! Il aime les faibles et les simples, et ceux qui sont de bonne volonté ! Je te dis merci, et au revoir !

Il entra dans le jardin, laissant la petite marchande appuyée contre la clôture de la ruelle. Quand Balsandras eut disparu, elle envoya un baiser vers la porte, et s'enfuit. Mais elle s'arrêta brusquement. Là, dans la pochette de son tablier, sous sa main, elle venait de sentir quelque chose de dur et de lourd... De l'argent !

Et moitié pleurant, moitié riant, Macée Bourdelote reprit le chemin de la Cité, inquiète de son enfant qu'elle avait confié à une voisine. Tout en trottant le long du quai, elle songeait :

« Ce qu'ils sont trompeurs et bien disants, ces seigneurs !... Et d'autres gens que nous, bien sûr !... Voyez celui-là, il a bien su me passer son argent, et contre ma volonté !... Un enjôleur !...

Ah, si j'étais née belle demoiselle, et riche !... Mais que je suis bête !... Alors je ne serais pas Macée, la veuve de Bourdelot le batelier... Et je n'aurais pas connu M. de Balsandras ! »

D'un air tout à la fois affable et hautain, le capitaine Capoferro salua le baron et le pria de s'asseoir sous la tonnelle. Un pétit Bacchus de pierre se dressait au-dessus de sa vasque, et les mains de l'antique enfant étaient pleines de gros raisins, dont elles exprimaient le jus. L'eau qui s'échappait de ces grappes, par un habile artifice, tombait goutte à goutte dans le bassin ovale, où nageaient des poissons gris. La servante s'approcha, borgne, dépeignée, et plus semblable à une sorcière qu'à une fille de bien. Capoferro lui adressa la parole avec bienveillance :

— Gracieuse Mégère, ma mie, enfourche légèrement ton balai, vole et nous sers ! Que deux bouteilles de vin de Sicile, ou de Suresnes, si tu n'as pas mieux, reviennent avec toi ! Ainsi muée en Hébé, tu mettras le nectar fraîchir dans cette vasque où tu pourras, par extraordinaire, laver les verres.

Puis il prit place en face de Balsandras sur un

escabeau, et entama un éloge de la vie champêtre. D'une voix chaude et vibrante, il célébra les charmes de la nature, et s'attendrit sur les feuilles de la treille rougies par les rayons du soleil d'automne. Cela dura jusqu'à ce que la servante fût partie après avoir apporté le vin.

Alors le capitaine Capoferro, ayant porté la santé de son visiteur, baissa la voix et parla sérieusement :

— Vous êtes le troisième, Monsieur, qui se présente à moi, en cette même semaine, et sollicite mes bons offices pour enlever la même demoiselle... Ne m'interrompez pas, le temps a des ailes !... Les deux premiers m'ont cruellement trompé. Souffrez que, mû par un sentiment de discrétion dont je vous laisse juge, je ne les nomme point, quant à présent. Avec vous, il n'en va plus de même. Me piquant de m'y connaître en hommes, je ne vous demande ni avances, ni arrhes, sinon une pauvreté de vingt écus pour payer quelques douceurs de cave ou de gargote à mes braves, qui bayent aux corneilles, là-bas, en attendant notre bon plaisir. Pour la suite, je m'en rapporterai à votre générosité... Non ! Non !

Inutile de me dire qui vous êtes ! Je sais tout de vous. Baron René de Balsandras, chef du nom et d'armes de votre famille, vous avez pour ami un homme de bien qui vous a fait coucher à la Bastille pendant qu'il enlevait votre fiancée, Mlle de Vérit.

Balsandras commença de regarder avec inquiétude ce quidam si bien renseigné, mais il ne se permit plus de l'interrompre.

— C'est à moi, Monsieur — continua le capitaine en laissant couler sur l'ongle de son pouce une goutte du vin vermeil — que cet excellent seigneur confia le soin d'emmener Mme de Charrost et sa nièce. Mais l'amour que je porte aux dames me défendait de me mêler d'une pareille expédition. S'il se fût agi de tirer l'épée, passe encore !

Un Capoferro d'Aversa ne se met pas en campagne contre des femmes... Enfin, pour tout dire, je donnai à ce client quelques-uns de mes hommes et ne lui demandai qu'une modeste rétribution... Ma bonne foi a été surprise. De vous à moi, sachez qu'il m'a promis beaucoup, et ne m'a rien donné, ou si peu que rien. Mais voici que

mon ami Prémillac... Vous le connaissez sans doute ?

Le baron avoua qu'il ignorait jusqu'au nom de celui-là. Capoferro en marqua quelque surprise :

— Il a pourtant reçu de vous un maître coup d'épée sur la tête, à la Porte Saint-Jacques.

— Ah ! fit Balsandras avec dédain. C'est un homme de police ?

— Oui et non. En vous arrêtant au moment où vous alliez sortir de Paris pour rejoindre l'armée royale...

— Pardon !... Comment osez-vous m'accuser... ?... ?

— Patience ! Je vous ai déclaré savoir tout de vous, ne m'obligez pas à vous le prouver dans le détail. Prémillac, en s'assurant de votre personne, devançait les désirs de son associé. Pour des raisons que nous laisserons de côté, quant à présent, il vint me trouver quelques heures après mon entrevue avec le gentilhomme en question et me proposa un marché. Il s'agissait d'enlever les mêmes dames. Pour m'en donner à garder, ce rusé coquin inventa une merveilleuse histoire :

Sauver Mme de Charrost et Mlle de Vérit, les sauver des embûches du gentilhomme sus-dit, tel était l'objet de sa généreuse entreprise. Il fallait agir, et sans perdre un instant! Ma simplicité me précipita tête baissée dans le piège. Je me mis à courir après mon monde, lesté de quelque monnaie par ce scélérat de petite mesure. Et, lorsque je revins au rendez-vous, j'étais volé !... Oui, Monsieur, volé comme dans un bois !

Ici le capitaine soupira, but un coup de vin, dérangea les poissons en replaçant la bouteille dans la vasque et conclut :

— Ce Prémillac — que l'enfer le dévore ! — avait profité de mon absence pour embaucher les meilleurs de mes hommes et je demeurai pareil à un petit Saint-Jean.....

— Mais enfin, fit Balsandras, m'apprendrez-vous comment a fini l'aventure ?

— A merveille, Monsieur !... Ou, pour mieux dire, au plus mal !... Prémillac a surpris le convoi mené par mon premier client, l'a dispersé dans le Bois de Vincennes, et a mis les deux dames en sûreté. La renommée...

— Mis où ? Mais parlez donc, cria le baron, que l'impatience rongeait.

— Chut ! On nous observe !... La renommée, Monsieur, n'a pas embouché sa trompette pour chanter la retraite du vertueux anonyme. Nul ne sait ce qu'il est devenu. On suppose que, fendant l'air et le vent, il s'est enfui, empruntant les ailes de Mercure pour s'en aider les talons. Vous connaissez la chanson :

« Les pieds sauvent la personne,
« Il n'est que de bien courir. »

— Mais je me moque de votre anonyme ! gémit Balsandras. Me direz-vous où sont ces deux malheureuses dames ?

Le capitaine Capoferro, qui se servait d'une bouteille vide en guise de mandore pour s'accompagner en chantant, répondit posément :

— Je ne sais si je vous le dirai. Quant à savoir où elles sont, je puis vous garantir que je le sais. Tenez-vous en repos et m'écoutez !

Balsandras, pour calmer sa rage, commença de ronger le second de ses gants, car de ses dents il avait déjà déchiré le premier.

« Si je le brusque, songeait-il, ce drôle m'enverra promener. Et ma vie, mon cœur, mon âme sont entre ses mains ! »

— C'est là, continua l'imperturbable Napolitain, le seul point important de l'affaire. Si vous consentez à me donner ce que je vous demanderai, je me fais fort de vous mener, au plus tôt, dans la maison où ce sycophante a enfermé ses intéressantes captives.

— Ce que vous voudrez ! Ou plutôt ce que je pourrai ! Car, pour aller au vrai, je suis mal muni d'argent.

— Eh, Monsieur, il ne s'agit point d'argent !

— De quoi peut-il s'agir, alors ?

— Voici ce que je vous propose : Vous m'allez donner votre parole de noble que vous me compterez cinq mille écus, après votre mariage.

— Verbiage ! murmura le baron désappointé. Mais, — ajouta-t-il en haussant les épaules — vous qui savez tout n'en êtes pas à ignorer que je suis sans fortune et que Mlle de Vérit est une orpheline sans argent !... Parlons sérieusement, s'il vous plaît.

— Calmez-vous, Monsieur de Balsandras. C'est

bien simple. Vous me compterez cinq mille écus sur le premier héritage que fera votre femme... Votre parole, rien de plus !

— Mais vous êtes insensé !... Jamais, au grand jamais, nous n'aurons de telles sommes que nous puissions...

— Votre parole !... Oui ! Je m'en contente.

— Puisque vous y tenez, je vous la donne ! Ne vaudrait-il pas mieux, pour que la folie soit complète, que je vous signe un billet ?

— Inutile ; un papier se perd. Votre parole vaut mieux. Bien !... Et maintenant trouvez-vous à la Porte Saint-Antoine avec votre valet. Ayez des pistolets. Vous m'y verrez sur le coup de trois heures. Je serai derrière vous. Vous me nommerez Martin et me donnerez pour votre second laquais. Si on vous demande pourquoi vous voulez sortir, vous répondrez que vous allez vous battre en duel dans le Bois avec un royal quelconque et qu'on vous a assuré le champ. Je me charge du reste. Mes hommes partiront par voie d'eau... Adieu !... Ah ! N'oubliez pas les vingt écus... Merci, c'est parfait !... Jusqu'à ce soir nous ne nous connaissons plus.

Et, ramassant lentement l'argent qu'il enfouit dans son haut-de-chausses, le capitaine Capoferro salua le baron tout juste assez pour prouver à la servante, qui les épiait, que le visiteur n'était pas un client d'importance.

« Si cette furie se doutait du coup de filet que je viens d'envoyer, elle avertirait la bande et je ne pourrais satisfaire les exigences de « ces Messieurs ». Allons ! Je me vengerai de Prémillac et je serai riche par surcroît ! On a sa petite police. Moi aussi je me promène la nuit dans la rue de la Harpe. On y entend des propos utiles. A moi, la bonne dîme sur l'héritage des Tanguy ! Je m'associe à la fortune de Balsandras ! »

Un instant après, le capitaine priait « ces Messieurs » de vouloir bien se mettre en route, avec un demi-écu, par tête, comme viatique. Il s'agissait de se couler en bateau jusqu'au pont de Charenton, sans scandale, et surtout de se tenir coi jusqu'au signal convenu : « Tanguy ! »

« Soyez tous là, dès six heures du soir, secs et dispos, avec l'épée et la dague, quelques arquebuses et une saucisse de poudre. L'affaire est petite. Mais si elle réussit, il y aura double paye. »

VII

Depuis que le duc de Parme, trompant par ses manœuvres savantes le roi Henri IV, avait enlevé la ville de Lagny à sa barbe, Paris se trouvait débloqué. Les vivres affluaient de toutes parts. La garde de l'enceinte était négligée : entrait et sortait qui voulait.

Quand le baron de Balsandras gagna, à l'heure dite, le guichet de la Porte Saint-Antoine, son étonnement ne fut pas mince de s'en voir interdire l'accès. Il eut beau insister, réciter son histoire de duel, on lui déclara qu'il ne sortirait pas sans un ordre signé du Gouverneur : « La consigne était pour tout le monde et sans explications. »

Force lui fut de se retirer avec ses deux valets,

Morin et Martin Capoferro. Celui-ci jurait, par Bacchus, n'y rien comprendre. Mais, tout à coup, il se frappa le front, et donna l'explication du mystère :

« Un mouvement de troupes, sans doute? Il croyait se rappeler qu'on avait parlé, la veille au soir, d'une entreprise sur Charenton !... Les lansquenets d'Éberstein devaient fournir un détachement pour essayer d'opérer jonction avec le duc de Parme, qui devait attaquer le pont fortifié. »

Et Capoferro conclut :

— Ce sera bien le Diable si nous ne pouvons sortir avec le convoi des lansquenets !... Tenez, les voici qui arrivent ! Rangeons-nous, car il n'y a pas de pires brutes. Ces Allemands renverseraient les Saints Apôtres, fouleraient aux pieds Dieu le Père, s'ils s'avisaient de demeurer devant eux.

L'aigre son des fifres se perdait dans le ronflement des tambours, et le pas des piétons cuirassés foulait lourdement le sol, avec une régularité rigoureuse. Les joueurs d'épée à deux mains précédaient chaque escouade, et ces colosses à longue barbe portaient leur espadon en sautoir, sur le dos, la longue poignée à floches de soie dépas-

sant l'épaule gauche. Sur les flancs, les caporaux attentifs rectifiaient l'alignement avec la hampe des hallebardes, et M. de Glockenthonn, en personne, s'avançait, gardé par douze trabans en demi-armure noire et blanche, coiffés de bourguignotes à masque dont le panache, à ses couleurs, sable et sinople, mesurait deux pieds de haut. Le capitaine, ainsi entouré par ces porteurs de pertuisanes à fer doré, brillait, sous ses armes argentées et son costume neuf de taffetas cramoisi, comme un coquelicot dans une pièce de seigle.

La tête de ce bataillon ayant atteint la porte et fait halte, le capitaine Glockenthonn sortit des rangs avec ses trabans, pour surveiller le défilé. Il reconnut Balsandras et, à la grande surprise de celui-ci, lui présenta ses civilités.

— Eh bien, Monsieur, êtes-vous toujours aussi heureux dans vos rencontres à l'épée ?... Il convient d'avouer que vous vous en servez à votre avantage. Et comment vous portez-vous ?... Pour moi, mon bras va très bien, Dieu merci, grâce à un emplâtre que m'appliqua l'apothicaire Henrion Létice, et je vous le recommande, à l'occasion :

Rue Saint-Jacques, aux *Raisins de Damas!...* Mais qu'attendez-vous ici ?

— Hélas, cher Monsieur, ce que j'attends ?... Je désire sortir pour régler un compte que j'ai avec un certain... chevalier... de... de Neauphle... du parti du Roy de Navarre, qui m'a provoqué récemment... On nous a donné le champ dans le Bois de Vincennes, et ces sots de la porte ne veulent pas me laisser aller !

— N'est-ce que cela ?... Vous viendrez avec moi ! Et si vous avez besoin d'un second, je suis à votre service.

— Merci mille fois ! Un second tel que vous serait la victoire assurée. Mais il s'agit d'une affaire purement personnelle.

— Tant pis !.. Personnelle ?... Ah ! Ah ! Histoire d'amour ?

— Non point ! Une dispute de préséance...

— A la bonne heure ! Eh bien, je vais vous aider à passer... Quels sont ces deux drôles ?

Le capitaine Capoferro reçut stoïquement cet outrage ; le valet Morin ne s'en occupa point. Tous deux, d'ailleurs, surveillaient la porte, attendant une occasion de se faufiler.

— Ces deux braves gens, Monsieur, sont à mon service, ne vous déplaise, et tiennent mes épées de rechange.

— Très bien ! L'épée large me plaît. Ces drôles nous suivront.

Et le capitaine Glockenthonn ayant donné l'ordre d'ouvrir les deux battants, assista à l'écoulement de sa troupe, puis poussa rudement Capoferro et Morin à la suite, pêle-mêle avec les valets des soldats.

— Allons, canaille, à votre rang !

Et il garda Balsandras à ses côtés. Un des gardiens, qui prétendait s'opposer encore à son passage, reçut un maître soufflet du capitaine de lansquenets, sans compter douze coups de hampe de pertuisane, un par traban. Alors il rentra dans le corps de garde et ne reparut plus.

Et M. de Balsandras put enfin respirer à l'aise, dans le faubourg Saint-Antoine, ayant à dos la Bastille et les tours de l'Arsenal. Ce fut avec un soupir de soulagement qu'il entendit la lourde porte se fermer et le pont se relever derrière lui.

Entre Saint-Antoine des Champs et les ruines des moulins incendiés, il prit congé du capitaine

Glockenthonn et tira vers le Bois de Vincennes.

— M'apprendrez-vous enfin — dit-il à Capoferro qui humait le vent en tirant sa moustache — ce que nous allons tenter, et pourrai-je savoir dans quel repaire ce Prémillac a entraîné les malheureuses femmes dont il s'est emparé ?

— Tout doux, Monsieur ! J'ai plus d'une raison de croire que nous devrons aller jusqu'à la futaie de Boissy, et je ne serais pas surpris qu'à Marolles nous puissions souper et avoir des nouvelles de vos dames. Battons d'abord le bois et laissons, si vous m'en croyez, les lansquenets gagner le pont. Nous passerons l'eau en quelque bateau avec mes hommes, et...

Capoferro s'arrêta, au milieu d'une petite clairière. La terre défoncée gardait des empreintes de fers et de pas. Il se pencha sur le sol ; sans crainte de gâter ses chausses de peluche, s'agenouilla.

— Voici l'endroit même où M. Domerat fut assailli. Huit fers de mules ! Pas un de moins ! Et un cheval... Un moyen cheval, oui ! Et un courtaud, puis une bête d'amble... Il a été attaqué par des gens à pied qui ont pris les montures,

c'était certain ! Et le courageux seigneur s'est enfui par là, poussant son courtaud de l'éperon... Voyez, il y a même des poils qui ont volé... Regardez les traces !... Départ au galop de pied ferme ! Comptez les fers pour la pirouette... Quel saut ! Regardez les traces...

La frayée du cavalier pouvait se suivre à travers les taillis Évidemment M. Domerat s'était laissé emmener par sa monture. Mais, chose singulière, la piste se marquait mieux encore sur la terre, où les herbes et les mousses semblaient avoir été ratissées, pressées au rouleau.

— Tout m'annonce — déclara Capoferro qui s'avançait plié en deux, écartant avec précaution les rameaux fraîchement brisés et dont les cassures étaient humides, les feuilles à peine flétries, tout m'annonce que nous allons avoir des nouvelles de votre ami Domerat... Tiens, une épée !... Et sans sa gaine !... Une épée de ceinture... et d'assez bonne étoffe... Excellente trouvaille... Tiens ! Tiens ! La piste tourne et se croise, on dirait...

Un bruit sourd, une grande ombre se dressant brusquement devant eux, puis disparaissant, un

craquement, la chute d'une grosse branche, puis un galop désuni, éperdu, et les trois hommes n'entendirent plus rien.

— Nous aurons toujours le cheval, fit Capoferro. Et il courut tête baissée dans le hallier. Balsandras et Morin avaient peine à le suivre. Ils allèrent ainsi devant eux, se heurtant aux troncs, s'embarrassant les pieds dans les tiges traînantes. Des branchages les cinglaient, les souffletaient, les ronces les agrippaient. Derrière l'Italien qui fonçait, le maître et le valet se hâtaient, suant, essoufflés.

Et Capoferro donnait de la voix, les encourageait :

— Taïaut ! Taïaut ! Ça va bien ! Voici la bête, je vois son poil !

La bride traînante s'était nouée autour d'une souche, et le cheval affolé, pointait, ruait, s'écartait, tournait.

D'un temps, ils lui sautèrent au mors, aux naseaux, le maîtrisèrent. Morin, lui jetant sur la tête son manteau, l'aveugla. Et le courtaud fleur de pêcher demeura immobile, tremblant sur ses quatre pieds, de longs frissons courant le

long de ses flancs, trempés de sueur et de sang.

Alors on vit que quelque chose pendait à l'étrivière gauche. Et cette chose sans nom, continuant la jambe bottée prise par le cou-de-pied dans l'étrier, était tout ce qui restait de M. Julien Domerat, ancien procureur, de son vivant conseiller privé et informateur des Seize. De sa tête il ne restait plus qu'une moitié. Le crâne scalpé, ouvert, avait laissé fuir la cervelle. Seules les mâchoires étaient intactes, et les dents, découvertes, brillaient étrangement. Un bras rattaché au tronc par quelques fibres avait perdu sa peau. Et les lambeaux du drap s'étaient incorporés aux lambeaux de chair, aux os fracassés. Par une dérision funèbre, la bourse de cet homme d'argent était restée pendue à sa ceinture, où il ne restait plus que les pendants de l'épée et la moitié d'un fourreau de dague.

Le capitaine Capoferro recueillit pieusement cette bourse. Elle contenait trente écus et vingt pièces d'or. Il recueillit aussi le courtaud. Mais la selle était à ce point rompue et éventrée qu'il dut l'abandonner sur la place.

Les trois hommes sortirent du bois, Morin

menant le cheval, Capoferro comptant l'argent de feu Domerat, et M. de Balsandras songeant.

— Voici une entreprise qui s'annonce merveilleusement favorable, Monsieur — dit le capitaine napolitain, empochant la bourse. — A peine entrés en campagne, nous sommes montés et soldés par l'ennemi, et cet ennemi m'a légué une épée de qualité supérieure. Bientôt je compte lui fournir une gaine digne d'elle, avec la peau de M. de Prémillac. Aussi vrai que votre ami Domerat fut un juste parmi ses pareils !

Telle fut l'oraison funèbre de M. Julien Domerat, qui, victime de son ambition démesurée et de son imparfaite connaissance du cheval, nourrit pendant des jours, dans un fourré sauvage, les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre.

VIII

— Et moi je vous dis, Monsieur, que je ne vous obéirai pas! Si, par une violence exécrable, et dont vous serez bientôt puni, je l'espère, vous nous tenez, ma tante et moi, en votre pouvoir, ce pouvoir ne va pas jusqu'à m'imposer une alliance indigne... Ne m'approchez pas, surtout!... Ou je me précipite par cette fenêtre!...

Ainsi répondait Mlle de Vérit aux entreprises matrimoniales de M. de Prémillac, qui, depuis l'avant-veille, gardait sous clef Mme de Charrost et sa nièce dans le propre château de M. Domerat. Il s'y était introduit avec sa bande de sacripants, moitié par persuasion, moitié par force, en donnant au portier cette raison, qu'il précédait le légitime propriétaire.

Grâce à l'argent avancé par M. Domerat, M. de Prémillac avait soudoyé une partie des braves du capitaine Capoferro, attaqué le convoi dans le Bois de Vincennes, dispersé l'escorte, mis en fuite M. Domerat et emmené les deux dames dans leurs brancards jusqu'à la maison des Essarts. Là, il avait déclaré à Mme de Charrost que M. Domerat allait bientôt revenir, de sa personne, pour exécuter sa promesse de mariage, et aussi pour l'unir, lui Prémillac, à Mlle de Vérit. Un prêtre serait là pour bénir les deux couples.

Et M. de Prémillac, qui avait employé une partie des écus de son associé à se vêtir décemment chez un fripier, avait entamé un éloge de son propre mérite, ébauché l'histoire de sa maison : « une des principales du Périgord » et dont il ne portait point le nom, « pour des causes politiques ».

Il avait ajouté que Mlle Hugueline et lui étaient d'accord. C'était un mariage d'amour, projeté depuis longtemps entre les parties. Et, comme si son désintéressement n'apparaissait point assez manifeste, M. de Prémillac insista :

« Mademoiselle de Vérit était une orpheline

sans le sou et qui ne pouvait vivre aux crochets de sa tante. Ami dévoué de ce bon Domerat, il se devait de se charger de cette enfant. »

Mme de Charrost dut d'ailleurs en croire le gentilhomme sur parole, car il lui fut impossible de communiquer avec sa nièce. Claquemurée dans une petite chambre, aux soins d'une femme muette d'épouvante qui avait remplacé la fidèle Monique, la bonne dame n'avait point licence de sortir : « C'était pour sa sûreté — disait la malheureuse servante d'occasion que Prémillac avait menacée de la corde — tant on redoutait une attaque des bandes royales qui battaient le pays. » Et Mme de Charrost avait une peur épouvantable des bandes royales. N'était-ce point ces bandes, en effet, qui l'avaient assaillie dans le Bois de Vincennes, où, sans l'arrivée de Prémillac, elle fût demeurée avec sa nièce au pouvoir des soldats du Roy? Telle était la fable que M. de Prémillac avait réussi à faire accepter à la bonne dame.

Fatigué d'exhorter Mlle de Vérit à la soumission, M. de Prémillac résolut de brusquer les choses. Ce soir-là même, il avait réussi à se procurer un prêtre, pauvre vieil homme de campagne que ses

gens enlevèrent comme il revenait de porter les sacrements à un mourant. Et ce curé fut invité à choisir d'être jeté dans le puits des Essarts ou de marier, à minuit, « deux tendres amants qui s'étaient réfugiés dans ce château, pour échapper à la tyrannie d'un tuteur barbare ».

Mais Mlle Hugueline ne voulait pas de M. de Prémillac pour époux. Celui-ci, comprenant que la violence n'avancerait pas ses affaires, essaya de parler doucement. Son hypocrisie ne le servit pas mieux. Jamais il n'aurait cru qu'une jeune fille pût se montrer aussi courageuse. Il songea alors à la faire lier, ficeler sur une chaise et proprement bâillonner. Ainsi présentée, sous un grand manteau, à un faible prêtre aux trois quarts terrassé par la frayeur et la faim, la fiancée pouvait convenablement recevoir le sacrement du mariage.

M. de Prémillac s'arrêta donc à ce dessein. Aussi bien lui paraissait-il le plus sage. Laissant Mlle de Vérit exhaler son impuissante colère, il la salua très bas, lui souhaita gracieusement une bonne nuit et s'en fut, tirant la porte, qu'il ferma à grand renfort de verroux. Il prescrivit à deux hommes de mener bonne garde sous la fenêtre,

de repêcher la prisonnière si elle sautait dans l'eau du fossé. Il recommanda à la servante de surveiller étroitement la jeune fille, en collant son œil aux fentes de la porte, et de le prévenir dès qu'elle serait endormie.

Vaincue par l'émotion et la fatigue, Mlle Hugueline se laissa, en effet, gagner par le sommeil, sur la chaise où elle s'était assise, accoudée à la fenêtre de l'étage. M. de Prémillac, averti, se glissa dans la chambre, avec quatre compagnons, déchaussés, pour qu'on n'entendît point leurs pas. Et ils étaient munis de longues bandes de toile, empruntées aux draps de M. Domerat.

Brusquement entourée, saisie, Mlle de Vérit n'eut pas même le temps de crier. Un oreiller lui fut appliqué sur la face, ses chevilles, ses genoux, ses poignets, ses bras attachés aux pieds, aux barreaux, au dossier, aux accotoirs du siège. Alors on lui passa un bâillon de toile sur la bouche, on l'assura par une mentonnière, on jeta sur sa tête un grand manteau qui la couvrit jusqu'à la pointe de ses pantoufles, et on la descendit dans la salle basse où l'attendait, plus mort que vif, le curé de Mauzieux. Il sursauta à

l'entrée de ce cortège, qui comprenait les mariés et leurs témoins.

Ces témoins n'étaient autres que les honnêtes porteurs de la chaise. Au moment où ils déposaient avec précaution leur précieux et léger fardeau, un coup de feu éclata, puis un autre, et enfin une détonation tellement forte que deux volets des fenêtres en sautèrent hors de leurs gonds. Les murs semblèrent se pencher pour se joindre, trois chandelles sur cinq s'éteignirent. Tombant à genoux, le prêtre cacha son visage dans ses mains jointes. M. de Prémillac cria : « Alerte ! » et se précipita au dehors, suivi de ses témoins qui cherchaient leurs armes. Car ils nourrissaient telle confiance dans les défenses de cette demeure fortifiée qu'ils avaient laissé épées et arquebuses dans les chambres.

Sous la pluie que le vent rabattait, mouraient les flambeaux et les torches. On se battait dans la basse-cour, c'était clair, et la première porte du pont avait été forcée. Mais par qui ? Les coups de pistolet traçaient des traînées de feu dans la nuit ; on entendait des jurons, des cris, des chocs sourds. La seconde porte tenait bon : rien n'était perdu.

M. de Prémillac y courut en tête de son monde. Il dut reculer pour ne pas être écrasé sous les lourds battants qui s'abattirent dans le fracas et la lueur d'une charge de poudre qui fusait. La seconde saucisse du capitaine Capoferro avait été d'aussi bon service que la première. Prémillac dut battre en retraite vers la maison, poursuivi la pointe aux reins par Balsandras et sa troupe. Sur le perron, il rallia les siens et fit ferme, mais Capoferro se précipita d'une telle ardeur que l'associé de M. Domerat rompit en désordre et se couvrit mal. La large lame du capitaine le traversa de part en part. Engagée jusqu'à la garde dans la poitrine, elle se rompit quand le moribond glissa sur les marches. Alors Capoferro se rua à la façon d'un bélier, cossant dans le groupe, et chaque coup de sa tête armée mettait un homme par terre, avec trois beaux trous dans l'estomac. M. de Balsandras fauchait avec sa forte épée, d'une si bonne main, qu'on eût cru voir l'Ange exterminateur qui jadis plana sur l'Égypte. « Ces Messieurs » ne travaillaient pas avec un moindre à-propos. Ne se piquant pas de noblesse, ils défaisaient les gens en leur tranchant les jarrets.

La place fut bientôt nette. Et Balsandras, entrant dans la salle basse, y vit, à la lueur de deux chandelles, un vieux prêtre qui priait, prosterné, le nez contre le mur, et une forme humaine palpitant sous un manteau. Il enleva vivement ce manteau et reconnut les yeux de Mlle de Vérit, qui le regardaient d'un air moins effrayé que charmé. Et ces yeux couleur du temps semblaient dire :

« Nous savions bien que vous finiriez par arriver. »

Mlle Hugueline fut vite délivrée de ses bandes de toile. Et comme M. de Balsandras, tout à l'émotion de cette aventure singulière, la serrait tendrement dans ses bras, elle lui demanda sévèrement :

— Eh bien, Monsieur, avez-vous rempli votre promesse ? Et nous revenez-vous avec les gens du Roy ?

M. de Balsandras ne répondit pas catégoriquement à cette question.

« Avant de passer dans les rangs de l'armée royale, il avait tenu à retrouver sa plus chère amie, dont certains renseignements lui avaient fait pressentir le danger... Quant au Roy, il le rejoindrait dès demain... »

Ceux que Mlle de Vérit avait confondus avec les gens du Roy ne se permirent point de troubler cet entretien. Ils achevaient leurs anciens compagnons blessés, sur l'ordre du rancunier Capoferro, non sans les avoir remis d'abord entre les mains du malheureux prêtre, qui les exhorta dans ce moment difficile. Puis ils dépouillèrent les morts, sans en excepter deux des leurs qui avaient eu la mauvaise chance de se laisser tuer dans une aussi petite affaire. Après quoi, le curé put s'en retourner à Mauzieux, et on l'accompagna avec des falots.

IX

Ainsi l'expédition, partie de Charenton, où M. de Balsandras avait retrouvé « ces Messieurs » cachés au fond d'un bateau de foin, réussit-elle à enlever le logis des Essarts, lieu d'une forte assiette, situé non loin de la futaie de Boissy. Mme de Charrost, quand elle fut mise au courant de ces choses, se refusa tout d'abord à reconnaître les mauvais desseins de son fidèle ami M. Domerat. Puis elle pleura amèrement, dénonça son ferme propos de se retirer dans un couvent, et consentit enfin à accompagner, dans les brancards qui avaient déjà couru tant de fortunes diverses, sa nièce et son fiancé avéré, le baron de Balsandras, jusqu'aux quartiers du Roy, qui devait chas-

ser, d'après la rumeur, dans le pays de Beauvais.

En quatre jours, grâce à la diligence du capitaine Capoferro qui, monté sur le courtaud fleur de pêcher, servait de fourrier, le convoi atteignit les lignes royales. Là, le capitaine et « ces Messieurs » disparurent, fondirent, sans qu'on ait su, au juste, s'ils passèrent sous le drapeau blanc ou s'en retournèrent à Paris servir la Ligue sous l'écharpe verte.

Henri IV accueillit Balsandras avec cette bonne grâce qu'il prodiguait à ses ennemis plus encore qu'à ses amis. Il voulut que le mariage se célébrât en sa présence, passa sa propre bague au doigt de Mlle de Vérit et dit au baron :

— Holà, mon compère, tu ne fais pas là un mauvais rêve ! Mademoiselle la mariée est une des plus riches entre les héritières de mon royaume... Eh quoi ?... D'où te vient cet air étonné ?... Cracherais-tu sur la succession des Tanguy ?

Et quand il sut que le marié et la mariée ignoraient tout de l'héritage des Tanguy, le Roy frappa sur l'épaule du baron et s'écria, en se tournant vers les courtisans qui se crurent obligés à rire plus haut que Sa Majesté :

— Voici, Messieurs, un coup de cette Déesse Fortune ! Elle caresse les dormeurs d'une aile si légère, qu'ils ne la sentent point passer. Et ils se réveillent sur un lit de bel or !... Un pareil bonheur ne m'est pas encore échu. Monsieur de Balsandras, tu me prêteras de l'argent quand je serai par trop gêné !

Le capitaine Capoferro ne put entendre ces mémorables paroles, car il était déjà parti. Mais il n'oublia pas, six mois après le mariage, de venir réclamer son dû. On dit même, qu'ayant touché la somme convenue, à quoi la baronne de Balsandras tint à ajouter une chaîne d'or de deux brasses, il retourna dans son pays, y acheta une vigne, laissa se rouiller au clou sa calotte d'acier à trois pointes, et finit ses jours dans la peau d'un homme de bien.

VI

A Léon Laglaize.

UN SOUVENIR DE JEUNESSE

L'ILE TIDORE

1876

L'ILE TIDORE

« Encore que l'inanité de tout effort soit une notion définitivement acquise à notre raison, c'est toujours une satisfaction de se rappeler ceux qu'on a pu faire, quand ce ne serait que pour se convaincre un peu plus avant de cette inutilité. Par la longueur des routes parcourues aux années de ma jeunesse, je vois combien peu l'on fait de chemin dans le monde, au sens du siècle, pendant qu'on navigue sur des mers lointaines ou qu'on visite des rivages inhospitaliers. Si Victor Jacquemont n'était pas mort, dans la plénitude de sa force et entouré de sympathies

extérieures à ses travaux, l'injuste renommée ne l'aurait pas effleurée de son aile et son labeur n'aurait pas compté. Il faut avant tout contracter des alliances utiles et s'entourer de hautes et puissantes amitiés. Et c'est ce à quoi nous n'avons jamais pris garde. Et quel est l'esprit d'aujourd'hui assez borné pour ignorer encore que chaque société bien réglée est basée sur une exploitation rationnelle ? — Toute créature humaine qui lie commerce avec une autre, nourrit le secret projet de la réduire en esclavage. »

Ainsi parla mon ami Timothée. Cet homme a lu l'Ecclésiaste, et mes loisirs se passent à admirer sa sagesse. Je fis sa connaissance, il y a plus de vingt ans, dans ces parages éloignés où les Portugais du seizième siècle allaient chercher les épices, et il me revenait à l'esprit, à l'entendre jeter son blâme spéculatif sur les choses de la terre, comme un souvenir confus de ces grandes îles tropicales où l'atmosphère est lourde de pluie et de senteurs de jasmin. Je revis, comme en un rêve, les nids de verdure de Célèbes avec les haies chargées de larges fleurs pourprées, où butinent les grands papillons dont les ailes sont peintes

de couleurs tranchées comme les émaux des blasons; je rentrai dans les pagodes de Ménado, sombres et mystérieux réduits où, sous la buée bleuâtre des lampes et des brûle-parfums, les images laquées et dorées luisent avec des reflets fauves; je refis le même chemin, à cheval, avec La Savinière, qui a disparu depuis, et aussi avec Raffray, qui est maintenant consul. A Kéma, c'était des oiseaux couleur d'arc-en-ciel, qu'apportaient des cavaliers séranis venus des montagnes dont les croupes bleuâtres s'étageaient au loin. A Gorontalo, les filles nous offraient des mangues sur le pas des portes, et leurs visages étaient si pâles qu'ils semblaient éclairés par un rayon de lune. A Ternate, je rencontrai Timothée qui venait de visiter les Philippines, et ensemble nous allâmes dans l'île de Tidore où nous faillîmes mourir de faim.

Ainsi, tandis que Timothée parlait, je revivais les jours de mon errante et insoucieuse jeunesse. Comme lui, à travers le globe, je suis allé au hasard; et, sur des navires de toutes sortes, j'ai parcouru les mers depuis l'Atlantique jusqu'au détroit de Dampierre, plus loin même. Et tour à

tour bercé par les grandes lames bleues des mers de Chine, les vagues plus vertes du Pacifique, ou arrêté sur un voilier dans quelque anse des îles Moluques, j'ai vécu indépendant et tranquille avec le grand soleil des tropiques sur la tête, et sous les yeux le panorama magique des grandes montagnes, qui s'élèvent droites, ainsi que des cônes de verdure apparaissant dans la nuit en masses noires, couronnés d'un panache de feu.

— Tout cela est fort bien, reprit Timothée qui n'aime point la rêverie, mais vous n'avez tiré nul profit de vos voyages. Vous n'avez pas de situation et vous ne pouvez songer à un établissement sérieux.

— Vous avez raison, cher Timothée lui répondis-je ; je ne puis songer à aucun établissement, car on sait depuis longtemps que ce qu'ont dit les anciens de l'alcyon est une fable, et que cette créature ne fait pas son nid sur les flots. Aurai-je eu, au moins, tout comme l'alcyon solitaire, la joie d'avoir respiré parfois libre et heureux dans la grande nature, et d'avoir vu les hautes cimes des monts Arfaks dorés par les feux du soleil couchant. C'est là un spectacle que vous

avez vu aussi, Timothée, et croyez-moi, il vaut mieux nous remémorer notre voyage en Papouasie que de prendre parti dans notre société moderne. Car elle me rapelle, votre société civilisée, cette paix romaine qui couvrit la terre de telle sorte que la plus mince créature humaine ne put demeurer indépendante et vécut nuit et jour sous l'œil vigilant de l'administration impériale. Quand nous étions en rade de Salwatty, dans les domaines de notre ami le sultan Abou-Kassim, Timothée, la société civilisée ne prenait plus garde à nous.

Il y a des années de cela, Timothée, nous étions jeunes, abondions en belles qualités. C'était bien dans les parages de l'île de Salwatty, là-bas, dans le nord de cette Nouvelle-Guinée que nous avons explorée avec tant de soin. Nous étions trois : Raffray qui est diplomate aujourd'hui, vous qui ètes un négociant chinois notable, et moi qui ne fais rien qu'écrire. Nous nous rendions, vous à Amberbaki avec une nuée de chasseurs malais pour faire la guerre aux oiseaux de paradis, nous au havre de Dorey avec les mèmes intentions. Car notre vie s'est passée à parcourir

la terre pour tuer les animaux et en rapporter les dépouilles.

C'était, je crois, le 15 janvier 1877, vers quatre heures, alors que le soleil de l'équateur avait un peu ralenti ses ardeurs; nous descendîmes de nos shooners et gagnâmes de grands bancs de coraux et de sables que le jusant découvrait. À notre droite s'élevait une roche blanche taillée à pic, autour de quoi tournoyaient des petites mouettes pâles, avec des cris plaintifs. Les savants appellent ces gracieux oiseaux des *Gygis* et moi, à entendre leur voix, je pensais aux Océanides qui pleuraient autour de Prométhée enchaîné et aussi à l'essaim pressé des Danaïdes suppliantes que le héraut envoyé par Ægyptus arrachait à l'autel de Jupiter. Pourquoi, Timothée, y a-t-il des créatures toutes de tristesse et d'autres qui vivent seulement pour la joie ? Et ne trouvez-vous pas admirables ces vieilles traditions qui veulent nous faire voir, dans ces mouettes errantes, et dont le cri ressemble à un sanglot ou à un gémissement, les âmes des hommes qui sont morts noyés dans la mer ?

— Les mouettes et les goëlands, me répondit

Timothée, sont des oiseaux ennuyeux et voraces qui happent gloutonnement les débris tombés des navires et qui flottent sur l'eau. L'un d'eux, dans les eaux de Mindanao, me vola jadis un poisson rare que j'avais mis sécher sur le pont après l'avoir convenablement bourré de filasse.

— Que savez-vous, Timothée, de nos futures destinées ? Le livre des morts de l'ancienne Égypte nous apprend que cette ampliation de notre être, que l'on appelle le double, lui survit et doit chercher où elle peut sa nourriture. Aussi la prévoyance des enfants a-t-elle multiplié sur les murs des hypogées les peintures et les formules écrites pour assurer aux ancêtres cette nourriture, et j'ai retrouvé ces formules peintes sur les parois des pagodes de l'Inde. Elles remplissaient le caveau de petites effigies funéraires pour retirer aux morts toutes les chances de destruction. Peut-être, Timothée, ces mouettes donnent-elles asile à quelques-uns de ces doubles, réduits, par la ruine de leurs sépultures, à chercher leur vie parmi les débris immondes ! Rappelez-vous les cris aigus que poussaient les âmes des trépassés s'empressant pour boire le sang des brebis

noires qu'Ulysse et ses compagnons avaient sacrifiées aux mânes du devin Tirésias ! Timothée, je vous le dis en vérité, les mouettes de Poulo-Balm étaient des âmes de trépassés. Qu'il vous souvienne, d'ailleurs, que je découvris, dans cet îlot, quelques mois plus tard, une sépulture remarquable, qui figure aujourd'hui au Muséum ou au Musée du Trocadéro.

— Je me rappelle cette affaire, dit Timothée. C'étaient des gens que le radjah de Salwatty avait fait assassiner. Mais, puisque vous parlez de Salwatty, avez-vous conservé quelque mémoire des repas que nous y fîmes avec du pain de sagou ?

— Certes oui, je ne les ai pas oubliés, ces pains de sagou à odeur infecte, durs comme la roche, ou qui se résolvaient en poussière ; et, pourtant, les matelots malais faisaient leurs délices de cette moelle de palmier fermentée. Encore aurions-nous été heureux de trouver un peu de ce sagou deux mois avant, dans l'île de Tidore, lors de notre fameuse expédition.

A ce souvenir, Timothée daigna sourire et approuver :

« C'était une bonne histoire ». — Et il se réjouit

de l'idée que j'avais eue de faire trois plats avec du riz au sel, riz avec du thé, riz avec du sucre.

*
* *

Alors que nous étions à Ternate, l'idée nous avait pris un jour d'aller chasser dans l'île de Tidore et d'y camper pendant une semaine. Aussi affrétâmes-nous une petite embarcation, sorte de pirogue que des balanciers, artistement disposés, prémunissaient contre les chances de naufrage, et nous nous tînmes à l'abri sous un petit toit formé de feuilles de palmier, tandis que les rameurs malais pagayaient sous le soleil en chantant une mélopée vague et traînante sans commencement ni fin. De ces bateliers, l'un se nommait Nording et paraissait heureux d'être au monde ; sa bouche, fendue d'une oreille à l'autre, s'ouvrait en un large rire, découvrait les dents bleuies par la chique de bétel et les gencives sanguinolentes mises à vif par l'usage immodéré de la chaux et de la noix d'arec. De temps à autre,

l'homme crachait et c'était sur l'eau une traînée rougeâtre qui ressemblait à du sang. Ainsi le sang de la Gorgone expirante jaspa l'onde salée de filets pourprés, pour donner naissance au corail.

— Ne vous mettez pas en frais d'imagination, interrompit Timothée, et ne prenez pas tant de mal pour démarquer Ovide, car je le connais tout comme vous, et j'aime peu ces fadaises. Aussi bien votre esprit est-il plein de chimères, et c'est pourquoi vous ne réussirez jamais en rien.

M'ayant ainsi condamné au tribunal de la raison, Timothée continua de m'écouter avec une affectueuse indifférence.

— Pardonnez-moi, Timothée, lui répondis-je, tandis qu'il allumait un cigare, je ne croyais pas vous offenser en chevauchant dans les nuées. Si j'aime à me perdre parmi les rêves, c'est que j'y trouve le même plaisir que vous prenez à parcourir les régions inconnues. A me rappeler mes voyages, je regrette de n'avoir pas vécu avec ces Argonautes qui jetaient dans le sillage de leur navire à la plainte humaine des couronnes, pour apaiser ces divinités de la mer dont ma force d'es-

prit, inférieure à la vôtre, ne peut se décider à nier complètement l'existence. Emporté sur les flots des océans, je me sens une si petite chose à leur regard que je prends quelque joie à donner des noms et des figures à leurs forces, que la science se trouve incapable de m'expliquer. Et si hautes que soient les doctrines de la science, je la prends en haine aujourd'hui, parce que je l'ai trop aimée sans qu'elle m'ait jamais satisfait. Si limpides que vous apparaissent les lois ébauchées par certains, codifiées par d'autres, elles constituent un ensemble artificiel dont la fragilité est encore le moindre défaut. Aussi suis-je moins loin que vous ne semblez le croire, et de la vérité, et de la sagesse, en prenant par exemple, les perles, à leur origine, comme des larmes des Océanides recueillies par les pintadines en leur étui de nacre, qu'en regardant ces perles comme le produit morbide de la sécrétion d'un mollusque, gêné en quelqu'une de ses parties. La science, croyez-moi, est toute renfermée dans des apparences trompeuses comme le témoignage de nos sens, en dehors de quoi elle ne saurait exister. S'appuyant sur des postulats et des pétitions de principes, ses résultats sont in-

certains et sujets à varier. Ainsi mise en face de ses défaillances, ma raison tournoie et je demeure seul dans les ténèbres du doute. Entre des impossibilités égales, mon choix se détermine bien vite et je préfère à des vérités qui changent tous les dix ans, les mensonges dorés qui ont chanté autour du berceau des premiers hommes.

Et c'est pourquoi j'aimais ces matelots malais, car ils avaient le rire facile des êtres qui sont incultes et simples, et ils croyaient aux esprits. Ils croyaient à ces anges qui habitaient jadis le cratère de leur montagne et qui s'en retirèrent lorsque les étrangers, venus d'Europe, arrivèrent pour s'installer à Ternate. Nording me raconta cette histoire, d'autres encore, car notre petite traversée dura très longtemps, à cause de la force des vents contraires.

Nous étions partis de Ternate à trois heures du soir, bravant les dernières ardeurs du soleil, alors que toute la ville dormait la sieste ; car nous voulions échapper à la despotique bienveillance du Résident, nous passer de ses embarcations officielles, de ses recommandations aux Sanadjicks de Tidore, de son cortège d'opazes. Aussi nous étions-

nous enfuis comme des voleurs, n'emmenant qu'un seul domestique, ce Saptaou qui était à votre service. Vous souvient-il de Saptaou, Timothée, de ses cheveux bouclés, de son visage de fille, de ses yeux candides et voilés ? Jamais il n'y eut de plus grand coquin par le monde. Abandonné plus tard par vous sur la grande terre de Nouvelle-Guinée, à cause de ses vols, il envoya des émissaires implorer ma pitié, et ces hommes me trouvèrent sur la plage de Dorey lorsque mes Malais me transportaient mourant à Andaie. A ce moment, Timothée, je ne tenais plus à la terre et je dépouillai cette traditionnelle dureté dont on m'a fait trop d'honneur et dont nous devons nous masquer, nous autres gens des longues routes. Aussi bien n'y eus-je que peu de mérite, car les choses d'ici-bas ne me touchaient plus, habitué que j'étais depuis dix jours à entendre les missionnaires allemands, qui ne savaient pas que j'entendais un peu leur langue, se répéter entre eux que j'allais bientôt mourir.

A ces souvenirs nous demeurâmes quelque temps rêveurs. Puis Timothée dit, en allumant un second cigare :

— Ces hasards, nous les avons tous éprouvés. Plus que tout autre, le voyageur est léger dans la main du Tout-Puissant. Mais par notre mépris de la mort nous faisons échec à sa puissance.

Je ne me crus pas obligé de reprocher à Timothée ce blasphème, la manière d'entendre Dieu demeurant chez chacun de nous tout à la fois obscure et subtile, et seules les personnes religieuses ayant une opinion nette des choses qui sont indéfinies et inexplicables.

*
* *

Je repris mon récit :

— Nous aurions dû, Timothée, à vous entendre, faire notre petit voyage de Ternate à Tidore en moins de deux heures. Les courants, les vents, la jalousie des dieux de la mer en décidèrent autrement. Pendant trois heures nous eûmes la vue des hautes cimes d'Halmaheira, si hautes qu'elles semblaient se perdre dans le ciel, bien au-dessus de celle de Tidore, dont la montagne en pain de

sucre se dressait devant nous sans que la distance qui nous en séparait parût varier. Derrière nous, le volcan éteint de Ternate montait comme une grande taupinière, avec la ville blanche, perdue dans la verdure, couchée en long à son pied. Et l'on distinguait encore les filets des pêcheries dressés de loin en loin dans la mer, dont les lames couleur de lapis ondulaient lentement, se moirant d'or au hasard des rayons du soleil couchant.

Dans les hauts-fonds, parmi les grandes masses blanchâtres des coraux, les algues et les gorgones formaient de petites forêts sous-marines où erraient des poissons de nuances éclatantes et tranchées, bleus, rouges, verts, orangés, tigrés de noir, marqués de lunules d'azur, de traînées veloutées très sombres. Tous avaient des formes insolites, et ils allaient et venaient, se poursuivant avec cette silencieuse démarche d'ombres qui donne à ces êtres muets, se mouvant tout d'une pièce, quelque chose de factice et d'incomplet.

Les coralliaires, avec leur tronc ramifié, décomposé en brindilles de plus en plus ténues, chargées de bourgeons étoilés, ressemblaient à ces arbres d'Afrique qui n'ont point de feuilles. Et

parmi eux grimpaient les oursins guindés sur leurs piquants, et aussi de grandes annélides qui ondulaient comme des mille-pieds. Les méandrines à divisions polygonales rappelaient des gâteaux de miel ; d'autres semblaient des dents, des éventails, des cornets, des dentelles. Les fongies délicatement feuilletées étaient d'un blanc tendre, les madrépores d'un violet presque bleu. Les gorgones dressaient leurs rameaux fauves ou roses, les tubipores, qui imitent les orgues, étaient d'un rouge de sang.

Le spectacle de ces choses prit malheureusement trop tôt fin. Quand nous eûmes atteint la haute mer, il ne nous resta rien à regarder que les montagnes, encore le soleil nous confinait-il sous notre petit toit.

Puis, à six heures, la nuit tomba et nous n'étions pas encore arrivés. C'était l'obscurité complète quand nous débarquâmes dans une anse où brillaient de vagues lumignons indiquant l'existence de cases. Nos marins déclarèrent que le lieu comme le mouillage étaient excellents.

Nording ajouta même, je crois : « Nous y serons comme chez nous. » Et il me fit cette confidence

tandis que j'étais à cheval sur ses épaules, car il me transportait ainsi à terre pour m'épargner l'ennui de me mouiller jusqu'au ventre.

Raffray, qui possédait une belle lanterne achetée au Bazar du Voyage, l'alluma sans plus tarder, et les matelots s'éclairèrent avec de grandes torches faites de damar et de feuilles de palmier qui émettaient une flamme rouge et d'épais tourbillons de fumée brune dont l'âcreté prenait à la gorge. On tira de la pirogue la tente de Raffray, neuve et sans tache, et qui n'avait jamais servi.

Mais il fallait, pour la dresser, se livrer à des pratiques géométriques parmi lesquelles des intersections de triangles semblaient au plus haut point hérissées de difficultés. Et, tandis que Raffray entreprenait ses calculs, je me rappelais la façon austère dont feu M. Puiseux m'avait gratifié d'un zéro en pleine Sorbonne, lors de mon baccalauréat ès-sciences, section de la géométrie.

A la lueur tremblante des falots, nos ombres prenaient des apparences vagues ou ridicules, et nous avions tout l'air de ceux qui se livrent à des incantations magiques. Les gens du lieu, qui nous observaient à travers les fissures de leurs cabanes,

durent nous prendre en mauvaise estime ; et ils nous firent payer par la suite les inquiétudes que nous leur avions données.

Le vent montait, de plus en plus frais, éteignant les torches, puis il se glissait sous la tente, l'enflait comme une apostume ; et il se retirait sournoisement, tandis que quelqu'un d'entre nous demeurait emprisonné sous les plis. Enfin l'édifice de toile grise, doublé de serge verte, s'éleva, majestueux et conique, ferme sur ses piquets. Il était dix heures du soir. Nous soupâmes avec les quelques provisions que nous avions emportées et nous nous promettions, en disputant notre nourriture à des essaims de papillons nocturnes attirés par notre lanterne, de faire le lendemain matin un repas plus substantiel, grâce aux poules et aux poissons que nous vendraient les indigènes. Votre Saptaou, d'ailleurs, répondait de tout.

Puis nous nous couchâmes par terre, sur des nattes ; et nous dormîmes très mal : d'abord, parce que les coqs n'arrêtèrent pas de chanter — mais, à les entendre, je pensais que bientôt un carry de volailles me consolerait de leurs clameurs ; ensuite parce que les chiens du pays ne nous laissèrent

pas de répit. Ils ne cessaient de s'insinuer sous la tente, en tout ou partie, cherchant quelque aubaine.



— J'allais pourtant m'endormir quand un bruit affreux me réveilla. C'était vous, Timothée, qui en étiez cause, car vous étiez en contestation avec un de ces chiens. Il avait réussi à glisser dans notre habitation la partie antérieure de son être, puis il avait porté une dent téméraire sur une botte qui vous appartenait. Votre caractère opiniâtre ne permit pas à ce chien de garder longtemps l'avantage. Le pied de la botte n'était pas encore sorti que vous en aviez déjà saisi la tige, et armé d'un bâton ferré vous frappiez sans mesure sur l'animal vorace qui ne lâcha l'empeigne qu'à regret. Il s'enfuit en poussant des hurlements auxquels ses congénères répondirent, et, sous la clarté de la lune, je les voyais assis autour de nous, sur leur derrière, plus efflanqués que des loups ; leurs prunelles luisaient. Ainsi dans

les carrefours se réunissaient les chiennes noires pour aboyer à Hécate.

— Ne recommencez pas, de grâce, murmura Timothée impatienté, à divaguer dans les histoires antiques. Laissez à de plus savants ces incursions dans le champ des religions disparues. Je regrette toutefois de n'avoir pas tué un de ces chiens pour en rapporter au Muséum et le squelette et la dépouille, car nous savons peu de chose sur ces canidés des îles malaises. Je serais porté à croire qu'ils descendent en ligne directe de ce chacal de Java que les indigènes nomment adjack et que les savants ont appelé *cyon rutilans*.

— C'est là, en effet, cher Timothée, une chose fâcheuse. Et feu Alphonse Milne-Edwards, qui s'intéressa tant aux mammifères, vous eût, au reçu de cet intéressant spécimen, inscrit au Livre d'Or des voyageurs qu'il tint avec un ordre et une économie en tous points admirables. Quelque jour, sans doute, pourrez-vous enrichir les galeries du Jardin des Plantes de deux ou trois exemplaires du chien des Moluques. Le besoin s'en fait sentir, car cet immense bâtiment contient peu de choses et me semble représenter tout à fait les

desiderata sans nombre d'une science qui, chez nous, pousse tout à l'architecture et produit si peu de savants. C'est dans des réduits étroits et obscurs, où s'accumulaient les richesses du monde, que Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire écrivirent de puissants livres. Et Claude Bernard mourut pour avoir pris froid dans l'humide laboratoire d'où sortirent les plus grands travaux qui aient illustré la science française. Aujourd'hui la science est logée dans des palais où il ne manque que les illustres savants dont nous fûmes les disciples. Car ils sont tous morts.

— Nous avons pourtant fait notre possible, répondit le sage Timothée, pour leur remettre des matériaux dignes de leurs études. Mais les collections que nous avons recueillies au prix des plus grandes fatigues, et souvent à nos propres frais, demeurent enfouies depuis des lustres dans des tiroirs où jamais travailleur ne saura sans doute les trouver. Aurons-nous au moins fait notre devoir, et nous mourrons inconnus sans avoir excité l'admiration du public comme ces explorateurs qui rapportent seulement de leurs voyages des récits auprès desquels ceux d'Hérodote paraissent bien décolorés.

— C'est en quoi, Timothée, le verbe est supérieur à l'action. Aussi serait-il temps de parler pour prendre un peu soin de notre gloire. Mais ce soin je vous le laisse, car, à vous parler franchement, la faveur du peuple est une chose qui me paraît peu désirable. Celui qui recherche la gloire est pareil au belluaire qui se joue au milieu des animaux féroces : son succès est une affaire d'occasion. Être livré aux bêtes ne me plaît point.

— Les intérêts de mon commerce ne me laissent pas de loisirs. Et, m'en laisseraient-ils, que je ne les consacrerais point à écrire mes voyages. Il faut laisser aux vieillards la pitoyable habitude de parler sans cesse de ce qu'ils ont fait. C'est un travers commun à ceux qui ne peuvent plus agir de raconter leurs actions passées. Je ne sais même s'il convient que je vous excepte de ces raconteurs fastidieux qui peuvent se recommander de Sinbad le Marin pour premier patron. Ce Sinbad réunissait de nombreux convives autour d'une table somptueusement servie. Aujourd'hui, les voyageurs offrent des banquets à des reporters dans l'espoir de voir leurs noms figurer dans les journaux.

Vous rappelez-vous ce qu'il en arriva après le départ de ce chien ?

— Certes oui. Aux hurlements de cet animal répondirent des grognements vagues issus des maisons voisines. Les Malais de Tidore nous maudissaient, les femmes et les enfants se plaignaient comme si le vieil Hérode eût fait, en cette nuit néfaste, exécuter à nouveau ses édits. Le calme allait se rétablir quand une musique s'éleva, et elle n'était, suivant l'expression de notre méridional Cléon, « en rien inférieure aux précédentes ». Un orchestre de chauves-souris, niché dans les branches d'un arbre immense qui recouvrait notre tente de son haut toit de verdure, se mit à entonner un hymne. La mélodie en était contestable et le refrain odieux. Cela tenait tout à la fois du grincement de ferrailles jouant à frottement dur, du bruit énervant que fait un doigt malveillant poussé sur une vitre, du strident va-et-vient d'une mauvaise scie, et de la voix mélodieuse des paons chers à Junon.

*
* *

Le soleil se leva enfin et nous arracha à ces ténèbres impures d'où la nature semblait nous défier de ses mille voix. Certes, devant de semblables présages, un Romain fût rentré chez lui. Mais nous ne prîmes point la mer et nous allâmes excursionner dans la montagne par des chemins raides et glissants surplombant des abîmes coupés à pic. Nording nous accompagna et fit une ample moisson d'insectes. Courant rapidement autour des arbres, il s'emparait adroitement des *Tricondyles*, ces coléoptères allongés et bossus à tête globuleuse, d'allure agile et sournoise. Au retour, tranquilles dans la parole de Saptaou, nous nous assîmes dans la tente, et une serviette étendue par terre représentait la nappe d'une table qui faisait défaut.

Harassés par une ascension et une descente de six heures sous un soleil de feu, par des terrains assez escarpés pour que les gens y progressant — pour leurs affaires ou leur mauvaise fortune —

eussent l'air de mouches se promenant le long d'une glace, nous regardâmes avec intérêt cette nappe où quelques assiettes et gobelets de fer-blanc formaient un primitif couvert. Alors apparut Saptaou avec un plat de riz où se dressaient quatre morceaux de poisson séché, et il portait encore un bol contenant une sorte de carry fumant. Saptaou, sévèrement interrogé, prit l'attitude d'une jeune vestale accusée d'avoir manqué à ses vœux. Ses longs cils ombrèrent ses joues et il déclara d'un air ingénu que nous n'aurions pas d'autres victuailles, encore le poisson provenait-il du fond particulier des matelots.

La situation était telle : les indigènes nous avaient mis au ban; ils refusaient aux voyageurs, venus sans recommandations, le pain et le sel, ou pour mieux dire les œufs, les poules et le poisson de la mer. Au reste leur avis était que des étrangers, des Européens, venus en si mince équipage, ne pouvaient être que des pirates ou des soldats déserteurs. On tint conseil, des avis différents furent émis. Raffray, homme porté aux choses de la chasse, mit en avant l'excellence de son fusil, et déclara qu'il nous alimenterait de

venaison. Vous, Timothée, vous conseillâtes aux matelots de s'en aller pêcher du poisson. Et moi, je proposai de mander le chef du village et de lui faire les menaces les plus terribles. Quand on aurait dû le garder en otage — et nous ne courions en cela aucun risque, — il devrait envoyer un homme à Ternate vers le résident avec une lettre de nous. Le parti présentait des inconvénients : ils se précipitèrent innombrables, qui par Raffray, qui par vous, et je fus accusé de manquer d'amour-propre. Car il eût fallu dans cette lettre avouer notre voyage clandestin et notre impossibilité d'agir en dehors du gouvernement de Ternate. Cette humiliation me semblait petite ; à vous elle parut considérable, et l'on n'essaya rien dans cette voie.

Nous allâmes alors tous deux à la découverte, pendant que Raffray faisait la sieste malgré les moustiques qui formaient autour de lui un nuage léger, et je mis à tout hasard mon fusil sous mon bras. Des poules picoraient derrière une case, puis une femme en sortit qui leur jeta une poignée de riz.

C'était une de ces jolies Malaises des Moluques

dont le type s'est affiné par des unions avec les races arabe et chinoise. Sa chevelure, qui lui serait facilement descendue jusqu'aux talons, était tordue en une masse lourde d'un noir de jais, avec des luisants bleus, et retenus par une épingle de cuivre dont la tête ciselée brillait sous le soleil. Elle avait le teint clair, la peau d'une nuance chamois tendre, comme ambrée à la nuque; et son oreille, finement ourlée comme les coquilles de la mer, portait des bijoux barbares. Son cou gras et délicatement tourné avait un pli circulaire qui le ceignait comme un collier et, sous sa koubaye blanche à fleurs roses, se bombait sa gorge dont les pointes redressaient l'étoffe du corsage agrafé par une fibule d'argent. Son sarong violet et bistre largement zébré de lignes rouges et jaunes, disposées en dents de loup, bridait le galbe des hanches doucement arrondies et se tendait sur la croupe. Cette femme avait des anneaux de cuivre et d'argent aux poignets et aux chevilles, ses jambes étaient grasses et ses bras pleins. Je me la rappelle encore aujourd'hui, Timothée, car elle était très belle.

— Elle n'avait rien de particulièrement remar-

quable, dit Timothée en haussant les épaules. Vous en avez trouvé comme cela, à ramasser à la pelle, dans tout le pays malais. Il y en avait de bien plus jolies à Ternate, et vous le savez tout comme moi ; avez-vous oublié ces *nonas* si bien tournées que l'on reconduisait chez elles, la nuit, après le bal, au son des triangles et des violons ?

— Oui, Timothée, sans doute, il y eut et il y a encore des femmes plus belles, quand ce ne seraient que celles du sultan de Tidore, qui, vêtues de pagnes de soie blanche, couronnées de jasmin, dansèrent avec nous au grand bal du résident. Le sultan de Ternate y vint même dans une antique berline traînée par plus de trente hommes. Car ce souverain pacifique avait grand' peur des chevaux et il trouvait, d'ailleurs, mauvais que le cocher fût assis sur un siège plus haut que celui du maître ! Cette jeune Malaise me revient cependant à l'esprit et cela n'est pas pour moi sans quelque plaisir. Car je rattache ma jeunesse passée à son visage, qui sera toujours jeune aux yeux de ma mémoire.

Vous vous permîtes à son endroit un compliment d'une nature sur laquelle nos opinions

peuvent différer, mais qui me prouve que vous l'aviez trouvée désirable. Voyez-vous, Timothée, nous avons toujours manqué, vis-à-vis des femmes, du sens de la vénération.

— Eh ! c'est là, mon pauvre ami, dit en ricanant Timothée, le sentiment qu'elles estiment le moins en nous. Les respecter me semble puéril, surtout dans ces régions équatoriales ; au reste, elles sont partout les mêmes et puisque vous aimez les réminiscences des livres, je vous renvoie à ce que Koëleth, dans le *Livre Saint*, nous a dit d'elles sans autrement spécifier la nation.

— C'est une chose banale et facile, Timothée, de mépriser la femme ; l'on est puni de ce mépris par le vide très grand dans lequel nous vivons par leur absence. Et toute la sagesse du monde ne pourra jamais meubler ce vide.

— Voilà, reprit Timothée, de bien grands mots pour une petite chose. Partout où nous sommes passés nous avons fait raisonnablement le possible pour essayer de nous amuser.

— Il nous en est resté la vanité de la tristesse. Aussi, pour cette raison et quelques autres encore, sommes-nous demeurés solitaires et notre vie

s'est passée grise et sèche comme ces torrents des déserts éthiopiens, laissant derrière eux un lit aride, plein de poudre et de cailloux brisés. Nos souvenirs ne sont que dans des faits, et ils n'intéressent point notre cœur. Trop tard nous avons appris que l'activité comme la science sont choses vaines et que la plus haute connaissance des choses, plus mensongère et pleine de superbe que les discours d'un mage, ne vaut pas l'amour d'une femme. Répétez avec un grand esprit, Timothée, que la femme « fait la désolation du juste » ; répétons avec conviction que l'amour est une supercherie très grande, sûrs que nous sommes aujourd'hui de ne pouvoir plus l'obtenir.

— L'amour, objecta Timothée, nous met souvent dans des situations ridicules, et elles sont toujours difficiles. Plus qu'aucun autre sentiment il crée des illusions décevantes et ne laisse après lui que la honte ou la tristesse. Mieux vaut vivre seul et libre, que de se forger des chaînes qui vous lient étroitement aux misères de l'humanité, et cela comme à plaisir ! Et d'ailleurs, cette humanité, vous ne l'aimez pas plus que moi ; tombant dans l'excès contraire, vous vous êtes montré dur

aux hommes comme à vous-même. Votre âme n'est point faite pour l'amour et elle se réjouit — suivant la mode que vous suivez en aveugle, tout en croyant la honnir — dans les « mépris amers ».

— En cette affaire, Timothée, les apparences sont trompeuses et tournent visiblement contre moi. Si, plus indulgents aux hommes et plus pitoyables à nous-mêmes, nous avions su écarter de notre esprit les visions idéales abstraites, nous aurions pu trouver le bonheur. Aujourd'hui, nous sommes trop avancés pour remonter la route. Est-il d'ailleurs de route dans le désert ? Chaque jour, le vent qui souffle recouvre les traces de nos pas et nos yeux obscurcis ne sauront plus distinguer l'étoile qui servit aux gens simples pour rejoindre la crèche du Nazaréen. Comme le dirait un professeur du Muséum de notre connaissance : « Notre situation est acquise. »

*
* *

— Plût au ciel que la poule de la Malaise eût

été acquise, Timothée, cela nous eût épargné bien des tribulations !

Je demandai à cette jolie personne si elle voulait nous vendre une poule. Grâce à votre mauvaise attitude — car vous la considériez d'un air astucieux et pervers, — je n'obtins pas de réponse, et la dame haussa les épaules, nous tournant son dos qui n'était pas moins digne d'admiration que le reste. Rapidement, j'abaissai mon fusil vers un gros coq roux et bronzé qui s'empressait autour d'un cocotier, où il pourchassait quelque insecte. La Malaise m'avait vu. Tout en nous traitant de « Français pourris » — car on connaissait notre qualité, — elle s'élança pour couvrir le volatile de son corps, et elle tremblait de colère. Son beau visage avait pâli, il ressemblait au masque de la Méduse que les vieux Negroli de Milan repoussèrent sur cette rondache de l'empereur Charles-Quint qui est à l'Armeria de Madrid. Et je pense, à me rappeler cette femme, à l'inscription latine amphigourique courant autour de la Gorgone échevelée. Les cris de la Malaise ameutaient les gens de la maison ; aussi nous nous retirâmes sans avoir tiré, poursuivis par les malédictions de toute la famille.

Notre criminelle entreprise ne nous amena pas d'autre châtiment. Mais le dîner qui vint fut désastreux. Un peu de riz et un vieux kakatoës tué par Raffray composèrent tout le menu, et l'oiseau huppé, dur comme du bois, se défendit sous nos dents; sa chair était encore plus coriace que son misérable squelette. On se coucha mécontent, car les matelots déclarèrent qu'ils ne voulaient plus rester à Tidore, où les habitants se refusaient à leur vendre même du sagou. Le seul Saptaou montrait un visage serein, sans doute se procurait-il des victuailles auprès des Malaises, grâce à sa charmante figure, plus puissante que les rixdales ou les fusils.

Mais, le lendemain matin, la famine fut complète. On but du thé, on mangea du riz au sel, au sucre et même du sagou. Quand j'en mordis un morceau, il me sembla attaquer un bloc formé de sable aggloméré avec de la colle forte; cela en avait et l'odeur et le goût. Les matelots s'en régalaient non loin de là, mais c'était le fond de leur sac, et il n'en resta bientôt plus.

Aussi, à l'heure de midi, nous fallut-il quitter cette terre inhospitalière, qui n'avait pu nous

nourrir. Et, quand nous partîmes, les indigènes du lieu durent faire des vœux pour que les étrangers fussent engloutis par la mer des Moluques, tout comme les Égyptiens le furent avec leur Pharaon dans les flots de l'Érythrée.

— Cette dernière comparaison, conclut Timothée, en se levant, était bien inutile. Bonsoir. Je vous apporterai prochainement des échantillons remarquables de gutta-percha. »

Huit années ont passé depuis cet entretien, et j'apprends aujourd'hui, par un hasard, que Timothée, qui a oublié de reparaître avec sa gutta-percha, dirige une importante factorerie dans la Chine Orientale. Puissent ces lignes l'y rejoindre et le plonger dans la confusion.

TABLE DES MATIÈRES

14-5-07. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie